n° 189 **FICTION** *sept. 1969*

NOUVELLES

RUBRIQUES

Couverture de Michel Desimon

Voici les auteurs que vous pourrez lire entre autres dans les futurs numéros de FICTION :

Poul Anderson
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Ray Bradbury
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

Bon de commande page 8

Gaston Leroux, pour beaucoup, c'est avant tout le créateur de Rouletabille et de Chéri-Bibi, deux héros qui marquèrent profondément — au même titre qu'Arsène Lupin ou Fantômas — le roman d'aventures policières populaire du XX[e] siècle. Mais ce n'est sans doute pas dans les œuvres qui leur sont consacrées que Leroux a donné sa pleine mesure. Le meilleur de son inspiration, il faut plutôt le chercher dans la plupart de ses autres livres, souvent mal connus. Ce magicien de l'imagination était plus à son aise quand il faisait éclater les barrières d'un genre, quand il donnait libre cours à une verve bouillonnante, qui l'entraînait vers les horizons fantastiques les plus imprévisibles.

Le fauteuil hanté, Le cœur cambriolé, La double vie de Théophraste Longuet, Les Mohicans de Babel, Le fantôme de l'Opéra : autant de titres où, dans cette perspective, se manifeste le véritable génie de Leroux : celui de l'insolite poussé jusqu'à la démesure poétique. Il ne s'agit plus de roman policier, ni de roman fantastique, ni de feuilleton d'aventures. Toute étiquette, toute définition trop stricte amenuiserait les proportions de tels ouvrages. On y trouve tour à tour le drame et le mélodrame, des énigmes affolantes et de terrifiques péripéties, un humour paroxystique et une tendresse toute romantique, le tout dans un climat de fantastique onirique où s'affrontent des personnages violents, passionnés, monstrueux ou bouffons. Le délire romanesque est ici poussé à son comble, mais il est canalisé par le sens profond de la construction dramatique que possédait Leroux, en maître conteur qui savait sur le bout du doigt l'art de tenir son public en haleine et de le mener, de rebondissement en rebondissement, par une série de points culminants.

Dans ce domaine, **La poupée sanglante et La machine à assassiner** sont deux livres exemplaires. Deux titres dont l'énoncé est à lui seul un programme et devrait suffire à mettre l'eau à la bouche des amateurs. Deux longs romans qui se font suite et composent une seule fresque où le mystère rocambolesque règne en maître, où du vampirisme à l'homme-machine les thèmes du fantastique et de la science-fiction s'entremêlent, exploités selon une optique que seul pouvait adopter un aussi singulier créateur que Gaston Leroux.

Bon de commande page suivante

Au prochain sommaire de "Galaxie"

DAMON KNIGHT

L'étoile des profondeurs

ROBERT SILVERBERG

Jorslem

DEAN R. KOONTZ

Derrière le Bouclier

NORMAN KAGAN

Votez Kafka

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

Titres à paraître :

12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

RICHARD MATHESON

Intrusion

Entre 1950 et 1960, un brillant jeune écrivain traversa la scène de la science-fiction américaine comme un météore, en laissant dans le domaine de la nouvelle une pluie de chefs-d'œuvre dans son sillage. Le nom du jeune homme doué était Richard Matheson, et ses débuts remontent exactement à cet été de 1950 où The Magazine of Fantasy and Science Fiction *publiait son premier texte, un conte de quelques pages :* Born of man and woman, *alors qu'il était âgé de 23 ans. Ce fut une révélation fulgurante et, en l'espace de quelques mois, Matheson devint un des auteurs les plus en vogue du moment. En France,* Born of man and woman *parut dans le numéro 25 de* Fiction *sous le titre* Journal d'un monstre *et c'est aujourd'hui un classique qui a été repris dans diverses anthologies (ainsi* Univers de la science-fiction *au Club des Libraires de France,* Les vingt meilleurs récits de science-fiction *chez Marabout,* Les chefs-d'œuvre de l'épouvante *aux éditions Planète).*

Dès cette première œuvre, Matheson affirmait avec force et singularité ce qui devait être plus tard l'objet essentiel de son talent : l'insolite, le bizarre, le fantastique poussé jusqu'à l'horreur, la psychologie axée vers le morbide — autant de notes sur lesquelles se joueront presque tous ses récits ultérieurs, même quand ils reposent sur des données de science-fiction. Matheson en effet n'a jamais

*véritablement été un auteur de SF de stricte obédience. Il a beau nous parler (parce que c'était de rigueur dans les revues où il écrivait) d'extra-terrestres, de mutants, de monde post-atomique ou de voyages dans le temps, sa pente naturelle le conduit, le plus souvent, à ne retenir de ces thèmes que ce qui est propre à susciter l'angoisse, l'inquiétude, le malaise. Il se préoccupe peu d'aventure ou de sociologie, encore moins d'un vernis scientifique, il ne cherche pas non plus à délivrer un message ; il est un peu une personne déplacée dans le temps, un auteur en marge de son époque : un spécialiste moderne de l'*horror story *égaré dans une période où ce n'est plus l'horreur mais la SF qui a droit de cité. D'où la texture particulière de ses nouvelles, ces subtiles déviations de parcours et ces altérations de ton qui les conduisent, quel que soit leur prétexte initial, à déboucher invariablement sur des effets horrifiques ou macabres, voire sur des fantasmagories surréelles. Cela, bien entendu, sans compter les récits où Matheson délaisse totalement la SF et où son inspiration est délibérément fantastique au départ, puisqu'il a aussi écrit de nombreuses variations sur les thèmes du loup-garou, du fantôme, du vampire ou de la sorcellerie. (Avec, comme sommet, son roman* Je suis une légende, *où il mêle les deux genres en transposant le vampirisme en termes de science-fiction.) On peut d'ailleurs noter, dans l'évolution de la carrière de Matheson, un abandon progressif des canevas SF sur lesquels il brodait par convention à ses débuts, accompagné d'une prédilection croissante pour les œuvres où le fantastique et l'insolite s'expriment librement. Et il est permis de se demander si la raréfaction de sa production à partir de la fin des années cinquante n'est pas due en partie à ce phénomène : une lassitude accrue pour la science-fiction qui n'avait jamais correspondu à son vrai tempérament, en même temps qu'une impasse due à la rareté des débouchés offerts au fantastique pur. Toujours est-il qu'entre-temps Matheson avait déjà trouvé à exercer ailleurs ses penchants de plus en plus avoués : à la télévision, avec la série* The twilight zone, *spécialisée dans l'insolite et le surnaturel ; au cinéma, avec la série des adaptations d'Edgar Poe par Roger Corman, dont il fut l'un des principaux scénaristes.*

Aujourd'hui, Matheson écrit peu, très peu. Ses activités littéraires se bornent à une nouvelle chèrement payée de temps à autre dans un magazine comme Playboy, *et à de substantiels droits d'auteurs grâce à la réunion dans une suite d'anthologies :* Shock 1, Shock 2, *Shock* 3, *etc., des plus réussies de ses anciennes nouvelles assorties de réalisations plus récentes (et souvent plus mineures). A noter que ses éditeurs ont renoncé, en ce qui le concerne, au label « science-fiction » et qu'il est désormais présenté comme un « maître de l'horreur moderne », ce qui met un point final au malentendu qui avait pu le faire considérer, jadis, comme un auteur de SF.*

A la lumière des réflexions qui précèdent, on peut tenter aujourd'hui de porter un jugement objectif sur Richard Matheson. Nous pensons qu'en raison d'un certain manque de conviction intime, la coloration SF de son œuvre vieillira très vite (c'est déjà chose faite, à notre avis, dans une nouvelle comme celle que nous présentons ici).

Mais nous pensons aussi que le fond de cette œuvre durera, précisément parce que son côté SF n'était qu'un déguisement superficiel et que sa véritable nature était ailleurs : dans l'expression des angoisses profondes du moi, dans l'affrontement de l'homme avec les créatures hideuses nées de son inconscient, dans l'énoncé des cauchemars dont l'étau kafkaïen se referme sur des héros en proie aux affres du doute et de la frustration. C'est en ce sens que l'œuvre de Matheson garde une portée et une permanence, en ce sens aussi qu'elle lui a permis de se montrer un grand écrivain. Sur ce dernier point, nous soutenons la thèse que Matheson supporte la comparaison avec certains des meilleurs prosateurs américains contemporains (avec lesquels il partage, d'ailleurs, ce don inné de camper de façon réaliste, dans les décors de la vie quotidienne, des individus « moyens » dans toute leur vérité). Intrusion, *le récit qu'on va lire, est un bon exemple de son talent ; avec son découpage morcelé, sa sécheresse un peu abrupte, son austérité de ton et d'effets, cette façon de faire progresser par à-coups une situation insensée avec le minimum de grandiloquence, ce texte offre un schéma intéressant de dé*dramatisation *de l'action qui n'aboutit qu'à rendre celle-ci plus percutante. Ajoutons un mot pour finir : cette nouvelle qui date de* 1953 *a été écrite bien avant un* bestseller *récemment paru d'où a été tiré un film à succès. En dépit de prémisses fort différentes, on ne pourra manquer toutefois d'être frappé par de curieuses rencontres — sûrement fortuites — entre la démarche respective des deux œuvres.*

A. D.

Il posa sa valise dans l'entrée.

— « Comment vas-tu ? »

Elle sourit. « Très bien. »

Elle l'aida à ôter son manteau, lui prit son chapeau, referma le placard.

— « Après six mois en Amérique du Sud, on a l'impression qu'il fait froid dans l'Indiana en janvier. »

— « Tu ne m'étonnes pas, » dit-elle.

Bras dessus bras dessous, ils passèrent dans le living.

— « Qu'est-ce que tu as fait ? » demanda-t-il.

— « Oh... pas grand-chose. J'ai pensé à toi. »

Il lui adressa un sourire et la serra contre lui. « Ce n'est déjà pas mal. »

Les traits de la femme se figèrent un instant, puis son sourire revint. Elle étreignit la main de son mari. Subitement, sans qu'il s'en rende compte,

elle était incapable de prononcer un mot. Il rêvait depuis si longtemps à ces retrouvailles que, par la suite, il fut frappé par la brutalité de cette baisse de tension. Il parlait, elle le regardait droit dans les yeux, le sourire aux lèvres, mais ce sourire s'évanouissait et elle se détournait chaque fois qu'il cherchait plus particulièrement à attirer son attention.

Dans la cuisine, elle lui servit un café fort et odorant.

Il se mit à rire. « Je ne dormirai pas. Tant pis : je n'en ai pas tellement envie, cette nuit. »

Le sourire d'Ann était aimable, sans plus. Le café était brûlant. Il remarqua qu'elle ne buvait pas. Pourtant, elle avait rempli une tasse pour elle.

— « Tu ne bois pas ton café ? »

— « Non, je... je n'en prends plus. »

— « Tu suis un régime ? »

Il nota que la gorge d'Ann se contractait.

— « Oui, en un sens. »

— « C'est idiot ! Tu as une ligne de mannequin. »

Elle parut sur le point de dire quelque chose, hésita et referma la bouche. Il reposa sa tasse.

— « Ann, qu'est-ce... »

— « ...qui ne va pas ? » fit-elle, achevant la phrase.

Il acquiesça.

Elle baissa les yeux, se mordit la lèvre et serra le rebord de la table de toutes ses forces. Ses paupières se refermèrent et il eut l'impression qu'elle cherchait à s'abstraire de quelque chose de terrible.

— « Qu'y a-t-il, mon amour ? »

— « Je crois... je crois que le mieux est de tout te raconter. »

— « Mais bien sûr ! » s'exclama-t-il d'une voix inquiète. « Qu'y-a-t-il ? Quelque chose est arrivé pendant mon absence ? »

— « Oui... et non. »

— « Je ne comprends pas. »

Elle le dévisagea. Son expression était si hagarde qu'il frissonna.

— « Je vais avoir un bébé, » dit-elle.

Il faillit s'exclamer : Mais c'est merveilleux ! Il faillit bondir sur ses pieds, la serrer dans ses bras, se mettre à danser.

Puis il réalisa et son teint devint cendreux.

— « Quoi ? »

Elle garda le silence : elle savait qu'il avait entendu.

— « Il y a... combien de temps que tu le sais ? » reprit-il. Le regard impassible d'Ann ne quittait pas le sien.

Elle exhala un soupir haché et il devina que la réponse serait celle qu'il redoutait.

— « Trois semaines, » murmura-t-elle.

Il resta immobile, tournant sa cuiller dans sa tasse, l'esprit vide. Finalement, il prit conscience de son geste, reposa la cuiller sur la soucoupe.

Il était incapable de prononcer le mot. La question frémissait le long de ses cordes vocales. Il se raidit.

— « Qui ? » demanda-t-il enfin d'une voix monocorde, presque inaudible.

Les yeux d'Ann étaient rivés sur les siens et elle était livide. Les lèvres tremblantes, elle répondit :

— « Personne. »

— « Comment ? »

— « David, écoute-moi. Je... »

Elle se tut, ses épaules s'affaissèrent. « Personne, David, personne ! »

Il lui fallut quelques instants pour réagir. Ann lut ses sentiments sur son visage avant qu'il se détourne. Elle se leva et, sans cesser de le regarder, dit d'une voix blanche :

« David, je te jure devant Dieu que je n'ai rien fait avec un homme pendant que tu n'étais pas là. »

David se tassa sur lui-même. Qua pouvait-il dire, grand Dieu ? Un type passe six mois dans la jungle et, à son retour, sa femme lui annonce qu'elle est enceinte et lui demande de croire que...

Ses dents crissèrent. C'était comme le début d'une plaisanterie odieusement obscène dont il eût fait les frais. Il avala sa salive. Ses mains tremblaient. Ann ! Ann ! L'envie le prit de lancer sa tasse contre le mur.

« David, il faut que tu me... »

Il sortit de la pièce en vacillant. Elle se précipita derrière lui et lui étreignit la main.

« David, il faut que tu me croies. Si tu ne me crois pas, je deviendrai folle. Si j'ai réussi à tenir le coup, c'est parce que j'avais l'espoir que tu me croirais. Si tu refuses... »

Elle laissa sa phrase en suspens. Ils se dévisagèrent d'un air lugubre. La main d'Ann était froide dans la sienne.

— « Que veux-tu que je croie ? Que mon enfant a été conçu cinq mois après mon départ ? »

— « David, si j'étais coupable, te parlerais-je aussi ouvertement ? Tu sais ce que notre mariage représente pour moi. Tu sais ce que, toi, tu représentes pour moi. » Sa voix n'était plus qu'un murmure. « Si j'avais fait ce que tu supposes, je ne te l'aurais pas dit. Je me serais tuée. »

Il la contempla d'un regard éperdu, comme si le visage anxieux d'Ann recélait la réponse.

— « Eh bien, nous irons voir le docteur Kleinman, » laissa-t-il enfin tomber. « Nous... »

Ann lâcha sa main. « Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ? »

— « Tu sais ce que tu me demandes de croire, Ann ? Je suis un homme de science. Je ne peux pas accepter l'invraisemblable. Ce n'est pas que je refuse de te croire. Mais... »

Elle resta de longues secondes immobile. Puis elle recula d'un pas.

— « Parfait, » fit-elle avec calme, ayant recouvré sa maîtrise de soi. « Fais ce que tu penses être pour le mieux. »

Elle sortit. Une fois seul, il s'approcha de la cheminée et se perdit dans la contemplation de la petite poupée assise sur le manteau, les jambes dans le vide. Sur sa robe étaient brodés les mots *Coney Island*. Ils l'avaient gagnée pendant leur voyage de noces, huit ans auparavant.

Il ferma les yeux.

Le retour au foyer.

Le foyer...

Un mot qui ne voulait plus rien dire.

— « Eh bien, maintenant que j'ai souhaité la bienvenue au voyageur, expliquez-moi la raison de votre visite, » dit le docteur Kleinman. « Vous vous êtes fait piquer par une grosse bête dans la jungle ? »

David Collier jeta un coup d'œil en direction de la fenêtre, puis il résuma la situation. Quand il eut fini, les deux hommes restèrent quelques secondes à se dévisager sans mot dire.

— « Ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? » fit Collier.

Kleinman serra les lèvres. Un sourire sans joie éclaira fugacement ses traits. « Que voulez-vous que je vous réponde ? On con-

sidère que les spermatozoïdes survivent dans le canal utérin de trois à cinq jours au maximum. Peut-être même un peu plus. Mais, même dans ce cas... »

— « Ils ne peuvent pas féconder l'ovule ? »

Kleinman ne broncha pas mais Collier savait que la réponse était : non.

« Alors, c'est sans espoir, » dit-il avec calme.

A nouveau, les lèvres de Kleinman s'étirèrent tandis qu'il caressait distraitement la lame de son coupe-papier.

— « Sauf si vous avez une conversation avec Ann en lui faisant comprendre que vous ne l'abandonnerez pas. C'est la peur qui l'a conduite à parler ainsi. »

— « ... que je ne l'abandonnerai pas, » répéta Collier dans un souffle. Il secoua la tête.

— « Attention, » enchaîna Kleinman. « Je ne suggère rien. Je pense seulement qu'Ann est peut-être en proie à une peur hystérique qui l'empêche de vous dire la vérité. »

Collier se leva. Il avait les jambes en coton.

— « Soit. Je lui parlerai à nouveau. On verra bien si nous n'arrivons pas à... faire la lumière. »

Mais quand il lui eut répété les propos du médecin, Ann le dévisagea d'un air inexpressif et dit :

— « Et voilà ! Tu as tiré ta conclusion. »

Il avala péniblement sa salive. « Je ne crois pas que tu te rendes compte de ce que tu me demandes. »

— « Oh ! si. Je te demande de me croire, c'est tout. »

Il maîtrisa la colère qu'il sentait monter en lui. « Ann, dis-moi la vérité. Je ferai de mon mieux pour comprendre. »

Maintenant, c'était elle qui perdait son sang-froid. Elle serra ses poings tremblants. « Je suis navrée de gâcher ta grande scène héroïque mais il se trouve que je ne suis pas enceinte d'un autre homme. Me comprends-tu ? Me crois-tu ? »

Ce n'était ni de l'hystérie ni de la peur. Elle n'était même pas sur la défensive. Collier, l'esprit en déroute, ne savait plus quel parti prendre. Jamais elle ne lui avait menti. Que fallait-il penser ?

Ann reprit sa lecture interrompue et il resta immobile à l'observer. Une pensée lancinante l'obsédait : les faits étaient les faits.

Il tourna le dos à Ann. La connaissait-il réellement ? Etait-elle devenue en l'espace de six mois un être totalement étranger ?

Etait-ce possible ? Que s'était-il produit au cours de cette période ?

Il fit son lit sur le divan du living. A la vue de l'épais couvre-pieds dont d'innombrables lessives avaient décoloré les motifs, ce couvre-pieds remontant aux premiers temps de leur mariage, il eut un sourire amer.

Le retour au foyer !

Il poussa un soupir de lassitude et se dirigea vers l'électrophone. Le saphir, arrivé à bout de course, crissait. Il souleva le bras et posa un autre disque sur le plateau. *Le lac des cygnes* de Tchaïkovsky. Il jeta un coup d'œil sur la pochette et lut la dédicace : *A mon chéri à moi. Ann.*

Ils n'avaient pas échangé une parole de la soirée. Après dîner, Ann avait pris un livre dans la bibliothèque et était montée. David était resté dans le living. Il avait essayé de lire le journal, essayé avec encore plus d'énergie de se détendre. Mais comment l'aurait-il pu ? Comment un homme dont la femme attend un enfant qui n'est pas de lui pouvait-il se détendre ? Finalement, le journal avait échappé à ses doigts et était tombé par terre.

A présent, les yeux fixés sur la moquette, Collier s'efforçait de réfléchir.

Et si les docteurs avaient tort ? Si la vie cellulaire était capable de conserver ses facultés de fécondation, pas seulement pendant quelques jours, mais pendant plusieurs mois ? Il aurait peut-être eu moins de difficulté à l'admettre qu'à croire qu'Ann l'avait trompé. Jusque-là, leurs rapports avaient été parfaits. Ils étaient presque la personnification du couple idéal. Et maintenant...

Il se lissa les cheveux d'une main mal assurée. Sa respiration était hachée, il avait l'impression qu'un étau lui enserrait la poitrine.

Penser à autre chose ! Il se força à ramasser le journal et à le lire de bout en bout sans rien omettre, ni les bandes dessinées ni l'horoscope. *Vous aurez une grosse surprise*, annonçait le devin de service.

Il roula le journal en boule et le jeta au loin. Dix heures, indiquait la pendule. Il y avait plus d'une heure qu'Ann était montée, qu'elle lisait dans son lit. Quel livre avait-elle pris comme substitut à l'affection et à la compréhension conjugales ?

Collier se leva péniblement. Le saphir grattait encore.

Il monta l'escalier. Arrivé devant la chambre, il hésita. La lumière était éteinte. Il s'arrêta, l'oreille tendue, écoutant la respiration d'Ann. Elle ne dormait pas.

Il faillit céder au besoin qu'il avait d'elle. Mais, au moment de se précipiter dans la chambre, il pensa à l'enfant qu'elle portait. Se raidissant, il fit demi-tour et redescendit l'escalier.

D'un geste sec, il fit basculer le commutateur pour plonger le living dans les ténèbres, gagna le divan à tâtons et s'y laissa tomber. Il alluma une cigarette. Quand elle fut terminée, il écrasa le mégot dans le cendrier et s'allongea. Il faisait froid. Il se glissa sous le couvre-lit. Il grelottait. Le retour au foyer... La formule revenait à sa mémoire, lancinante, oppressante.

Contemplant le plafond obscur, il se dit qu'il avait dû dormir un peu. Il regarda sa montre lumineuse. Trois heures vingt. Poussant un grognement, il se mit sur le côté, se redressa.

Après une absence de six mois, c'était sur le divan du living qu'il passait sa première nuit à la maison. Il se demanda si Ann n'avait pas peur, seule dans son lit. Elle conservait de son enfance l'appréhension des ténèbres et avait l'habitude de se serrer contre lui, la joue sur son épaule. Alors, elle poussait un soupir de bonheur et s'endormait.

Il se torturait à penser à elle. Il mourait d'envie de se précipiter au premier étage et de se glisser sous les draps à côté d'elle, de sentir la tiédeur de son corps. Pourquoi n'y vas-tu pas ? demanda une voix silencieuse dans son esprit somnolent. Docile, la réponse vint : parce qu'elle est enceinte. Et pas de toi.

Il se retourna sur le dos, tâtonna à la recherche d'une cigarette. Il l'alluma et fuma lentement, suivant des yeux le rougeoiement de la braise dans la nuit.

Cela ne le calma pas. Il se redressa brusquement et éteignit son mégot. Il fallait qu'il rejoigne Ann. C'était tout... Il lui suffirait de discuter raisonnablement et elle lui dirait ce qui s'était passé. Alors, ils auraient une base. Oui, c'était la meilleure solution.

Les marches étaient froides sous ses pieds. Arrivé devant la chambre, après un instant d'hésitation, il entra précautionneusement, cherchant à se rappeler la disposition des meubles. Il

trouva la petite lampe de chevet et l'alluma. Sa lueur chétive dissipa la nuit.

Il grelottait en dépit de son épaisse robe de chambre. Toutes les fenêtres étaient ouvertes et la pièce était glaciale. Pourtant Ann ne portait qu'une mince chemise de nuit. Il se précipita pour la recouvrir en s'efforçant de ne pas regarder son corps. Pas maintenant... Pas à un moment pareil. Cela fausserait tout.

Debout devant le lit, il l'observa. Elle dormait. Ses cheveux défaits faisaient une masse sombre sur l'oreiller. Il contempla sa peau blanche, ses douces lèvres rouges. Elle était belle. Il faillit presque le dire tout haut.

Il se détourna. Ses lèvres se crispèrent. Elle avait souhaité avoir un bébé, il s'en souvenait. Eh bien, à présent, elle en avait un.

Avisant le livre posé près d'elle, il s'en empara. *Traité de physique élémentaire*. Qu'est-ce qui lui prenait de lire ça ? Elle n'avait jamais manifesté d'intérêt particulier pour la science. Il enveloppa sa femme d'un regard intrigué.

Malgré le désir qu'il en avait, il ne put se résoudre à la réveiller. Il savait que, dès qu'elle aurait ouvert les yeux, il serait sous le charme. Pourtant, son intention avait été de discuter raisonnablement avec elle.

Quelle plaisanterie !

En fait, c'était le nœud de la question : raisonnablement ou pas, il se sentait dans l'incapacité de discuter avec Ann. Il ne pouvait ni la quitter ni vider le débat comme il en avait eu l'intention. Comment faire face à une situation pareille ? se demanda-t-il rageusement... Il se laissa tomber sur la petite chaise à côté de la commode et, toujours grelottant, se perdit dans la contemplation d'Ann. Elle avait un visage d'enfant, débordant d'innocence.

Dans son sommeil, elle bougea soudain. Ses lèvres bougèrent, elle gémit. Subitement, elle repoussa les couvertures, s'en débarrassa d'un coup de pied. Un profond soupir la secoua, elle se tourna sur le côté et, malgré les frissons qui s'emparaient d'elle, elle replongea dans le sommeil.

Il se leva avec affolement. Jadis, elle dormait comme une marmotte. Maintenant, son sommeil était agité. Etait-ce une habitude qu'elle avait prise durant son absence ? A cause de la faute

qu'elle avait commise ? Il chassa rageusement les pensées qui lui venaient à l'esprit et s'approcha du lit pour border Ann.

Quand il se redressa, elle le regardait fixement. Il esquissa un sourire mais reprit aussitôt sa gravité.

— « Si tu continues de flanquer tes couvertures en l'air, tu vas attraper une pneumonie, » fit-il avec irritation.

Ann battit des paupières. « Comment ? »

— « Je disais que... » Il se tut. La colère l'étouffait et il lutta pour se contrôler. « Tu te découvres, » laissa-t-il enfin tomber d'une voix dépourvue d'intonations.

— « Oh ! je... C'est comme ça depuis une semaine. »

Il la dévisagea.

« Veux-tu aller me chercher un verre d'eau ? »

Il fit signe que oui, heureux d'avoir une excuse pour s'arracher à sa vue. Il alla dans la salle de bains et remplit un verre au robinet après avoir fait couler l'eau un moment pour qu'elle soit fraîche.

« Merci, » dit-elle doucement quand il lui tendit le verre.

— « Il n'y a pas de quoi. »

Elle vida le verre d'un seul coup puis leva la tête et demanda d'un air coupable : « Cela ne te ferait rien d'aller m'en chercher un autre ? »

Il la considéra quelques secondes, puis repartit en direction de la salle de bains.

Ann but le second verre avec autant d'avidité que le premier.

— « Qu'as-tu mangé ? » lui demanda-t-il.

Il éprouvait un certain malaise à engager ainsi la conversation en parlant d'un sujet aussi banal.

— « Du sel... je crois. »

— « Eh bien, tu as dû en prendre énormément. »

— « En effet. »

— « Ce n'est pas bon pour toi. »

— « Je sais. » Elle lui adressa un regard implorant.

— « Veux-tu... veux-tu encore un verre d'eau ? »

Elle baissa les yeux et il haussa les épaules. Cela lui paraissait mauvais pour la santé d'Ann mais il n'avait pas envie de discuter. Pour la troisième fois, il alla remplir le verre dans la salle de bains. Quand il revint dans la chambre, les paupières d'Ann étaient closes.

« Voilà ton eau, » fit-il. Mais elle s'était endormie. Il posa le verre sur la table.

En regardant Ann, il eut une envie presque irrésistible de s'allonger à côté d'elle, de la serrer contre lui, d'embrasser ses lèvres, ses joues. Il se souvenait des nuits innombrables qu'il avait passées sous sa tente à songer à elle sans pouvoir trouver le sommeil. Elle était si loin ! Quelle torture... Il retrouvait la même impression, à présent. Et pourtant, elle avait beau n'être qu'à deux pas de lui, il était incapable de la toucher.

Prenant brusquement une décision, il pivota sur ses talons, éteignit et sortit. Il redescendit l'escalier et se recoucha sur le divan du living. Il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil sans rêves, d'un sommeil malsain.

Le lendemain matin, quand il entra dans la cuisine, Ann toussait et reniflait.

— « Tu t'es encore découverte ? » demanda-t-il.

— « Pourquoi encore ? »

— « Tu ne te rappelles pas que je suis monté cette nuit ? »

Elle le regarda d'un air inexpressif. « Non. »

Ils restèrent quelques instants à se dévisager, puis il alla prendre deux tasses dans le placard.

— « Tu veux du café ? »

— « Oui, » répondit-elle après un instant d'hésitation.

Il posa les tasses sur la table et s'assit. Quand le café jaillit dans la partie supérieure de la cafetière transparente, Ann se leva. Son mari la regarda verser le liquide dans les tasses. Quand elle remplit la sienne, sa main trembla et il fit un mouvement en arrière pour ne pas recevoir d'éclaboussures.

Il attendit qu'Ann se fût rassise pour demander d'une voix bougonne :

— « Pourquoi lis-tu un manuel de physique élémentaire ? »

Encore ce regard vacant, incertain.

— « Je ne sais pas. Il a éveillé mon intérêt, j'ignore pour quelle raison. »

Il sucra son café et le remua tandis qu'Ann versait de la crème dans le sien.

— « Je... » Il prit une profonde aspiration. « J'aurais cru que tu devais boire du lait écrémé... ou je ne sais quoi. »

— « J'avais envie de café. »

— « Je vois. »

Il but son café brûlant par petites gorgées, morose, essayant de s'évader, de s'enfoncer dans une sorte de brouillard amorphe. Il avait presque oublié qu'Ann était là. La pièce n'existait plus, il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien.

Soudain, la tasse d'Ann heurta bruyamment la soucoupe et il sursauta.

— « Si tu as décidé de ne plus m'adresser la parole, autant le dire, » fit-elle avec colère. « Si tu t'imagines que je resterai là jusqu'à ce que tu daignes te souvenir de ma présence, tu te trompes. »

— « Que veux-tu que je fasse ? » s'exclama-t-il rageusement. « Comment réagirais-tu si tu apprenais que j'ai fait un enfant à une autre femme ? »

Elle ferma les yeux et ses traits se crispèrent.

— « Ecoute-moi, David, » fit-elle avec une patience forcée. « Je te le répète pour la dernière fois : *je ne t'ai pas trompé.* Je sais que cela te frustre du plaisir de jouer le mari outragé mais je n'y peux rien. Tu peux me demander de le jurer sur une centaine de Bibles, me soumettre au sérum de vérité, me faire passer au détecteur de mensonges, je n'en démordrai pas. David, je... »

Une quinte de toux l'interrompit et son corps fut secoué de tremblements spasmodiques. Son visage devint écarlate et des larmes ruisselèrent le long de ses joues tandis qu'elle étreignait la table pour reprendre sa respiration.

Du coup, il n'eut plus devant lui qu'une femme — sa femme — qui souffrait et il oublia tout le reste. Il se leva et se précipita vers l'évier pour remplir un verre d'eau. Pendant qu'elle buvait, il lui tapota doucement le dos. Elle le remercia d'une voix suffocante. Il continua de lui tapoter le dos avec une sorte de nostalgie.

— « Tu feraix mieux de rester au lit aujourd'hui, Ann. Tu as une mauvaise toux et je... Tu devrais attacher les couvertures avec des épingles pour ne pas... »

— « Que vas-tu faire, David ? » demanda-t-elle d'un ton lugubre.

— « Faire ? »

Elle n'explicita pas sa pensée.

« Je ne sais pas trop. J'aimerais pouvoir te croire. Mais... »

— « Mais tu ne peux pas. C'est clair. »

— « Pas de conclusion précipitée. Accorde-moi le temps de réfléchir. Bon Dieu ! il n'y a que vingt-quatre heures que je suis rentré ! »

Il eut le sentiment fugace de retrouver la tendresse d'autrefois dans le regard de sa femme. Peut-être comprenait-elle à quel point, malgré sa colère, il avait envie de rester avec elle.

Ann porta la tasse à ses lèvres. « Eh bien, réfléchis. La vérité, je la connais, moi. Puisque tu es si malin, trouve-la ! »

— « Merci. »

Quand il sortit, Ann, bien au chaud dans son lit, toussant et larmoyant, lisait avec avidité un ouvrage d'initiation à la chimie.

— « Dave ! »

Un sourire illumina la physionomie appliquée du professeur Mead. Il lâcha les pinces avec lesquelles il maniait une plaquette d'observation microscopique pour serrer chaleureusement la main de Collier. C'était un garçon d'une trentaine d'années, grand et large d'épaules.

« Alors, vieux, ce voyage ? Tu en as eu assez de la vermine du Matto Grosso ? »

— « Plus qu'assez, » répondit Collier en souriant.

— « Tu as l'air en pleine forme. Et quel bronzage ! Tu as dû faire sensation en traversant ce campus lépreux. »

Les deux hommes traversèrent le laboratoire où les étudiants travaillaient, penchés sur leurs microscopes et leurs instruments d'analyse. L'espace d'un instant, Collier eut l'impression d'être de retour chez lui. Il songea avec une amère ironie que c'était ici, et non dans son propre foyer, qu'il éprouvait ce sentiment.

Mead le fit entrer dans son bureau, referma la porte et lui désigna un siège.

« Maintenant, raconte-moi un peu tes exploits sous les tropiques. »

Collier se racla la gorge. « Si tu n'y vois pas d'inconvénient, Johnny, je voudrais te parler d'autre chose. »

— « Je t'écoute. »

David hésita. « Ce que je vais te dire est absolument confidentiel et si je m'en ouvre à toi, c'est uniquement parce que je te considère comme mon meilleur ami. »

Mead se pencha en avant et, devant la mine sombre de Collier, son expression juvénile et exubérante devint grave.

Collier lui fit son récit.

— « Non, Dave ! » s'exclama Mead quand il eut terminé.

— « Ecoute-moi, Johnny... Je sais que cela paraît délirant. Mais elle affirme son innocence avec tant de conviction que... franchement, je ne sais plus que croire. Ou bien elle a été traumatisée à tel point que sa conscience a rejeté le souvenir de... » Collier agita les mains en un geste d'impuissance.

— « Ou bien ? »

Collier prit une profonde inspiration. « Ou bien elle dit la vérité. »

— « Mais... »

— « Je sais, je sais. J'ai été voir notre médecin. Kleinman. Tu le connais... »

Mead opina.

« Il a dit exactement... ce que tu n'as pas besoin de me répéter : qu'il est impossible à une femme de tomber brusquement enceinte cinq mois après avoir eu des rapports sexuels. Je le sais. Mais... »

— « Mais quoi ? »

— « Est-ce qu'il n'y a pas une autre explication ? »

Mead le regarda en silence. La tête de Collier s'affaissa et il ferma les yeux. Un ricanement s'échappa de ses lèvres.

« Une autre explication ! » répéta-t-il d'une voix railleuse. « Quelle question idiote ! »

— « Et elle prétend qu'elle n'a pas... »

— « Oui, » fit Collier avec lassitude.

Mead se caressa le menton. « Il est difficile de se faire une opinion. Il s'agit peut-être d'une crise hystérique. Peut-être qu'elle n'est pas vraiment enceinte, David. »

— « Quoi ? » Collier avait relevé la tête et une flamme s'était allumée dans ses prunelles.

— « Ne t'emballe pas ! Je ne veux pas avoir ça sur la conscience. Mais Ann a toujours désiré avoir un bébé, n'est-ce pas ? Ma théorie a l'air loufoque mais après tout la tension émotionnelle provoquée par cette séparation de six mois pourrait avoir déterminé une grossesse nerveuse. »

Collier, soudain, s'accrochait de toutes ses forces à cet espoir, cet espoir pourtant qu'il savait fou.

« A mon avis, tu devrais lui parler à nouveau, » reprit Mead. « Essaye d'obtenir d'elle de plus amples informations. Tu pourrais même faire ce qu'elle t'a proposé : tenter un traitement

hypnotique, le sérum de vérité, n'importe quoi. Mais, mon vieux, ne lâche pas ! Je connais Ann. Et j'ai confiance en elle. »

Il s'élança dans la rue en courant comme un fou. L'espoir qui l'animait le faisait presque sangloter. Il fallait que ce soit vrai, il le fallait !

Au moment de tourner dans l'allée conduisant à la maison, il s'arrêta net, manquant de perdre l'équilibre, et poussa une exclamation étranglée.

Ann était debout sur la véranda. Le vent glacé plaquait sur son corps sa mince chemise de nuit. Les planches étaient givrées et elle était pieds nus.

— « Oh ! mon Dieu ! » murmura Collier d'une voix étouffée en se précipitant.

Elle avait la peau bleuie, froide comme de la glace, et la panique s'empara de Collier à la vue de son regard fixe et hagard.

La portant à moitié, il la fit rentrer dans le living et l'installa dans la bergère devant la cheminée. Il faisait chaud dans la pièce. Ann claquait des dents et sa respiration était sifflante. Frénétiquement, il brancha la couverture chauffante d'une main tremblante et la plaça sur les pieds frigorifiés de sa femme. Puis il cassa du bois, alluma le feu et prépara du café.

Alors seulement il se laissa tomber à genoux à côté d'Ann, serrant ses mains glacées dans les siennes. Elle frissonnait et sa respiration était entrecoupée. L'angoisse s'empara de Collier, aiguë comme une lame.

— « Ann, Ann... qu'est-ce qui te prend ? » fit-il d'une voix qui était presque un sanglot. « Tu as perdu la tête ? »

Elle essaya vainement de répondre, se recroquevilla sous les couvertures, le regard suppliant.

« Ce n'est pas la peine de parler, mon amour, tout va bien. »

— « Il fallait que... que je... sorte, » balbutia-t-elle.

Et elle se tut. Face à elle, Collier était incapable de détourner les yeux de son visage. Elle tremblait. Des accès de toux convulsifs la secouaient mais elle dut comprendre qu'il avait foi en elle car elle lui sourit et il crut discerner de la joie dans son regard.

Vint l'heure du dîner. Elle avait une forte fièvre. Il la coucha sans manger mais lui donna à boire. La température d'Ann était

fluctuante ; d'une seconde à l'autre, sa peau brûlante devenait froide et moite.

Finalement, Collier appela le docteur Kleinman qui arriva un quart d'heure plus tard. Il se rendit directement dans la chambre à coucher pour examiner la patiente. L'air grave, il prit Collier à part et lui dit doucement :

— « Il faut l'hospitaliser. »

Les deux hommes descendirent pour appeler l'ambulance. Quand il eut raccroché le téléphone, Collier remonta au chevet de sa femme et resta un moment immobile, serrant sa main inerte. Elle avait les yeux fermés. Elle était brûlante. L'hôpital, mon Dieu ! pensait-il. L'hôpital... Puis une chose étrange se produisit.

Kleinman entra dans la pièce et fit signe à Collier de le rejoindre. Les deux hommes restèrent dans le hall à parler jusqu'à ce que la sonnette retentisse. Collier ouvrit. C'étaient un interne et deux infirmiers porteurs d'une civière. Il les conduisit dans la chambre où Kleinman se trouvait déjà au chevet d'Ann. Le médecin était muet d'étonnement.

Collier se rua sur lui. « Qu'y a-t-il ? »

Kleinman leva lentement la tête.

— « Elle est guérie, » laissa-t-il tomber d'une voix stupéfaite.

— « Comment ? »

— « La fièvre a disparu, » reprit Kleinman. « Sa température, sa respiration, son pouls... tout est normal. C'était une pneumonie. Elle a été totalement guérie en... » (il consulta sa montre) « dix-sept minutes. »

Collier feuilletait sans le voir un magazine dans la salle d'attente pendant que Kleinmen radiographiait Ann.

Aucune équivoque n'était possible : elle était enceinte. Les radios avaient clairement montré un embryon au bout de six semaines.

A nouveau, le doute s'était installé entre eux. Collier se faisait du souci pour la santé de sa femme mais il était incapable de lui parler et de lui dire qu'il croyait en elle. Et Ann devinait sa muette inquiétude. Elle s'efforçait de l'éviter, partageant son temps entre le sommeil et la lecture. Et elle lisait avec une voracité que Collier ne parvenait pas à comprendre. Elle lisait de tout : d'abord, ç'avaient été des livres de physique ; puis des

traités de sociologie, d'anthropologie, de philologie, de sémantique, d'histoire ; à présent, elle dévorait des ouvrages de géographie. Cela n'avait aucun sens.

Et pendant toute cette période sa silhouette s'épaississait, son ventre devenait proéminent et elle absorbait des quantités invraisemblables de sel. Le docteur Kleinman l'avait mise en garde et Collier avait essayé de la refréner mais il n'y avait rien à faire : il fallait qu'elle se gorge de sel. C'était un besoin irrésistible.

En conséquence, elle buvait trop d'eau. A présent, le fœtus, qui était d'un volume anormal, lui comprimait le diaphragme et gênait la respiration.

La veille, le visage d'Ann s'était cyanosé et Collier l'avait immédiatement conduite chez Kleinman. Il ne savait trop ce que le médecin avait fait mais les choses s'étaient arrangées. Puis il avait radiographié Ann et avait demandé à Collier de revenir le lendemain avec elle.

La porte s'ouvrit. Ann sortit la première du cabinet.

— « Asseyez-vous, mon petit, » lui dit le médecin. « Je voudrais parler à David. »

Elle passa devant son mari sans le regarder et s'installa sur le divan de cuir. Collier nota qu'elle prenait le *Scientific American*. Il poussa un soupir, hocha la tête et suivit Kleinman dans son cabinet.

En s'asseyant il se remémora — pour la centième fois, peut-être — la nuit où Ann en larmes lui avait dit qu'elle était bien obligée de rester car elle n'avait nulle part où aller. Elle n'avait pas d'argent et ses parents étaient morts. Elle avait ajouté que, si elle ne s'était pas sue innocente, la manière dont il la traitait lui aurait donné envie de se suicider. Il était resté immobile, silencieux et crispé tandis qu'elle sanglotait, incapable de discuter, incapable de la consoler, incapable même de répondre. Oui, il était resté sans bouger devant elle jusqu'au moment où la tension était devenue insupportable. Alors, il était sorti.

— « Eh bien ? »

— « J'aimerais que vous jetiez un coup d'œil sur ces clichés, » fit Kleinman d'une voix bizarre.

Le comportement du médecin s'était modifié depuis quelques temps, une sorte de rage confuse se substituant peu à peu à son assurance confiante.

L'une des deux radios portait la date de la veille ; l'autre était celle que Kleinman venait de faire.

— « Mais je ne... »

Le médecin interrompit Collier. « Remarquez la taille de l'enfant. »

Collier examina les deux clichés avec plus d'attention. Tout d'abord, il ne nota rien de particulier. Soudain, ses yeux s'écarquillèrent. « Mais ce n'est pas possible ! » fit-il. Il avait l'impression de se mouvoir dans un univers irréel.

— « C'est pourtant ce qui s'est passé. »

— « Mais... comment ? »

Kleinman secoua la tête et son poing gauche se crispa comme si cette nouvelle énigme le mettait en rage. « Je n'ai jamais vu un cas pareil. L'architecture osseuse parachevée à la septième semaine, la structure du visage en place à la huitième, les organes terminés et fonctionnels à la fin du second mois, cette envie de sel insensée... et maintenant, ça ! »

Il reprit les radios et les contempla d'un air presque belliqueux. « Comment la taille d'un embryon peut-elle diminuer ? »

Il y avait une telle surprise dans le ton employé par le médecin que la peur s'empara de Collier.

Kleinman eut un geste d'irritation. « C'est clair comme de l'eau de roche ! L'enfant a grandi de façon démesurée parce que la mère buvait trop d'eau. Il a tellement grandi qu'il a fini par comprimer dangereusement le diaphragme. Or, en vingt-quatre heures, sa taille a notablement régressé et la compression diaphragmatique a cessé. » Cette fois, les deux poings de Kleinman se serrèrent et c'est avec une sorte de crainte qu'il laissa tomber : « Ce serait presque à croire que l'enfant sait ce qui se passe. »

— « Plus de sel ! » s'écria David d'une voix suraiguë en arrachant des mains de sa femme la salière qu'il reposa brutalement sur le buffet. Puis il vida dans l'évier la quasi-totalité du verre d'eau et se rassit.

Les yeux fermés, Ann tremblait. Des larmes jaillirent de ses paupières et ruisselèrent le long de ses joues ; elle se mordait la lèvre inférieure. Quand elle rouvrit les yeux, il y avait de l'effroi dans son regard. Réprimant un sanglot, elle se hâta d'essuyer ses pleurs.

— « Pardon, » murmura-t-elle, et Collier eut l'impression bizarre que ce n'était pas à lui qu'elle s'adressait.

Elle avala d'une seule gorgée ce qui restait de liquide dans le verre.

— « Tu recommences à boire trop, Ann. Rappelle-toi ce que le docteur Kleinman a dit. »

— « Je... j'essaye de boire moins mais c'est plus fort que moi. J'ai terriblement envie de sel et cela me donne soif, très soif. »

— « Il faut absolument que tu boives moins, » répéta-t-il sèchement. « Tu mets la vie de ton enfant en danger. »

Ann tressaillit et un spasme la plia en deux. Elle pressa une main sur son ventre gonflé et adressa un regard implorant à son mari.

« Qu'y a-t-il, Ann ? »

— « Je ne sais pas. Le bébé m'a donné un coup de pied. »

David se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Ses muscles étaient rigides. « Rien n'est plus normal. »

Le silence retomba. Ann chipotait dans son assiette. A un moment donné, elle tendit machinalement le bras pour prendre la salière et, ne la trouvant pas, leva les yeux, l'air vaguement inquiet.

Quelques minutes s'écoulèrent puis :

— « David... »

Il avala.

— « Quoi ? »

— « Pourquoi es-tu resté avec moi ? »

Il ne pouvait pas répondre à cette question.

« Parce que tu me crois ? »

— « Je ne sais pas, Ann. Je ne sais pas. »

L'espoir ténu qui éclairait les traits d'Ann s'éteignit et elle baissa la tête.

— « Comme tu es resté, je m'étais dit que, peut-être... »

Elle se remit à pleurer. Immobile, elle ne songeait même pas à essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues et lui mouillaient les lèvres.

— « Oh ! Ann, » s'exclama-t-il avec, tout à la fois, de l'irritation et de la compassion.

Il se leva et s'approcha d'elle. Un spasme plus violent que le premier tordit à nouveau le corps d'Ann, et elle blêmit. Comme tout à l'heure, elle refréna ses sanglots et se passa la main sur les yeux avec une sorte d'exaspération.

— « C'est plus fort que moi, » dit-elle d'une voix lente.

Ce n'était pas à lui qu'elle s'adressait, Collier en était sûr.

— « Qu'est-ce que tu racontes ? »

Il l'observa. Elle était désemparée, épouvantée. Il avait envie de la serrer contre lui pour la consoler. Il avait envie de...

Elle appuya sa tête sur la poitrine de son mari.

« Pauvre petite fille, » dit-il en lui caressant légèrement les cheveux. « Ma pauvre petite fille. »

— « Oh ! David, si seulement tu me croyais ! Je serais prête à n'importe quoi pourvu que tu me croies. N'importe quoi ! Cette froideur m'est insupportable. Surtout que je n'ai rien fait de mal. »

Ils se tenaient l'un près de l'autre, silencieux. Il y a une chance, disait une voix dans l'esprit de Collier. Il y a une chance.

Peut-être devina-t-elle ce qu'il pensait car elle leva les yeux et, dans son regard, il y avait une confiance sans limite.

« N'importe quoi, David... N'importe quoi. »

— « Ann, tu m'entends ? »

— « Oui. »

Ils étaient dans le bureau du professeur Mead. Ann était allongée sur le divan, les paupières closes. Johnny prit la seringue que tenait Collier et s'assit sur le coin de sa table de travail, l'air grave.

— « Qui suis-je, Ann ? »

— « David. »

— « Comment te sens-tu ? »

— « Lourde. Tellement lourde. »

— « Pourquoi ? »

— « Le bébé est si pesant. »

Collier s'humecta les lèvres. Pourquoi lui poser ces questions sans rapport avec le problème ? Il savait celles qu'il avait en tête. Etait-ce la peur qui l'empêchait de les formuler ? Et si, malgré ses promesses, Ann répondait par des mensonges ?

Il ferma les poings. Il avait l'impression que son gosier était de bois.

— « Dépêche-toi, Dave, » dit Johnny Mead.

Un soupir rauque s'échappa des lèvres de Collier. Il déglutit péniblement et demanda :

— « Est-ce que... est-ce que l'enfant est de moi, Ann ? »

Elle hésita, plissa le front. Ses yeux s'entrouvrirent l'espace d'une seconde et son corps se crispa. Elle donnait l'impression de fuir la question. Enfin, ses joues devinrent livides et elle répondit, les dents serrées :

— « Non. »

Collier se raidit. Ses muscles et ses tendons étaient comme une pâte qui levait, repoussant la chair.

— « Qui est le père ? »

Sa voix rauque manquait de naturel mais il ne s'en rendit pas compte.

Ann se tordit convulsivement. Elle émit un borborygme et sa tête roula sur l'oreiller. Ses poings crispés s'ouvrirent.

Mead se précipita pour lui tâter le pouls. Puis il lui souleva la paupière.

— « Elle a perdu connaissance. Je t'avais prévenu qu'il n'est pas recommandé d'administrer le sérum de vérité à une femme qui est à ce degré de grossesse. Il y a plusieurs mois qu'il fallait le faire. Kleinman ne sera pas content. »

Collier n'entendait rien. Son visage était un masque de désespoir.

— « Est-ce qu'elle va bien ? »

Sa voix était presque inaudible. Quelque chose tressautait dans sa poitrine. Quand il comprit, il passa une main sur son visage et considéra avec incrédulité ses doigts mouillés. Sa bouche s'ouvrit, se referma. En vain il essaya de réprimer ses sanglots.

Johnny passa son bras autour de ses épaules. « Tout va bien, mon petit vieux. »

Collier ferma hermétiquement les yeux. Il aurait voulu que les ténèbres l'engloutissent. Sa respiration était entrecoupée et une boule lui obstruait la gorge. Sa tête dodelinait doucement. Ma vie est finie, songea-t-il. Je l'aimais, j'avais confiance en elle, et elle m'a trahi.

Il entendit la voix de Johnny :

— « Dave... »

Il grogna quelque chose.

« Je n'ai pas envie d'aggraver la situation mais... je crois qu'il y a encore un espoir. »

— « Hein ? »

— « Ann n'a pas répondu à ta question. » Johnny acheva sur un ton incertain : « Elle n'a pas dit que le père de l'enfant était... un autre homme. »

Collier se leva et s'exclama avec colère :

— « Je te prie de te taire ! »

Un peu plus tard, tous deux transportèrent Ann jusqu'à la voiture et Collier prit le volant.

Il se déshabilla lentement, laissa tomber son manteau et son chapeau sur le coffre, puis se dirigea en traînant les pieds vers le living. Là, il s'affaissa dans son fauteuil, posa les pieds sur le divan en exhalant un soupir las et resta prostré, les yeux fixés sur le mur.

Où était-elle ? Sans doute dans la chambre en train de lire, dans la position où elle se trouvait le matin quand il l'avait quittée. Une pile de livres empruntés à la bibliothèque s'entassait à côté du lit : Rousseau, Locke, Hegel, Marx, Descartes, Darwin, Bergson, Freud, Whitehead, Jeans, Eddington, Einstein, Emerson, Dewey, Confucius, Platon, Aristote, Spinoza, Kant, Schopenhauer, James... Tout un échantillonnage hétéroclite d'ouvrages.

Et la façon dont elle les lisait ! Elle feuilletait rapidement les pages, apparemment sans regarder ce qui s'y trouvait imprimé. Et pourtant, David savait qu'elle en absorbait toute la substance : de temps à autre, une phrase lui échappait, un concept, une idée, prouvant qu'elle n'en perdait pas un mot.

Mais pourquoi ?

Un jour, une hypothèse insensée lui était venue à l'esprit : Ayant lu quelque chose à propos des caractères acquis, Ann essayait de transmettre tout ce savoir à l'enfant qu'elle portait. Mais il avait vite repoussé cette supposition : sa femme était suffisamment intelligente pour savoir que la chose était tout bonnement impossible.

Il réfléchissait, immobile, en secouant la tête, habitude qu'il avait prise au cours des derniers mois. Pourquoi demeurait-il auprès d'elle ? Il n'arrêtait pas de se poser la question. Les semaines succédaient aux semaines et il continuait d'occuper la maison. Cent fois, il avait décidé de partir et, cent fois, il y avait renoncé. En définitive, il s'était installé dans la chambre d'amis et leurs rapports étaient maintenant ceux d'une logeuse et de son locataire.

Ses nerfs commençaient à flancher et il faisait preuve d'une irascibilité qu'il était incapable de dominer. Se rendait-il quelque part ? Une brûlante colère s'emparait soudain de lui à l'idée qu'il

n'était pas encore arrivé à destination. Tous les moyens de transport l'exaspéraient, parce que trop lents. Il rabrouait ses élèves, même quand ils se tenaient tranquilles. Ses cours laissaient tellement à désirer qu'il avait été convoqué chez le Dr Peden, le chef du département géologie. Peden, étant au courant de l'état d'Ann, s'était montré indulgent, mais Collier avait compris que les choses ne pourraient pas durer ainsi éternellement.

Son regard fit le tour de la pièce. Le tapis était poussiéreux. Il passait l'aspirateur quand l'idée lui en venait mais tout se salissait trop vite. La maison allait à la dérive. Il était obligé de s'occuper lui-même de son linge. Il y avait des mois qu'on ne s'était servi de la machine à laver ; il ne savait pas comment la faire marcher et, maintenant, Ann n'y touchait pas. Il allait à la laverie automatique.

Un jour où il se plaignait de cette négligence, Ann avait pris l'air vexé et s'était mise à pleurer. A présent, elle pleurait pour un rien — et c'était toujours pareil : au commencement, on aurait juré qu'elle allait sangloter sans interruption pendant des heures ; puis, brutalement, elle s'arrêtait et s'essuyait les joues. Parfois, Collier pensait que ce comportement était plus ou moins lié à sa grossesse, qu'elle pensait que pleurer risquait de nuire à l'enfant. A moins que ce ne fût le contraire : peut-être que l'enfant n'aimait pas...

Il ferma les yeux comme pour effacer cette dernière pensée tandis que ses doigts pianotaient nerveusement sur le bras du fauteuil. Il se leva et arpenta le living avec agitation, caressant les meubles, ôtant la poussière d'un coup de mouchoir.

Il contempla d'un air hargneux la vaisselle entassée sur l'évier, les rideaux tachés, le lino souillé. L'envie lui vint de monter au premier pour dire à Ann, enceinte ou pas, qu'il en avait assez de vivre dans un taudis : ou elle se conduirait à nouveau comme une épouse ou il s'en irait.

Arrivé au milieu de l'escalier, il hésita, s'arrêta et redescendit à pas lents. Il alluma le gaz sous la cafetière. Ce serait du café réchauffé mais il n'avait pas le courage d'en faire du frais.

A quoi bon ? Ann essaierait de lui expliquer qu'elle comprenait, puis, comme sous l'action d'un maléfice, elle se mettrait à pleurer. Quelques instants plus tard, elle prendrait un air étonné et ses larmes se tariraient. D'ailleurs, elle commençait même à maîtriser ces crises dès le début. Comme si elle savait que cela ne la mènerait à rien, que ce n'était pas la peine.

C'était à vous donner le frisson.

C'était anormal.

Collier sursauta. Oui, c'était le mot : anormal. La pneumonie, le fœtus qui avait rapetissé, cette boulimie de lecture, ces envies de sel, ces accès de larmes brusquement interrompus...

Il se rendit soudain compte qu'il regardait sans le voir le mur blanc derrière la cuisinière et qu'il tremblait des pieds à la tête.

Ann ne nous a pas dit que le père était un autre homme.

Quand Collier entra dans la cuisine, Ann était en train de boire du café. Sans un mot, il lui prit la tasse des mains et en vida le contenu dans l'évier.

— « Tu ne dois pas prendre de café. » Il souleva le couvercle de la cafetière. Quand il était sorti, le matin même, elle était presque pleine. « Tu as bu tout ça ? » s'exclama-t-il avec colère.

Ann baissa la tête. Il ajouta d'une voix grinçante : « Pour l'amour du ciel, ne recommence pas à pleurer ! »

— « Non, non... je ne... pleurerai pas. »

— « Pourquoi bois-tu du café alors que tu sais que c'est contre-indiqué ? »

— « Je n'ai pas pu résister. »

Serrant les mâchoires, Collier se dirigea vers la porte.

« Ce n'est pas ma faute, David ! Je ne peux pas boire d'eau. Il faut bien que je boive quelque chose ! »

Collier décida de prendre une douche mais il était incapable de se concentrer sur la moindre chose. Il ne se rappelait plus où il avait mis le savon. Il commença de se raser mais reposa le rasoir avant d'avoir terminé. Plus tard, en se coiffant, il remarqua qu'une de ses joues était bleue et, poussant un juron étouffé, il reprit son rasoir.

Cette nuit-là ressembla à toutes les autres à une exception près. Quand il alla chercher un pyjama propre, il nota qu'Ann avait le regard vague. Un peu plus tard, en corrigeant des copies d'examen dans la chambre d'amis, il l'entendit pouffer de rire. Il se retourna des heures durant dans son lit, incapable de trouver le sommeil ; pendant tout ce temps, elle continua de glousser. Malgré le désir qu'il en avait, Collier ne pouvait se résoudre à fermer la porte pour retrouver le silence : il fallait qu'elle reste ouverte au cas où sa femme aurait eu besoin de lui.

Il finit quand même par s'endormir. Combien de temps dura son sommeil ? Il n'aurait su le dire. Quand ses paupières s'ouvrirent dans l'obscurité, il eut l'impression de s'être réveillé au bout de quelques minutes seulement.

— « *Etranger et oublié je suis dans la nuit perdue de l'errance.* »

Sur le coup, Collier crut qu'il rêvait.

« *Etrange obscurité, perpétuelle et fuligineuse nuit si chaude, si chaude.* »

Le cœur battant, Collier se dressa dans le noir.

C'était la voix d'Ann.

Il tâtonna à la recherche de ses pantoufles, se dirigea vers la porte en grelottant. Il faisait froid et il ne portait qu'un mince pyjama de rayonne. Dans le hall, la voix d'Ann lui parvint à nouveau :

« *Rêve d'adieu, bouillonnement liquide, abandon, j'appelle la lumière, qu'on me libère de la torture et de l'épreuve.* »

Ces paroles étaient prononcées sur un rythme de mélopée. C'était la voix d'Ann et, en même temps, ce n'était pas sa voix : elle était plus aiguë, plus tendue.

Ann était couchée sur le dos, les mains sur son ventre. Et son ventre bougeait. Collier voyait la chair onduler sous la mince lingerie. Elle paraissait avoir chaud bien qu'elle eût repoussé les couvertures et que la température fût glaciale. La lampe de chevet brûlait. Le livre qui lui avait échappé gisait à moitié ouvert sur le matelas : *Science and Sanity* de Korzybski.

Mais c'était le visage d'Ann qui fascinait Collier. Sa figure était couverte de gouttelettes de sueur semblables à de minuscules cristaux et ses lèvres retroussées dénudaient ses dents. Ses yeux étaient grands ouverts.

« *O parent de la nuit, malade en proie au gouffre, ne m'envoie pas faire ce voyage !* »

Collier écoutait Ann en proie à une espèce d'épouvantable hypnose. Elle souffrait. Sa pâleur, ses mains qui griffaient les draps comme des serres en témoignaient.

« *Je crie, je crie. Rhyuio Gklemmo Fglwo !* »

Il la gifla et elle se tordit convulsivement.

« *Encore lui, celui qui dispense la douleur !* »

Un hurlement monta de la bouche béante d'Ann. Collier la frappa à nouveau. Les yeux d'Ann le fixèrent. Elle le dévisageait avec effroi. Elle se prit la tête entre les mains et se recroquevilla

au fond du lit. Ses pupilles n'étaient plus que deux pointes d'épingle.

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! »

— « C'est moi, Ann. C'est moi... David ! »

Longtemps, elle le contempla d'un air incompréhensif. Sa respiration était pénible et il voyait ses seins se soulever.

Puis, subitement, elle se détendit et le reconnut. Sa bouche se referma et un soupir de soulagement monta de ses lèvres.

Collier s'assit au bord du lit et la prit dans ses bras. Elle se cramponna à lui et pleura, le visage enfoncé dans la poitrine de son mari.

« Vas-y, mon petit... laisse-toi aller, pleure. Cela te fera du bien. Pleure... »

Et tout recommença : les sanglots d'Ann cessèrent brutalement ; elle le repoussa, l'œil sec et le regard vide.

« Qu'y a-t-il ? »

Pas de réponse. Elle continuait de le dévisager.

« Qu'y a-t-il, chérie ? Pourquoi ne pleures-tu pas ? »

Une ombre fugace passa sur les traits d'Ann, aussitôt évanouie.

« Il vaudrait mieux que tu pleures ! »

— « Non. »

— « Pourquoi ? »

— « Il ne veut pas. »

La phrase lui avait échappé comme par inadvertance.

Dans le silence qui suivit, Collier pressentit que la réponse était à portée de la main.

— « *Il* ? » demanda-t-il.

— « Non... Ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux dire autre chose. »

Ils restèrent longtemps immobiles l'un en face de l'autre. Enfin, sans desserrer les lèvres, Collier obligea sa femme à se recoucher et il la borda. Il prit une couverture et passa le reste de la nuit dans un fauteuil à côté de la commode. Le matin, quand il se réveilla, grelottant et ankylosé, il constata qu'elle s'était à nouveau découverte.

Kleinman lui expliqua qu'Ann s'était adaptée au froid. Tout se passait comme si un phénomène était apparu dans son organisme de façon à dégager de la chaleur quand elle en avait besoin.

— « Et ces quantités de sel qu'elle absorbe ! » s'exclama

Kleinman en levant les bras au ciel. « C'est contraire à toute logique. On pourrait penser que l'enfant a besoin d'un régime salin. Pourtant, son poids demeure stationnaire. Elle ne boit pas d'eau pour étancher sa soif. Que fait-elle pour se désaltérer ? »

— « Rien. Elle a toujours soif. »

— « Et ses lecteurs hétéroclites, ça continue ? »

— « Oui. »

— « Elle parle toujours en dormant ? »

— « Oui. »

Le médecin secoua la tête. « C'est la première fois de ma vie que je vois une grossesse pareille. »

Quand Ann eut terminé le dernier livre, elle rangea dans la bibliothèque toute la pile qui s'entassait à côté de son lit.

Une nouvelle étape commença.

Elle était enceinte de sept mois. On était en mai. Collier s'aperçut que sa voiture faisait de l'huile, que ses pneus étaient anormalement usés et que son pare-chocs arrière était cabossé.

— « Tu t'es servie de la voiture ? » demanda-t-il un matin à Ann.

C'était un samedi. Tous deux étaient dans le living et l'électrophone tournait, jouant un disque de Brahms.

— « Pourquoi ? » fit Ann avec irritation. « Si tu le sais, je ne vois pas pourquoi tu me poses la question. »

— « T'en es-tu servie, oui ou non ? »

— « Oui. C'est interdit ? »

— « Pas la peine d'être sarcastique. »

— « Oh ! je ne suis pas sarcastique, » grinça-t-elle. « Il y a sept mois que je suis enceinte et j'ai beau te le répéter à m'en user la voix, tu t'obstines à croire que le père de cet enfant est d'un autre homme. Pas une seule fois tu ne m'as dit : je te crois. Et je suis sarcastique ! »

Elle arrêta l'électrophone.

— « Figure-toi que j'écoutais, Ann. »

— « Tu m'en vois navrée. Je n'aime pas ce disque. »

— « Depuis quand ? »

— « Oh ! laisse-moi tranquille ! »

Il la prit par les poignets. « Ecoute-moi. Peut-être t'imagines-tu que je suis à la fête ? Je rentre chez moi après six mois de recherches dans la jungle pour te retrouver enceinte. Enceinte d'un

autre ! Tu as beau me raconter tout ce que tu veux, je ne suis pas le père et, à ma connaissance, il n'y a qu'un seul moyen de devenir enceinte. Pourtant, je ne t'ai pas quittée. Je t'ai vue te transformer en machine à lire. J'ai été obligé de faire le ménage quand j'en avais le temps, de m'occuper de la cuisine et de la lessive tout en allant chaque jour faire mon cours. J'ai été obligé de te surveiller comme une enfant, de t'empêcher de te découvrir la nuit, de manger trop de sel, de boire trop d'eau, de prendre trop de café, de trop fumer... »

Elle l'interrompit : « J'ai arrêté de fumer de moi-même. »

— « Pourquoi ? »

Elle lui adressa un regard dépourvu d'expression.

« Vas-y, » reprit-il. « Dis-le ! Parce qu'il n'aime pas ça ? »

Elle répéta : « J'ai arrêté de fumer de moi-même. Je ne supporte plus le tabac. »

— « Et maintenant, tu n'aimes plus la musique. »

— « Elle me fait mal à l'estomac, » répondit-elle d'une voix vague.

Quelle sottise !

Avant que Collier ait le temps de l'arrêter, Ann s'était ruée hors de la pièce. Il s'approcha de la porte. Dehors, le soleil flamboyait. Elle monta laborieusement dans la voiture. Il voulut la rappeler mais elle mit le moteur en marche et ne l'entendit pas. L'auto tourna au coin de la rue.

— « Il y a combien de temps qu'elle est partie ? » demanda Johnny.

Collier regarda nerveusement sa montre. « Je ne sais pas exactement. Vers neuf heures et demie, me semble-t-il. Nous avons eu une discussion, comme je te le disais... »

Il se tut et consulta à nouveau sa montre. Il était plus de minuit.

— « Et il y a longtemps qu'elle se balade en voiture comme ça ? »

— « Je l'ignore. Je viens de m'en apercevoir. »

— « Est-ce que tu ne crois pas que son ventre... »

— « Non. Le bébé a rapetissé. »

C'était d'une voix flegmatique que Collier avait énoncé cette phrase invraisemblable. Il passa une main tremblante dans ses cheveux. « Tu ne penses pas qu'il faudrait prévenir la police ? »

— « Attends encore un peu. »

— « Et si elle a eu un accident ? Ce n'est pas une conductrice émérite. Bon Dieu, pourquoi l'ai-je laissée partir ? Enceinte de sept mois ! Oh ! j'aurais dû... »

Collier se sentait prêt à craquer. Le climat de tension qui régnait à la maison, cette grossesse insolite et éprouvante — tout cela jouait sur ses nerfs. Au bout de sept mois de ce régime, on finissait par céder. Un tremblement perpétuel agitait ses mains et il avait maintenant des tics : il clignait tout le temps des yeux, pour libérer le surplus d'énergie nerveuse.

Il se mit à arpenter la pièce et s'immobilisa devant la cheminée.

« On devrait appeler la police, » répéta-t-il.

— « Du calme, mon vieux. »

— « J'attends que tu me conseilles ! »

— « Assieds-toi. Là... Et maintenant, décontracte-toi. Il n'y a rien à craindre pour Ann, crois-moi. Je ne m'inquiète pas. Peut-être a-t-elle crevé ou est-elle tombée en panne dans un endroit désert. Combien de fois t'ai-je entendu répéter qu'il fallait que tu changes ta batterie ? »

— « Tu ne penses pas que la police la retrouverait plus rapidement ? »

— « Eh bien, j'appelle la police si ça peut te rassurer. »

Collier acquiesça. Une voiture passa dans la rue et il sursauta. Il se précipita à la fenêtre. Alors, se mordant les lèvres, il alla à nouveau se planter devant la cheminée tandis que Johnny passait dans le hall où se trouvait le téléphone. Il l'entendit composer le numéro et une grimace lui tirailla la bouche quand son ami raccrocha précipitamment.

« La voici, » annonça Johnny.

Ils la firent entrer dans la pièce. Hagarde, elle ne répondait pas aux questions fébriles de Collier. Elle se dirigea vers la cuisine comme si les deux hommes n'existaient pas.

— « Café, » murmura-t-elle sur un ton guttural.

Collier fit mine de protester mais Johnny lui posa la main sur le bras. « Laisse-la faire. Le moment est venu d'aller au fond des choses. »

Ann s'immobilisa devant la cuisinière et alluma sous la cafetière qu'elle remplit avec insouciance. Elle rabattit le couvercle et resta à contempler attentivement le récipient.

Collier voulut dire quelque chose mais, cette fois encore, son

ami l'en empêcha. Alors, il s'adossa contre le montant de la porte, les yeux fixés sur sa femme.

Quand le liquide sombre commença de jaillir dans la partie supérieure de la cafetière, Ann saisit celle-ci à main nue. Collier retint son souffle et ses dents grincèrent.

Elle versa le café avec force éclaboussures dans la tasse demeurée sur la table.

Dix minutes plus tard il n'en restait plus rien. Elle l'avait bu, nature, sans lait ni sucre, comme si elle ne se souciait pas du goût. Comme si le breuvage n'avait pas le moindre goût.

Alors seulement sa physionomie se détendit et elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

Enfin, après un long moment, elle leva la tête et pouffa de rire. Quand elle se leva, elle trébucha et heurta la table. Johnny poussa une exclamation étouffée.

— « Seigneur ! Mais elle est ivre ! »

Ils eurent le plus grand mal à la hisser au premier car elle était un poids mort et elle ne faisait rien pour les aider. Elle fredonnait à bouche fermée un air étrange et discordant, toujours la même phrase, évoquant le soupir caverneux du vent. Elle souriait d'un sourire béat.

— « Joli résultat ! » maugréa Collier.

— « Sois patient, » lui répondit Johnny dans un souffle.

— « Pour toi, c'est facile de... »

— « Chut ! »

Mais Ann n'entendit pas un mot de ce dialogue.

La mélopée qu'elle chantonnait cessa quand ils l'eurent allongée sur son lit et, lorsque les deux hommes se relevèrent, elle était déjà profondément endormie. David ramena une couverture sur le corps d'Ann et lui glissa un oreiller sous la tête sans qu'elle fasse un mouvement.

Collier considéra cette femme qui lui était devenue étrangère, se torturant l'esprit. Le doute qui ne l'avait jamais quitté le brûlait comme un fer rouge. Qui était le père de l'enfant ? Il ne pouvait quitter Ann, il éprouvait pour elle amour et pitié — et pourtant, il songeait que rien ne serait plus jamais comme avant entre eux.

« Je me demande où elle va quand elle prend la voiture, » murmura Johnny.

— « Je ne sais pas. » La voix de Collier était maussade.

— « Il faut qu'elle fasse de la route pour que les pneus soient tellement usés. Peut-être que... »

Ann s'agita.

— « *Ne m'envoyez pas là-bas,* » dit-elle.

Johnny agrippa le poignet de Collier. « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Je ne sais pas encore. »

— « *Noirceur, noirceur, délivrez-moi, horreur de ces rivages, lourdeur, lourdeur.* »

Collier frissonna. « C'est cela. »

Johnny s'agenouilla devant le lit, l'oreille tendue.

— « *Mes pères, je vous implore, venez m'arracher à cette mer de douleur, ne m'envoyez pas là-bas.* »

Le masque d'Ann était crispé. A nouveau, elle semblait en proie à une délirante douleur. Et pourtant, remarqua soudain Collier, ce n'était pas son visage à elle. Cette expression n'était pas la sienne.

Elle repoussa la couverture et frappa le matelas de ses poings. La sueur jaillissait de ses pores.

« *Marcher sur les rives d'un océan orange, fraîcheur, déambuler par les champs écarlates, fraîcheur, glisser sur les eaux de silence, fraîcheur, parcourir les déserts, fraîcheur, rappelez-moi, pères de mes pères, Rhyuio Gklemmo Fglwo.* »

Le silence retomba, brisé seulement par des gémissements presque inaudibles. Ann, rigide, griffait les draps. Son souffle était haché et irrégulier.

Johnny se releva et regarda Collier. Les deux hommes n'échangèrent pas un mot.

— « Ce que vous suggérez est extravagant, » dit Kleinman à Johnny qui venait de lui rendre visite en compagnie de Collier.

— « Récapitulons, » fit Johnny. « Primo : les envies de sel sans rapport avec les exigences salines d'une grossesse normale. Secundo : le froid, la façon dont l'organisme d'Ann s'y est adapté, la pneumonie dont elle s'est guérie en l'espace de quelques minutes. »

Collier, muet, regardait ses deux amis.

« Revenons-en au sel, » reprit Johnny. « Au début, cette hypersalinité conduisait Ann à boire trop d'eau. Elle a alors pris du poids, mettant ainsi en danger la vie de l'enfant. Que s'est-il passé ? Il lui a été interdit de boire de l'eau. »

— « Interdit ? » répéta Collier.

— « Laisse-moi terminer. J'en arrive au problème de l'ajustement au froid. C'était comme si, au début, l'enfant exigeait d'avoir froid et obligeait Ann à prendre froid — jusqu'au moment où il s'est rendu compte que le confort qu'il recherchait ainsi menaçait son réceptacle. Alors, il a guéri le réceptacle de la pneumonie. Il l'a adapté au froid. »

— « Vous parlez comme si... »

Johnny interrompit Kleinman. « Excusez-moi, docteur, je n'ai pas fini. Il y a encore les cigarettes. Ann aurait pu continuer de fumer avec modération sans risque, ni pour elle ni pour l'enfant. Pourtant, elle a totalement arrêté de fumer. Certes, c'est peut-être une décision d'ordre moral qu'elle a prise. Mais il se peut, cette fois encore, que l'enfant ait réagi violemment à la nicotine et que, en un sens, il lui ait interdit... »

Ce fut Kleinman qui coupa la parole à Johnny pour s'écrier avec irritation :

— « Vous parlez comme si l'enfant donnait des instructions à sa mère, alors que c'est une créature désarmée qui subit passivement les actes maternels. »

— « Désarmée ? »

Kleinman se tut. Il serra les lèvres et se mit à pianoter nerveusement sur son bureau. Au bout de quelques secondes, voyant qu'il avait capitulé, Johnny enchaîna :

« Troisième point : l'aversion d'Ann pour la musique qu'elle aimait avant. Pourquoi cette répugnance soudaine ? Parce que c'était de la musique ? Je ne le crois pas. C'était à cause des vibrations. Des vibrations qu'un enfant normal n'eût même pas perçues, protégé qu'il eût été par le capiton de l'épiderme maternel, et auxquelles il eût été sourd en raison de la nature même de son appareil auditif. Apparemment, ce... ce bébé a une ouïe beaucoup plus sensible. J'en viens au café. Il a enivré Ann. Ou plutôt il a enivré la chose qui est en elle. »

— « Attends... » Mais Collier referma la bouche.

— « Quant à ses lectures, cela cadre avec le reste. Tous les livres qu'elle a lus étaient des ouvrages de base recouvrant tous les aspects du savoir humain. Exactement comme s'il s'agissait de se livrer de façon calculée à une étude de l'homme et de sa pensée. »

— « Où veux-tu en venir ? » demanda Collier avec inquiétude.

— « Réfléchis, Dave ! La lecture, les sorties en voiture... Tout

se passe comme si Ann s'évertuait à rassembler le plus d'informations possibles sur notre civilisation. Comme si le bébé... »

Kleinman s'insurgea : « Vous n'allez quand même pas suggérer que cet enfant... »

— « Cet enfant ? Je crois que nous devrions cesser de penser à lui comme à un enfant. Peut-être en est-il physiquement un. Mais, intellectuellement, ce n'est pas un enfant. »

Dans le silence qui suivit ces mots, Collier sentit son cœur battre d'une manière insolite dans sa poitrine.

« Ecoutez-moi, » reprit Johnny. « Hier soir, Ann — enfin cet être — était ivre. Pourquoi ? Peut-être à cause de ce qu'il avait appris, de ce qu'il avait vu. Je l'espère. Peut-être était-il malade et voulait-il oublier. » Il se pencha en avant. « Réfléchissez aux visions qui visitent Ann. C'est peut-être délirant mais je considère qu'elles nous donnent la clé de l'énigme. Les déserts, les marais, les champs écarlates... Ajoutez à cela le froid. Un seul détail manque à l'appel, sans doute parce qu'il n'existe pas. »

— « Quoi donc ? » demanda Collier.

— « Les canaux. C'est un Martien qu'Ann porte en elle. »

Après un long silence incrédule, Collier et Kleinman protestèrent avec horreur contre cette hypothèse. Johnny attendit qu'ils se soient calmés pour leur demander :

— « Avez-vous une meilleure réponse à apporter ? »

— « Mais comment une pareille grossesse aurait-elle pu se former ? » s'exclama le médecin.

— « Comment... je l'ignore. Mais pourquoi, je crois que je le sais. »

Collier était trop épouvanté pour demander à son ami de s'expliquer.

« Depuis des années et des années, on n'arrête pas de parler de Martiens et de soucoupes volantes. Des livres, des nouvelles, des films, des articles... Tous brodant sur le même thème. »

— « Mais je ne... »

— « Je crois que l'invasion a finalement eu lieu. Une invasion expérimentale, en tout cas. A mon sens, c'est la première tentative, insidieuse et cruelle... l'invasion charnelle. Ils insèrent une cellule vivante adulte en provenance de leur planète dans le corps d'une femme de la Terre. Et la conquête commence lorsque l'esprit du Martien est totalement accouplé au corps d'un enfant

terrien. A mon avis, c'est le sens de leur expérience, de leur test. Et si ce test est couronné de succès... »

Johnny n'acheva pas.

— « Mais... mais c'est démentiel ! » répliqua Collier qui s'efforçait de refouler l'effroi montant en lui.

— « Les lectures d'Ann ne sont-elles pas démentielles ? Et ses promenades en voiture ? Sa soif de café, son dégoût de la musique, sa pneumonie guérie toute seule, son amour du froid, la réduction de la taille du fœtus, ses visions, cette absurde mélopée atonale qu'elle fredonne, tout cela n'est-il pas démentiel ? Que te faut-il de plus, Dave ? Un dessin ? »

Kleinman se leva pour aller fouiller dans une armoire à classement. Il vint se rasseoir à son bureau, un dossier à la main.

— « J'ai pris cette radio il y a trois semaines, » dit-il. « Je ne vous en ai pas parlé : je ne savais pas comment faire. Mais cette... cette théorie m'oblige à... »

Il tendit le cliché à ses interlocuteurs.

Collier laissa échapper un cri étouffé et Johnny murmura d'une voix blanche :

— « Un cœur double ! » Son poing se serra. « Ça concorde ! Sur Mars, la gravité est les deux cinquièmes de la gravité terrestre. Les Martiens ont besoin d'un cœur double pour pomper le sang ou je ne sais quel fluide qui circule dans leurs veines. »

— « Mais, ici, c'est inutile, » fit Kleinman.

— « C'est pourquoi nous avons encore un espoir. L'invasion pose des problèmes. Par nécessité génétique, la cellule martienne doit déterminer certaines caractéristiques martiennes chez l'enfant : le cœur double, l'acuité de l'ouïe, cette énigmatique exigence de sel et de froid. Plus tard, si l'expérience réussit, ils surmonteront peut-être ces difficultés et parviendront à créer un enfant dont l'esprit sera martien et dont toutes les caractéristiques physiques seront terriennes. Je ne sais pas mais quelque chose me dit que les Martiens sont également télépathes. Sinon, comment le fœtus aurait-il su que la pneumonie d'Ann constituait un danger pour lui ? »

La scène revint comme un éclair à la mémoire de Collier. Il se revit devant le chevet de sa femme, songeant : *L'hôpital, mon Dieu, l'hôpital !* Et, tout au fond d'Ann, un minuscule cerveau étranger, parfaitement au courant de la phraséologie des Terriens, le sondait. Hôpital, examens, découverte... Un frisson convulsif secoua Collier.

— « Que faire ? » demandait Kleinman. « Tuer le... la créature à sa naissance ? »

— « Je ne sais pas. Mais si ce... » (Johnny haussa les épaules) « si cet enfant naît vivant et normal, je ne crois pas qu'il servirait à grand-chose de le tuer. Je suis sûr qu'ils sont aux aguets. Si la naissance est normale, il est fort possible qu'ils considèrent que leur expérience ait réussi, qu'il soit ou non tué ensuite. »

— « On pourrait procéder à une césarienne, » suggéra Kleinman.

— « Peut-être. Mais seront-ils convaincus d'avoir échoué si nous avons recours à des moyens artificiels pour détruire le premier des envahisseurs ? Non, je ne pense pas que ce soit une bonne méthode. Ils essaieront encore. Ailleurs. Quelque part en Afrique, en Asie... dans un endroit écarté, un village perdu... »

— « Mais on ne peut pas laisser cette chose dans le corps d'Ann ! » s'exclama Collier avec épouvante.

— « Comment savoir si nous pouvons l'extraire sans tuer Ann ? »

— « Alors ? »

Johnny poussa un soupir rauque.

— « Il faut attendre. Nous n'avons pas le choix. » Devant l'expression horrifiée de Collier, il se hâta d'ajouter : « La situation n'est pas totalement désespérée. Il y a un certain nombre d'éléments favorables : le cœur double qui accélérera peut-être exagérément la circulation sanguine, la difficulté pour une cellule étrangère de se combiner à des cellules humaines, le fait que nous sommes en juillet et que la chaleur risque d'être fatale au Martien. De plus, il nous est loisible de couper son ravitaillement en sel. Tous ces facteurs peuvent être utiles. Mais il y a plus important encore : l'être est malheureux. Il a bu pour oublier. Et rappelle-toi ses paroles : *Ne m'envoyez pas faire ce voyage !* » Johnny dévisagea ses compagnons d'un air sombre. « Souhaitons qu'il meure de désespoir. »

— « Sinon ? » fit Collier d'une voix sans timbre.

— « Sinon cette hybridation cosmique pourrait être un succès. »

Collier grimpa l'escalier quatre à quatre. Il y avait une étrange ambivalence dans les battements de son cœur : la joie qu'il

éprouvait à savoir enfin qu'Ann était innocente était atrocement contrebalancée par le fait de connaître le danger qu'elle courait.

Arrivé à la dernière marche, il s'arrêta. Le silence régnait dans la maison. Il faisait chaud.

Johnny et Kleinman avaient eu raison de lui conseiller de ne rien dire à Ann : c'était seulement maintenant qu'il se rendait compte de la maladresse qu'il aurait commise en lui révélant la vérité. Auparavant, il avait pensé qu'une seule chose compterait pour elle : la confiance retrouvée.

Mais, maintenant, Collier prenait conscience avec effroi qu'en apprenant l'odieuse vérité, Ann risquait de sombrer dans l'hystérie. Depuis trois mois, n'était-elle pas au bord de la dépression nerveuse ?

Serrant les dents, Collier entra dans la chambre.

Ann était couchée, ses mains posées, inertes, sur son ventre ballonné, contemplant le plafond d'un œil vide. Quand il s'assit au bord du lit, elle ne le regarda pas.

— « Ann... »

Pas de réponse. Il frissonna et se dit : Je ne peux pas te reprocher quoi que ce soit. Je me suis conduit comme une brute.

« Mon amour. »

Lentement, elle tourna la tête. Le regard qu'elle lui adressa était froid. Un regard d'étranger. C'est la créature qui est en elle ; Ann ne réalise pas qu'elle est sous son contrôle. Il ne faut pas qu'elle le sache. Jamais ! Il appuya sa joue sur celle de sa femme.

« Chérie... »

— « Quoi ? » fit-elle d'une voix monocorde, une voix lasse et presque inaudible.

— « Est-ce que tu m'entends ? »

Elle ne répondit pas.

« Ann... A propos du bébé... »

Une lueur de vie passa dans les yeux d'Ann.

— « Alors ? »

Collier avala péniblement sa salive. « Je... je sais que ce n'est pas celui d'un... d'un autre homme. »

Après quelques secondes de silence, elle murmura : « Bravo, » et se détourna.

Immobile, les poings serrés, il songeait : A présent, j'ai définitivement tué son amour.

Mais Ann tourna à nouveau la tête. Quelque chose tremblait dans son regard — une question.

« Eh bien ? » demanda-t-elle.

— « Je te crois. Je sais que tu m'as dit la vérité. Du fond du cœur, je te demande pardon. »

Tout d'abord Ann parut ne pas avoir enregistré. Puis elle porta ses mains à ses joues et ses grands yeux s'illuminèrent. « Tu parles sérieusement ? »

Collier l'étreignit de toutes ses forces. « Oh ! Ann, Ann ! Pardonne-moi. Si tu savais comme je regrette ! »

Elle le prit par le cou. Il sentait sa poitrine secouée de sanglots silencieux. Elle lui caressait les cheveux. « David... David... » Interminablement, elle répétait son nom.

Ils restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, muets et apaisés.

« Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, David ? »

La gorge de Collier se contracta. « J'ai changé d'avis, c'est tout. »

— « Mais pourquoi ? »

— « Pour rien. Si, bien sûr, il y a une raison. J'ai réalisé que... »

— « Pendant sept mois, tu as douté de moi. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? »

Quelle réponse satisfaisante lui donner ? se demanda-t-il dans un sursaut de colère.

— « Je t'avais mal jugée. »

— « Pourquoi ? »

Collier se redressa et la contempla en silence. La joie qui s'était peinte sur le visage d'Ann l'avait désertée. Ses traits étaient crispés et son expression inflexible.

« Pourquoi, David ? »

— « Je te l'ai dit, ma ch... »

— « Tu ne m'as rien dit. »

— « Mais si ! Je t'ai dit que je t'avais mal jugée. »

— « Ce n'est pas la raison. »

— « Ce n'est pas le moment de nous disputer. Est-ce que ça compte si... »

— « Oh ! oui, ça compte énormément ! » La voix d'Ann se brisa. « Que fais-tu donc de tes certitudes biologiques ? Une

femme ne peut avoir d'enfant sans avoir été fécondée par un homme. C'est ce que tu as toujours dit avec la plus grande netteté, n'est-ce pas ? Alors ? As-tu perdu ta foi en la biologie à mon bénéfice ? »

— « Non, chérie. Je sais simplement des choses que je ne savais pas avant. »

— « Quelles choses ? »

— « Je ne peux pas te le dire. »

— « Toujours des secrets ! S'agit-il d'une prescription de Kleinman ? Un truc pour que je sois heureuse pendant un mois ? Ne mens pas. Je sais quand tu mens. »

— « Ann, ne t'énerve pas. »

— « Je ne m'énerve pas. »

— « Tu cries. Arrête ! »

— « Je n'arrêterai pas ! Tu joues avec mes sentiments depuis plus de six mois et tu veux maintenant que je sois calme et raisonnable ! Eh bien, je ne serai ni calme ni raisonnable ! J'en ai assez de toi et de tes attitudes pompeuses ! J'en ai assez de... *Ohhh !* »

Un spasme tordit Ann dont le teint était devenu livide en une fraction de seconde et elle rejeta convulsivement la tête en arrière. Le regard qu'elle vrillait sur Collier était celui, sidéré et affolé, d'un enfant blessé.

« Mon ventre ! » balbutia-t-elle.

— « Ann ! »

Elle s'était assise, tremblant comme une feuille, et une plainte désespérée montait de sa gorge. Collier la prit par les épaules pour la soutenir. Une pensée lui taraudait le cerveau : *il* n'aime pas qu'elle se mette en colère !

« Ce n'est rien, mon petit. Ce n'est... »

— « Il me fait mal ! Il me fait mal, David ! Oh ! mon Dieu ! »

Collier s'entendit répondre : « Il ne peut pas te faire de mal. »

— « Non, non, non... Je ne veux pas supporter ça, » haletait-elle entre ses dents serrées. « Je ne peux pas ! »

La crise prit fin aussi subitement qu'elle avait commencé. Les traits d'Ann se détendirent. Ce n'était pas de l'apaisement : plutôt une absence totale de sensations. Son regard était embué de vertige.

« Je suis engourdie, » fit-elle doucement. « Je... ne... sens... plus... »

Lentement, sa tête retomba sur l'oreiller. Elle resta une seconde immobile, les yeux ouverts, puis adressa un sourire assoupi à Collier.

« Bonne nuit, David. »

Ses paupières se refermèrent.

— « C'est un coma, » laissa tomber Kleinman, debout devant le lit. « Pour être plus précis, je dirais qu'elle est en état de transe hypnotique. Son organisme fonctionne normalement mais son esprit est... gelé. »

Johnny se tourna vers le médecin. « Vous voulez dire qu'elle est en animation suspendue ? »

— « Non, les processus physiologiques sont normaux, je vous le répète. Simplement, elle est endormie et je ne peux pas la réveiller. »

Ils descendirent dans le living.

« En un sens, cela vaut mieux pour elle, » dit Kleinman. « A présent, elle n'aura plus de crise. Son organisme fonctionnera tranquillement, sans douleur. »

— « L'être a dû intervenir pour défendre son... son habitat, » dit Johnny.

Collier frissonna.

« Pardonne-moi, Dave. » Après un silence, Johnny poursuivit : « Il est probablement conscient que nous avons compris. »

— « Qu'est-ce qui te le fait croire ? »

— « Il n'aurait pas recouru à une solution aussi extrême s'il pensait qu'il lui restait une chance de passer inaperçu. »

— « Peut-être la souffrance lui était-elle intolérable, » suggéra Kleinman.

Johnny acquiesça. « Oui, peut-être. »

Collier, qui écoutait en silence, le cœur serré comme par un étau, crispa soudain les poings et se frappa les cuisses.

— « En tout cas, qu'allons-nous faire ? On ne va tout de même pas rester désarmés devant ce... cet intrus ? »

— « Nous ne pouvons prendre aucun risque à cause d'Ann, » se contenta de répondre Johnny, et Kleinman approuva du menton.

Collier parut s'affaisser dans son fauteuil. Ses yeux étaient braqués sur la poupée de chiffon posée sur la cheminée. La pou-

pée sur la robe de laquelle étaient brodés les mots : *Heureux souvenir de Coney Island.*

— « *Rhyuio Gklemmo Fglwo !* »

Ann, inconsciente, se tordait sur son lit d'hôpital. Collier était debout à côté d'elle, rigide ; il ne quittait pas des yeux le visage baigné de sueur de sa femme. Il avait envie de se précipiter pour chercher Kleinman mais il ne fallait pas qu'il y aille, il le savait. Il y avait maintenant vingt heures que cela durait, vingt heures qu'Ann était en travail et que ses dents grinçaient sous la morsure de la souffrance. Quand les douleurs avaient commencé, il avait interrompu ses cours pour demeurer auprès d'elle.

Il caressa la main moite de son épouse dont les doigts se refermèrent sur les siens, si fort que cela lui fit presque mal. Alors, avec une horreur muette, il vit le visage du Martien se former comme en surimpression sur celui d'Ann — des yeux en amande, des lèvres minces et retroussées, une peau blanche tendue sur les os.

« *Souffrance ! Souffrance ! Epargnez-moi, pères de mes pères, ne m'envoyez pas...* »

Un borborygme s'échappa de la gorge d'Ann, puis ce fut le silence. Sa physionomie s'était soudain détendue. Elle frissonnait. Collier lui tamponna le front à l'aide d'une serviette.

« Dans la cour, David, » murmura-t-elle, toujours inconsciente.

Le cœur battant, il se pencha au-dessus d'elle.

« Dans la cour. J'ai entendu un bruit et je suis sortie. Les étoiles brillaient ; il y avait un croissant de lune. Alors, j'ai vu une lueur blanche descendre du ciel vers la cour. J'ai voulu rentrer dans la maison en courant mais quelque chose m'a frappée. C'était comme une aiguille qui s'enfonçait dans mon dos, qui me transperçait le ventre. J'ai poussé un cri. Puis tout est devenu noir. Après, je ne me rappelais rien. Absolument rien. J'ai essayé de t'expliquer, David, mais je ne me rappelais pas, je ne me rappelais pas, je ne me... »

Un hôpital. Dans le couloir, le père fait les cent pas, fiévreux, hagard. Il fait chaud et tout est silencieux. Le père arpente le couloir inlassablement, les poings serrés, les bras se balançant de part et d'autre du corps.

Une porte s'ouvre. Un médecin apparaît et le père pivote sur ses talons. Le médecin détache le masque qui dissimule son nez et sa bouche. Il regarde l'homme.

— « Votre femme se porte bien, » dit-il.

Le père agrippe le praticien par le bras. « Et l'enfant ? »

— « L'enfant est mort. »

— « Dieu soit loué, » dit le père.

Tout en se demandant si quelque part en Afrique, en Asie...

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Trespass.

GERARD

KLEIN

Avis aux directeurs de jardins zoologiques

Non, « notre » Gérard Klein (précisons-le une fois pour toutes à l'intention de ceux qui en doutent encore) n'est pas le pétulant animateur radiophonique dont le nom se trouve être son homonyme. Les champs d'activité de Gérard Klein (le nôtre) seraient plutôt la socio-économie, domaine dans lequel il exerce sa profession, et bien entendu la science-fiction. Comme essayiste, on lui doit de nombreuses études dans Fiction *sur de grands auteurs de SF, ainsi que des chroniques sur des sujets littéraires, artistiques ou scientifiques (car la curiosité intellectuelle de Klein est d'un rare éclectisme). Comme auteur, il a écrit huit livres de SF sous son nom et sous un pseudonyme, ainsi qu'une vingtaine de nouvelles dans* Fiction *et d'autres publications. La plus récente en date,* Ligne de partage *(n° 183), témoignait chez lui d'une maturité accrue — ce qui est normal car Gérard Klein, qui fut à l'aube dorée de sa carrière, en 1954, le « petit prodige » de la science-fiction française (il avait alors 17 ans), est devenu un auteur en pleine possession de sa maîtrise — et dont le seul regret est de pas avoir davantage de temps à consacrer à la littérature. Ce temps, il l'aura peut-être de moins en moins, car à ses activités actuelles il va adjoindre prochainement celle de directeur de collection, en devenant le responsable d'une série de science-fiction chez un éditeur parisien. Mais sans doute s'en consolera-t-il par le fait d'avoir, comme compensation, la possibilité de contribuer au renom de la science-fiction en faisant traduire en français certaines des grandes œuvres encore inédites qu'il admire.*

A. D.

On me pardonnera si, pour dire ce que je sais, j'emprunte le chemin des écoliers, mais cela ne se réduit pas aisément à la sécheresse d'un rapport. Et quoique le public auquel je m'adresse ici, celui des directeurs de jardins zoologiques, soit composé d'hommes de science, il ne m'en voudra pas trop, je l'espère, d'avoir tenté de reconstituer par le menu mon itinéraire à la poursuite d'une énigme. Il sait que la quête de la vérité emprunte souvent les voies d'un labyrinthe dont il est prudent de noter tous les détours. Résumé en quelques mots, mon avertissement paraîtrait trop incroyable pour que j'ose même le consigner. Aussi, avant de partir pour une brève mission dont je ne surestime ni ne sous-estime le danger, je désire laisser de mes découvertes un exposé aussi complet que possible, qui en précise les circonstances au point qu'elles deviennent vraisemblables. Par surcroît, au moment d'affronter l'inconnu et le redoutable, la perspective de léguer à la postérité un témoignage qui ait quelque valeur littéraire multiplie le courage dont j'ai le plus instant besoin et promet de m'ôter, si j'en eus jamais, toute ladrerie dans l'usage des mots.

***

Je suis un familier du Jardin des Plantes. J'habite à cent mètres à peine de l'entrée discrète et pittoresque qui donne sur la rue Cuvier et, comme mon métier me contraint à de longues méditations solitaires, je les poursuis parfois à l'ombre vénérable du cèdre de Jussieu. Une étroite voie pavée longe un bâtiment lépreux puis serpente sous une voûte d'un dessin agréable. Un corps de bâtiment isole tout à fait le Jardin de la rue, et, à considérer les écriteaux rudimentaires dont il s'orne du côté de l'Orangerie, qui témoignent de sa vocation scientifique ancienne, ses fenêtres tristes, grises et provinciales, son petit escalier et les fusains qui le cernent, on pourrait croire un instant avoir fait dans le passé un bond d'un demi-siècle ou même d'un siècle et plus. Berthelot expérimente derrière l'une de ces croisées. A la fenêtre jumelle flamboie un instant, dans la coupelle de Marie Curie, la lueur mortelle du radium. Sous les solives Cuvier remonte un mégathérium.

Si l'on avance, laissant à droite l'amphithéâtre, on salue en passant l'éléphant de mer, d'habitude allongé sur le rebord de sa piscine ovale. Une mythologie rouillée lui délivre un filet d'eau.

J'ai pour cet animal une sympathie profonde. Il ignore avec une magnifique aisance les cris et les gestes aguicheurs des badauds. Il ne dort jamais. Il rumine, l'œil mi-clos, énorme barrique lisse à la nageoire obscène, gardien unique et libre d'une geôle animale, seigneur des lieux, économe de ses gestes mais prodigue de ses formes, à qui est épargnée l'infamie du spectacle payant. Car, tous les autres, vivants ou squelettiques, nageant ou flottant dans leur bain de formol, à crocs, à plumes, à griffes, écailleux ou velus, protégés des humains par les grilles de leurs cages, les glaces des aquariums, les vitrines ou les mains courantes, il faut payer pour les voir, et cette barrière monétaire les confine assez dans leur situation de prolétaires.

Ce jour-là, ma méditation tourna court. Je la mène d'ordinaire dans les larges allées qui encadrent les plates-bandes centrales. Désespérant d'aboutir à quelque conclusion, je traînai jusqu'à cette entrée de la ménagerie qui s'ouvre au bord d'une fosse aux ours hélas inhabitée. Je payai et passai. J'aboutis par hasard à cette construction ronde entourée d'un enclos circulaire divisé en petits secteurs qui ressemblent à autant de jardins de banlieue. C'est là qu'habitent les éléphants.

Une banalité vraie accorde aux éléphants le vice du cabotinage. Celui que j'avais sous les yeux ne cessait de saluer de la tête et de la patte, de glisser entre les barreaux une trompe quémandeuse et de balayer l'air de ses oreilles. Nous n'étions pourtant que trois spectateurs. Un gamin de cinq ans environ tendait frénétiquement une cacahuète à l'éléphant tandis que son aîné, inquiet ou peut-être gourmand, tentait de l'en dissuader. Il manquait à la trompe de l'éléphant ou au bras de l'enfant quelque dix centimètres pour que l'offrande pût s'accomplir. L'éléphant avait beau se tendre en avant comme un gigantesque chien d'arrêt, projeter sa proboscide au risque de l'étirer, avancer ses membres antérieurs tout au bord de la margelle, s'écraser le front contre les barreaux quadrangulaires, il n'atteignait pas la cacahuète. Cette image poignante de l'incommunicabilité me fit sourire.

Je pris le garçon sous les bras et le soulevai d'un mètre. La trompe s'empara de la cacahuète, disparut dans la vaste gueule. L'éléphant recula et salua.

Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire. L'éléphant me jeta un long regard puis cligna de l'œil. Ce pouvait n'être qu'un

signe habituel de ces bêtes intelligentes, mais je lui attribuai aussitôt un sens particulier. L'éléphant me remerciait, non de lui avoir fourni une cacahuète, mais d'avoir aidé le gamin. Il était repu de cacahuètes. Elles ne faisaient sans doute aucun bien à son estomac, mais il continuait à les enfourner par souci du travail bien fait. Il avait vu dans mon geste instinctif un signe d'humanité, sinon d'urbanité, qui m'élevait à sa hauteur. Nous étions complices. On me taxera, si l'on veut, d'anthropocentrisme, quoique, à ce stade, on puisse aussi bien accuser d'égocentrisme sinon de solipsisme celui qui échange un sourire avec un inconnu, témoignant par là une sympathie soudaine et éphémère. Je crois moins à la télépathie qu'à l'empathie et je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions en ressentir dans nos rapports avec les animaux.

L'éléphant pivota sur lui-même, me jeta un nouveau coup d'œil comme pour s'assurer de ma présence, pénétra dans son écurie et disparut un instant. Lorsqu'il revint, se dirigeant droit sur moi, son regard était tout à fait sévère, non pas menaçant mais sérieux. Sans une once d'obséquiosité, il me tendit sa trompe. Son attitude présente contrastait avec celle qu'il avait observée vis-à-vis de l'enfant à peu près autant que celle d'un banquier peut différer de celle d'une danseuse. Il tenait, sous l'espèce de doigt charnu qui conclue la trompe, une boule de papier. Machinalement, je tendis la main. Il y déposa la boule, froissée et humide. Mes doigts se refermèrent sur cette étrange offrande. Me ravisant et songeant à une farce, je pensai aussitôt à la jeter. Mal à l'aise, je levai les yeux et je vis le regard de l'éléphant posé sur moi, grave, insistant, interrogateur. Nous restâmes un bon moment à nous dévisager. J'avais oublié les enfants. L'éléphant me paraissait pas non plus s'en soucier. Je baissai enfin les yeux et je vis, sur cette boule de papier où que j'avais prise pour un paquet de cacahuètes vide, des lignes serrées écrites au crayon à bille. Je ne sais ce qui me retint le plus de l'abandonner sur place, de la curiosité qui me vint de les lire ou du regard de l'éléphant.

Quand celui-ci vit que je gardais la boule, il cligna de l'œil, joyeusement, comme la première fois, battit des oreilles et se retourna en se dandinant, ayant instantanément retrouvé son allure de clown. Mais lui et moi savions qu'il ne jouait qu'un rôle.

La boule de papier à la main, je m'éloignai de quelques pas. Je me retournai enfin, indécis, et je vis que l'éléphant, tout en

se balançant, saluant, s'éventant des oreilles, ondulant de la trompe, me suivait du regard. Il hocha la tête, puis se détourna et s'intéressa trop ostensiblement à un couple d'amoureux qui venait d'arriver.

La boule de papier était plus grosse, plus dure et plus lourde qu'il ne m'avait semblé au premier abord. Sans même penser au spectacle ridicule que je pouvais donner, j'entrepris de la défroisser. Elle n'était pas constituée comme je l'avais pensé d'un seul paquet vide de cacahuètes, mais de bien d'autres éléments. Elle était toute visqueuse de la mucosité secrétée par la trompe de l'éléphant, mais on y voyait aussi d'autres traces. Elle avait été tassée et serrée avec une force incroyable. Elle portait des marques de griffes et de dents de toutes les formes et de toutes les tailles, qui avaient déformé le papier sans l'entamer, comme si toute une ménagerie avait joué avec cette balle fragile en manifestant une précaution insolite. Elle était souillée de terre, de sable et de glaise comme si on l'avait traînée dans les profondeurs d'un terrier. Sur le moment, je me contentai d'emmagasiner ces impressions sans les raisonner et ce n'est que bien plus tard qu'elles prirent tout leur sens.

Dans la ville d'A... où j'avais exercé à titre temporaire quelques années plus tôt des fonctions officieuses, par une journée torride, sur une des rampes qui gravissent les collines, un homme s'était arrêté au-dessus de moi. Il portait une chemise blanche à col ouvert, un blazer bleu marine, un pantalon blanc, des chaussettes beiges et des chaussures de tennis neuves. Ses yeux s'abritaient derrière des verres fumés. Je savais ce qu'il était, mais j'ignorais qui il était. Il n'en savait sur moi ni plus ni moins. Je m'étais baissé pour rattacher un de mes lacets. Il se tenait à vingt mètres de moi, sans me regarder. Il avait tiré de sa poche un carnet de cuir noir, sans doute un agenda. Il l'avait consulté, puis il avait haussé les épaules. Il avait déchiré une page d'un geste rageur et l'avait roulée en boule. Il l'avait jetée devant lui et s'était retourné, repartant vers les hauteurs, comme s'il s'était soudain ravisé ou souvenu d'un rendez-vous.

La boulette de papier avait commencé à rouler, suivant la pente, dans ma direction. Elle était venue buter contre ma chaussure droite, celle dont le lacet montrait tant de mauvaise volonté. J'avais fait semblant de l'écarter, mais en réalité, je l'avais glissée entre le cuir et la chaussette, vers l'intérieur du pied, juste au-

dessous de la bosse formée par la malléole. J'espérais qu'elle portait une adresse. Je m'étais redressé. L'homme avait alors presque atteint le haut de la rampe. Au moment de disparaître, il s'était immobilisé une fraction de seconde et avait tourné le buste pour me jeter un regard aussi interminable que furtif. Il tenait ses lunettes à la main. J'avais vu l'expression de son visage et la couleur inquiète de ses yeux aussi nettement que si j'avais disposé d'une paire de jumelles, quoiqu'il fût distant de moi d'environ trente mètres. L'éléphant m'avait regardé avec la même intensité. Il y avait une adresse sur la page du carnet. Le lendemain, l'homme était mort.

La boule de papier tout engluée de mucosité était formée de vingt-sept feuillets d'origines et de formats différents. Il y avait six paquets d'esquimaux qui correspondaient à trois marques différentes, quatre paquets de Gauloises que l'on avait décollés avec un soin méticuleux, cinq petits rectangles qui avaient protégé des caramels et trois autres qui avaient rendu le même service à des bonbons acidulés. Le dernier avait enveloppé une sucette.

Tous ces feuillets avaient été soigneusement numérotés en haut et à gauche. Ils étaient couverts sur chaque surface utilisable d'une écriture au crayon à bille, si pâle, si fine et si serrée que malgré la lumière vive de cette fin d'après-midi, je pouvais à peine la déchiffrer.

Je les lissai méthodiquement, sans presque y penser. Je les classai dans l'ordre des numéros, notant que le premier feuillet s'était trouvé au centre. Je pliai soigneusement la liasse en quatre et l'enfouis dans ma poche. J'ai peine à croire aujourd'hui que j'ai pu accomplir tous ces gestes alors que je n'avais rien lu du message. Je frémis en songeant que j'aurais pu m'en débarrasser sans penser à mal si le regard de l'éléphant ne m'avait si intensément rappelé celui de cet homme dont j'avais ignoré le nom et qui était mort. Je n'avais jamais entendu parler d'un éléphant qui fût capable de tenir une plume, et ce fut peut-être là l'unique et absurde raison de mon comportement.

Rentré chez moi, une loupe en main, j'entrepris de lire cette écriture à la fois ferme et curieusement tremblée. Elle donnait à penser que son auteur n'avait eu d'autre écritoire à certains moments que son genou et à d'autres qu'une pierre rugueuse. Ici et là, les lignes se chevauchaient comme si ses yeux avaient faibli ou comme s'il avait tâché d'écrire à la lumière d'une lampe va-

cillante. Voici l'entière et scrupuleuse transcription de ce document.

***

Je suis un habitué du Jardin des Plantes. Dès mon plus jeune âge, j'ai ressenti un invincible attrait pour les sciences naturelles et peu de parfums me paraissaient aussi séduisants que l'odeur du formol. J'ai cru pendant longtemps, ayant embrassé par la force des choses une autre profession, que ce penchant n'aurait jamais d'autre aboutissement que celui d'une manie inoffensive, mais je sais aujourd'hui qu'il a trouvé son sens et son utilité puisque mon entêtement à étudier et à résoudre quelquefois les mystères de la nature, tout en me jetant dans une situation dont je désespère de sortir vivant, m'a permis de découvrir la menace la plus épouvantable qui ait jamais pesé sur l'espèce humaine. Mais il me faut être concis car de longues semaines d'efforts et certaines complicités surprenantes m'ont été nécessaires pour réunir ces quelques feuillets singuliers. Grâce au ciel, j'ai retrouvé dans la doublure de ma veste une recharge de crayon à bille que je vais tâcher de faire durer le plus longtemps possible. Je ne sais s'il me sera possible de renouveler ce message. J'espère qu'il tombera entre les mains d'un homme assez sensé, assez raisonnable et en même temps assez imaginatif pour qu'il ne s'avise pas de le négliger dans un mouvement d'humeur. Les preuves que je puis apporter à l'appui de mon récit sont faibles. Mais mon lecteur inconnu, s'il est persévérant, saura sans doute en réunir d'autres. La chance fasse qu'il n'y mette pas trop de temps, qu'il ne soit pas déjà trop tard, qu'il puisse faire éclater la vérité.

Du Jardin des Plantes, je connais toutes les collections et tous les départements, de la botanique à la minéralogie en passant par la zoologie. Ayant malheureusement été souffrant cet hiver et n'ayant guère pu sortir de chez moi, je ne m'étais pas rendu au Jardin de plusieurs mois. Ma surprise fut grande lorsque j'y retournai pour la première fois vers le milieu de mai. Car on avait installé dans un nouvel enclos, en bordure de la rue Cuvier, non loin du vivarium, dans l'allée des reptiles, juste à côté des rhynogrades, plusieurs exemplaires d'une espèce animale inconnue de moi. Une rocaille qui forme une sorte de grotte ou de terrier borne le fond de l'enclos. Le sol était dur, sec et poussiéreux, et c'était à peine s'il y subsistait quelques touffes d'une herbe souffreteuse. Deux fortes grilles espacées d'environ cinquante centi-

mètres séparaient les visiteurs de l'enclos. Rien que d'ordinaire dans ce décor et dans ces précautions. Mais les animaux en montre me mirent mal à l'aise en raison de leur apparence et peut-être aussi parce que je me sentais incapable de les nommer et plus encore de leur imaginer une provenance.

Longs d'un mètre cinquante à deux mètres, ils étaient vautrés sur le sol. Je les pris d'abord pour des tatous d'une dimension inusitée, mais je revins aussitôt de mon erreur, bien qu'aucune pancarte n'indiquât leur espèce. On eût dit le produit monstrueux d'un cloporte et d'un reptile. Du cloporte (famille des oniscidés), ils avaient la carapace noire et annelée. Je comptais six anneaux qui se chevauchaient légèrement comme font les segments d'une cuirasse. Une courte queue pointait sous le dernier, que sa couleur grisâtre et son apparence molle rendaient obscène. La tête, triangulaire, surgissait de la carapace comme une langue, évoquant assez bien celle d'un varan. Deux yeux immobiles fixaient l'infini. Au sommet du crâne, une petite éminence plissée et rosâtre suggérait l'orbite et la paupière d'un troisième œil, ou encore une cicatrice laissée par un vilain abcès.

J'aperçus alors cinq de ces animaux. Il pouvait s'en cacher d'autres dans l'ombre de la grotte. Sur l'instant, n'était cette impression de malaise que j'attribuais à mon ignorance, ils piquaient surtout ma curiosité. Ils ne paraissaient guère plus remuants que les crocodiles du vivarium et j'eus l'impression, au bout d'un moment, que leurs yeux noirs et plats comme ceux des serpents, sertis d'une sclérotique jaunâtre, étaient faux. C'était, pensai-je alors, une singulière illusion. Ils rêvaient. Ils rêvaient probablement aux sombres marais du Matto Grosso, nauséabonds et fumants, aux vallées profondes de Sumatra, bleuâtres d'un brouillard végétal, aux mares secrètes de Tasmanie, lourdes d'une argile dorée, où ils avaient pu voir indifféremment le jour. Car je ne pouvais imaginer sur la Terre de contrée moins reculée qui eût pu leur servir de berceau et d'asile. Dans un tel sanctuaire, cette espèce avait dû franchir, inchangée, des millions et des millions d'années. Je me souvins d'un ouvrage qu'un zoologue belge, homme de grande science et de talent, avait consacré aux bêtes ignorées. Mais jamais il n'avait rien décrit de tel.

Un gardien que je connaissais un peu s'approcha, tirant un chariot métallique.

— « De nouveaux pensionnaires, » dis-je en le saluant. « Curieuses bêtes ! »

— « Drôles de bêtes, en effet, » dit-il en soulevant le couvercle du chariot. Il extirpa à l'aide d'une gaffe munie d'un croc une charogne puante qu'il balança dans l'enclos.

— « Pas difficiles, » dis-je en désignant la viande pourrie.

Il haussa les épaules.

— « Elles veulent rien d'autres. Elles sont complètement idiotes. Enfin, ça coûte pas cher à nourrir. »

J'acquiesçai. Une des carapaces grinça sur le sol. Une bête venait de se soulever, lentement, puissamment, comme si un cric s'était mis à l'œuvre. Je vis qu'elle reposait sur une forêt de prolongements, de filaments qui évoquaient les touffes charnues des tentacules des actinies. J'essayais de les compter, mais en vain. Ce pouvait être une illusion, une sorte de fourrure tout engluée de crasse, mais j'eus le sentiment que ces êtres n'étaient pas quadrupèdes.

La bête dodelina de la tête, comme si elle essayait de repérer à son fumet prononcé le quartier de charogne le plus proche. C'est alors que je subis un choc. Pendant une fraction de seconde, l'excroissance du sommet de la tête venait de s'entrouvrir et de dévoiler un œil, parfaitement bleu et vivant. Je crois qu'il me fixa. Je n'en suis pas tout à fait sûr. Mais, dans ce bref instant, je fus comme terrassé. Dans cet œil bleu, j'avais lu la cruauté, la détermination et l'intelligence. Mes poils se hérissèrent dans un réflexe incontrôlable, mais déjà, l'œil s'était refermé. La chose se dirigea alors sans hésiter vers un morceau de viande et, sans même le flairer, avança jusqu'à le recouvrir entièrement et s'affaissa sur lui. Peut-être désirait-elle seulement l'attendrir de la sorte, précipiter la putréfaction, mais j'imaginai plutôt un ventre immonde et gris où s'ouvrait une grande bouche broyeuse.

La chose avait laissé à l'endroit qu'elle avait quitté, dans le sol pourtant damé de l'enclos, une longue empreinte, une sorte de nid. A moins qu'elles ne fussent fouisseuses, ces bêtes devaient peser un poids considérable pour s'enfoncer de la sorte.

Le gardien, qui semblait n'avoir rien remarqué d'insolite, ne me fut pas d'un très grand secours. Il ne s'occupait que depuis peu des nouveaux pensionnaires. Il ignorait leur nom et leur provenance. Ils ne lui paraissaient pas plus étranges que la plupart des autres habitants du zoo, car c'était un homme fruste, mais je crus remarquer qu'il éprouvait à leur égard une répugnance instinctive que leur aspect suffisait peut-être à expliquer. Une odeur me surprit soudain, si ténue qu'elle m'avait échappé

jusque-là, proche de celle, infecte, que dégagent certaines vermines quand on les écrase. Mais ce n'était alors qu'un soupçon que le lourd fumet de la viande putride masquait presque complètement.

Si je n'avais pas été passionné de sciences naturelles et si ma longue fréquentation du Muséum ne m'avait mis sur un plan d'intimité avec nombre de ses chercheurs, j'en serais sans doute resté là. Au reste, malgré mes efforts, je n'appris pas grand-chose. Il semblait que personne ne se fût jusqu'ici véritablement intéressé aux cloportes géants. Nous approchions de la période des vacances. Les professeurs, chargés de cours, assistants et étudiants étaient déjà obsédés par les examens. Ceux qui disposaient d'un peu de temps libre en profitaient pour organiser les recherches qu'ils conduiraient pendant l'été. Au surplus, la plupart des chercheurs en sciences naturelles se cantonnent volontiers dans un étroit domaine. Il était bien évident que ces animaux, pour singuliers qu'ils apparussent, n'intéressaient ni les minéralogistes ni les entomologistes. Les zoologues et les biologistes avaient déjà tous leurs programmes de travaux et se souciaient peu de s'en laisser distraire. Si la direction du Muséum avait disposé de plus de chercheurs et de crédits plus étoffés, sans doute aurait-elle désigné quelqu'un pour étudier les nouveaux arrivants. Mais les choses étant ce qu'elles étaient, il convenait d'attendre qu'un nouvel assistant fût nommé dans une branche qui eût quelque rapport avec ces êtres, et qu'un patron se décidât à lui suggérer leur étude comme sujet de thèse. Dans l'intervalle, les animaux pouvaient bien patienter et la science avec eux. Comme me le fit remarquer non sans irritation un distingué mycologue, il existait dans le seul Massif Central plusieurs dizaines de variétés de champignons qui n'avaient pas été convenablement étudiées ni même classifiées et il n'y avait aucune raison d'accorder une priorité spéciale à une espèce animale sous le prétexte qu'elle était de grande taille.

D'autre part, de grandes incertitudes demeuraient quant au département auquel il convenait d'affecter cette tâche. Ces créatures ressemblaient extérieurement, au moins pour le profane, en partie à des arthropodes, mais leur taille, l'absence d'antennes et d'yeux composés, leur mode apparent de locomotion, interdisaient qu'elles en fussent. On ne pouvait pas davantage les ranger sans autre forme de procès parmi les reptiles et amphi-

biens. Il n'existait pas de compétence intermédiaire. Aussi fallait-il qu'elles demeurassent dans le purgatoire de la connaissance.

Il n'y a guère que dans les romans que l'on voit des savants pressés de tout abandonner pour se précipiter à la rencontre de nouveaux mystères. Un astronome digne de ce nom ne se laisserait pas distraire par une comète se ruant sur la Terre de son étude sur l'émission d'une étoile lointaine. De même, un zoologue compétent ne traverserait sans doute pas la rue pour aller contempler le grand serpent de mer dans une baraque foraine s'il ne pouvait le rattacher par quelque côté à son domaine. La science est avant tout discipline de l'esprit. Et je ne connais guère en ce monde que les journalistes pour se répandre de tous côtés sans arriver jamais vraiment nulle part puisqu'un nouveau sujet vient solliciter leur attention avant même qu'ils aient réussi à pénétrer l'ancien.

J'appris, du reste, qu'un de ces échotiers s'était intéressé, deux semaines plus tôt, à ces être bizarres qu'il avait eu vite fait de baptiser cafards géants, confondant sans doute comme fait souvent le vulgaire la blatte (*Blatella Germanica* ou *Phyllodromia Germanica*) avec le cloporte. Il s'était fait accompagner d'un photographe, avait posé trois questions et s'était enfui. L'affaire n'avait pas eu de suite, sauf dans un journal du centre de la France où avait paru un assez mauvais cliché sous la légende : *Cafards ou crocodiles, ces fossiles vivants sont les ancêtres de l'homme.* Mieux informés ou davantage blasés, les quotidiens de la capitale s'étaient abstenus. Seul, *Le Monde* avait publié une brève note sous le titre : *Une nouvelle espèce de mammifères fait son entrée au Jardin des Plantes.* Il ne semblait pas qu'elle eût déclenché dans le public cultivé la moindre curiosité.

Je ne me livrai pas, bien entendu, à une véritable enquête qui eût exigé une lente et subtile progression dans les branches de l'arbre hiérarchique. Et il se peut, de ce fait, qu'une décision importante m'ait échappé. Je n'attachais pas encore, à cette époque, à la question une importance considérable. Les jardins zoologiques sont pleins d'êtres extrêmement mal connus. Mais je suscitai néanmoins au cours de mes conversations une foule de réactions diverses et parfois surprenantes.

Quelques-uns de mes interlocuteurs eurent un sourire amusé. D'autres s'empressèrent de changer de sujet, comme si l'intrusion de cette espèce nouvelle dans une citadelle de la science, peut-être de nature à bouleverser la taxonomie, équivalait à une indé-

cence. Certains avouèrent n'avoir jamais vu ces êtres et promirent vaguement de les examiner. Il y en eut qui s'irritèrent de ce qu'ils baptisèrent mon zèle de néophyte. Je ne pus en décider aucun à m'accompagner considérer sur-le-champ les objets de notre conversation. Au total, je crus discerner partout une impression de malaise. La crainte n'était pas absente de ces manifestations dont quelques-unes me parurent franchement morbides. Mais qu'elle eût pour origine l'incapacité où l'on se trouvait de classer ces êtres ou qu'elle puisât sa source dans leur aspect répugnant, je ne pus le déterminer.

Bien entendu, je consultai le bibliothécaire du Muséum, un homme d'un certain âge, d'aspect frêle, aux sourcils à la fois neigeux et broussailleux, dont la courtoisie ne le cède en rien à celle, proverbiale, de ses collègues du British Museum. Un accident le contraint à une légère claudication. Il n'y avait, semblait-il, parmi les cinq cent soixante et onze mille volumes de la Bibliothèque du Muséum, rien qui pût me renseigner. Je ne dis pas que nous les examinâmes tous.

— « Le distingué professeur Schmetterlinck aurait peut-être pu vous apprendre quelque chose, » me dit le bibliothécaire à l'issue de cette épuisante poursuite. « Il s'intéressait à ces animaux. »

Je me souvenais vaguement de Schmetterlinck comme d'un vieil homme rien moins que distingué et légèrement malodorant. Je ne crois pas qu'il ait réellement eu droit au titre de professeur car, pour ce que j'en sais, il n'a jamais rédigé sa thèse. Il était passé par un mouvement insensible du troupeau des étudiants au corps des enseignants, mais sans avoir jamais cessé d'appartenir vraiment au premier, et je crus assez volontiers qu'il lui était resté assez de juvénile curiosité pour qu'il pût porter attention à ces êtres.

— « Il est parti ? » dis-je, déçu.

— « Sans doute, sans doute, » fit à voix plus basse le bibliothécaire bien que nous fussions enfermés dans son bureau. « Mais il serait plus exact de dire qu'il a disparu. »

— « Disparu ? » répétai-je sans comprendre.

— « Il semble qu'il se soit absenté il y a une quinzaine de jours. Depuis, on ne l'a plus revu. Le secrétariat du Muséum a fini par déléguer quelqu'un chez lui pour savoir s'il était malade. Il n'a pas le téléphone. Mais sa porte était fermée, ses volets clos. La concierge ne savait pas ce qu'il était devenu. »

— « Il a pu avoir un malaise chez lui, » dis-je en faisant la grimace, « et... »

— « Non pas, non pas. La concierge qui était aussi sa femme de ménage faisait la poussière dans son deux-pièces tous les matins. Elle a consenti à le faire visiter au directeur... »

— « Le directeur s'est dérangé ? »

— « Pas tout de suite. Quelques jours après. Tout était en ordre, ce qui n'avait rien de surprenant vu l'activité de la concierge. Là-dessus quelqu'un a paru se souvenir d'une confidence que lui avait fait Schmetterlinck. Il devait étudier la faune cavernicole de l'Ariège en vue d'une publication. Sans doute était-il parti avec un peu d'avance sur les vacances. Selon le règlement, il aurait dû en faire part au Secrétariat et laisser une adresse, mais il s'avéra que ce n'était pas dans ses habitudes. Aussi a-t-on laissé dormir l'affaire. Sans doute Schmetterlinck réapparaîtra-t-il un de ces jours. Entre nous, je ne suis pas fâché de son absence. Il a la mauvaise habitude de corner les pages et de feuilleter les livres avec son pouce mouillé. »

— « On n'a pas averti sa famille ? »

— « Il ne semble pas qu'il en ait. »

— « Ni alerté la police ? »

Le bibliothécaire eut un haut-le-corps.

— « La police, mon bon monsieur ? Comme vous y allez ! Pour une escapade ! Mais il faudrait l'aller chercher vingt fois par an si l'on faisait un drame de chaque absence non signalée d'un professeur. Notez bien que je dis non signalée et non pas immotivée. La liberté du chercheur n'est pas ici un vain mot. Non, ne voyez pas de mystère dans tout ceci. Je vous disais simplement qu'il était regrettable que le distingué professeur Schmetterlinck fût en congé, car il aurait peut-être pu vous renseigner. »

Il cligna des yeux, déplaça de quelques centimètres sa jambe raide, passa sa main dans ses rares cheveux.

« Tout de même, » chuchota-t-il, « il était devenu de plus en plus bizarre les derniers temps. Ces animaux semblaient le préoccuper beaucoup. Beaucoup trop si vous voulez mon avis. Je n'affirmerai pas que son comportement était en temps normal dépourvu de singularités, mais, les derniers temps, il passait les bornes. Je crois qu'il était devenu un peu... passez-moi l'expression... un peu toqué. »

— « Toqué, » dis-je.

— « Il m'a dit une fois, gardez ceci pour vous, que ces bêtes

parlaient, qu'elles parlaient entre elles. Naturellement, j'ai cru qu'il plaisantait, mais il avait l'air aussi sérieux qu'un Inspecteur Général. Des bêtes ! Parler ! Dans un jardin zoologique ! »

— « Il les avait beaucoup observées ? » demandai-je.

— « Beaucoup trop à mon avis. Mais il ne devait pas tellement s'y intéresser puisque finalement il est parti pour l'Ariège. »

— « Eh bien, je serai heureux de le voir à son retour, » dis-je en manière de conclusion.

Si je puis me permettre d'anticiper sur la suite de mon récit, je ferai remarquer que je crains fort de ne jamais revoir le professeur Schmetterlinck, même en supposant que je sorte d'ici. Je ne dispose d'aucune preuve positive qui permette d'élucider le mystère de sa disparition. Peut-être est-il tout bonnement revenu de l'Ariège. Ou bien peut-être m'a-t-il précédé ici et a-t-il été entraîné dans un autre lieu ou même a-t-il connu un sort fatal. Je ne puis, dans cette dernière hypothèse, que rendre un hommage ému à la lucidité qui le condamna malheureusement, comme moi-même, à l'imprudence.

Ces recherches vaines n'avaient pas calmé ma curiosité mais l'avaient plutôt renouvelée. Je passais presque tout mon temps libre dans le voisinage immédiat de l'enclos des cloportes géants. Au début, je me tenais très près de la grille, puis une sorte de pudeur me vint, sans que je puisse dire si elle était due à la crainte qu'un gardien ne s'émût de mon insistante contemplation ou à l'idée que ces bêtes pouvaient se sentir observées. J'allais et je venais dans l'allée. J'affectais de m'intéresser à la cage voisine des rhynogrades, ou même je lorgnais de loin, par-dessus la pelouse où paissent les okapis. J'avais l'impression irraisonnée, mais de plus en plus forte, que mes cloportes géants s'abstenaient en ma présence de toute activité pour s'en donner à cœur joie dès que j'avais le dos tourné. J'aurais voulu surprendre leurs mœurs et je me raidissais déjà contre la révélation de quelque ignominie, quoique ma connaissance des animaux m'ait déjà quelque peu endurci sur ce chapitre et que j'aie, sincèrement je crois, abandonné pour l'essentiel l'anthropocentrisme qui conduit trop de gens à étendre nos catégories morales et notre conception de la décence à tout le règne animal. N'était la bizarrerie de leur apparence, ces bêtes s'obstinaient à jouer leur rôle de pensionnaires d'un jardin zoologique. Je les vis deux ou trois fois déjeuner, si je puis qualifier de la sorte l'opération répugnante que j'ai déjà décrite. Et je compris, à force de méditer sur la fascina-

tion presque morbide que ces bêtes exerçaient sur moi, qu'elle trouvait sa source dans le regard de cet œil bleu, froid et dur, intelligent, qui s'était posé sur moi lors de notre première rencontre.

Mais les paupières frontales restaient obstinément closes. J'avais parfois, en me retournant, l'impression que trois ou quatre pupilles impitoyables se braquaient sur mon dos, mais si vite que je pivotasse, je ne pouvais rien voir que le bourrelet charnu, malsain, du front. Je n'étais même plus sûr d'avoir vu un seul de ces yeux. Un reflet sur la carapace ne m'avait-il pas abusé ? N'avais-je pas été le jouet de mon imagination ? Je l'eusse cru plus volontiers si cette illusion m'avait frappé sur l'instant plutôt qu'au moment où ces êtres me laissaient encore à peu près indifférent. Je n'attachais guère d'importance aux quelques mots que m'avait glissés le bibliothécaire sur l'étrange délire du vieux Schmetterlinck. Mais il m'arrivait de m'interroger. Car le possesseur d'un œil comme celui que j'avais vu pouvait parler, j'en étais sûr. On dit souvent du regard des animaux qu'il est parlant, signifiant de la sorte que l'émotion qu'il convoie s'y exprime tout entière. Mais cet œil-là, au moins dans mon souvenir, me paraissait de nature à compléter un langage. Je comprenais, j'expliquais, j'excusais presque la singulière illusion de Schmetterlinck. Si j'avais osé, je me serais avancé jusqu'à la barre et j'aurais entrepris de m'adresser aux cloportes géants pour enregistrer leur réaction. Mais je redoutais de passer pour ridicule, sinon pour dérangé. Je n'aurais pas voulu en effet me contenter de leur murmurer « petit, petit », comme j'ai vu faire certaines personnes devant des crocodiles, des éléphants, des serpents et même des araignées, au vivarium, mais leur adresser un véritable discours, leur poser des questions ; puis commencer, s'ils avaient manifesté quelques signes d'intelligence, par des mots simples, par leur apprendre notre langue. Mais l'activité incessante du Jardin, le passage des visiteurs, les arrivées inopinées des gardiens m'en retenaient et me gênaient même dans mes observations. Je venais aux heures de moindre fréquentation, tôt le matin, ou le soir, juste avant la fermeture, mais alors si les allées étaient presque désertes de touristes, les jardiniers s'affairaient, les gardiens vérifiaient les barreaux et les serrures, et les hommes de peine ramassaient les épaves abandonnées par le public. Je trichais quelque peu, ne sortant que lorsqu'on refermait les grilles et bénéficiant de la bienveillance des gardiens et des

concierges à l'endroit d'un habitué. Ces beaux efforts ne me menaient nulle part qu'à affermir ma conviction qu'il se passait des choses singulières en mon absence.

Un matin que je m'étais glissé avec le personnel, bien avant l'ouverture du Jardin au public, je m'aperçus que la porte de l'enclos bâillait. Je dus me ruer dans l'allée en criant et je ne repris tout à fait le contrôle de moi-même que lorsqu'un des gardiens, celui qui a l'accent belge, me prit par le bras et me dit, les yeux écarquillés et la bouche ronde sous sa grosse moustache de phoque : « Eh bien, monsieur, qu'avez-vous donc vu ? » Je dus faire un effort gigantesque pour ne pas lui hurler au visage : « Les cloportes ont ouvert la porte et ils se sont enfuis. » Je finis par me dominer pour lui souffler, haletant : « La-porte-d'une-cage-est-ouverte et je crains que les bêtes ne se soient sauvées. »

Il blêmit et me lâcha le bras. Il se mit à courir dans la direction que je lui indiquais. Je craignis un instant qu'il ne trouvât la porte close, normalement, et deux explications possibles se présentèrent aussitôt à mon esprit sans que je pusse décider, si tel était le cas, laquelle je retiendrais, quoiqu'elles fussent de vraisemblances bien inégales. Ou bien j'avais eu une hallucination, ou bien les occupants de la cage avaient eux-mêmes refermé la porte, s'abritant derrière le délire qu'on ne manquerait pas de m'imputer et masquant leur astuce. Mais la porte était bel et bien ouverte. Le gardien me jaugea d'un œil soupçonneux. Je savais ce qu'il pensait. D'un côté, il me connaissait un peu et estimait assez mes manières pour me tenir pour un homme de bon sens, et il ne voyait dans mes mains aucun instrument de forme ou de nature propre à me permettre de crocheter cette serrure à vrai dire assez simple ; de l'autre, il interrogeait son expérience et y trouvait d'assez nombreuses histoires de déséquilibrés apparemment inoffensifs mais dont la passion pour les animaux avait pris soudain un tour assez aigu pour les inciter à les libérer ou encore à pénétrer dans leurs cages. A vrai dire, la vivacité de ma réaction et l'intensité de mon émoi en face de ce grave manquement aux règles d'un jardin zoologique bien tenu plaidaient pour moi ; mais un observateur perspicace y eût peut-être vu le sursaut fébrile d'une conscience alarmée. Je n'aurais pas été loin de me prêter une telle subtilité et de croire à ma propre culpabilité si je ne m'étais su radicalement incapable de crocheter une serrure, eussé-je possédé l'arsenal complet d'un

monte-en-l'air. Heureusement, le gardien ne possédait pas tant de perspicacité et ses soupçons s'évanouirent rapidement. « Encore bourré, le c... » grommela-t-il à ce que je crus comprendre. « Il a laissé la porte ouverte après avoir fait la litière. »

Il accomplit alors un acte que je tiens pour courageux. Il s'aventura seul dans l'enclos avec pour seule arme son trousseau de clés et tira sur lui la porte qui se referma avec un bruit terrifiant. Il avança dans l'enceinte rigoureusement déserte en direction de la caverne artificielle. Il y disparut un instant puis revint en se grattant l'occiput. Il me sembla, alors même qu'il ne se doutait pas de l'étendue de sa bravoure, auréolé d'une certaine grandeur.

« Pas de problème, » dit-il, « ils sont tous là. Ce qui m'étonne plutôt, c'est que j'en ai vu huit. Je croyais qu'il n'y en avait que sept. J'ai dû mal compter la dernière fois. Ils sont tous de bonne taille et c'est pas la saison. »

Je crus comprendre qu'il s'interrogeait comme je l'avais fait moi-même, avec plus de hauteur de vue, sur la capacité de reproduction de ces êtres. « Et puis, c'est pas de mon ressort, » conclut-il.

Il ferma soigneusement la porte, vérifia le fonctionnement de la serrure avec une de ses clés, exerça quelques tractions et se montra enfin satisfait. Il se tourna vers moi et me parut gêné.

« Vaudrait mieux pas en parler, » dit-il en regardant par terre. « Ça pourrait faire des ennuis... et faudrait faire un rapport. »

Je l'assurai de mon silence. Il se rasséréna.

« Vous n'êtes pas un mauvais homme, » me dit-il enfin. « Si jamais il vous faut des pousses, faut le dire. »

Je ne porte pas d'intérêt particulier au jardinage, mais je fus sensible au témoignage d'amitié qu'il me donnait de la sorte, car je sais la lutte incessante que mènent les gardiens du Jardin contre les amateurs de plantes et plus particulièrement de cactées. L'audace et l'ingéniosité de ces prédateurs ne reculent devant rien. Il ne me vint même pas à l'esprit, sur le moment, qu'il essayait d'acheter mon silence. Afin de l'obliger, je l'assurai que je n'y manquerais pas. Je pris congé, peut-être un peu hâtivement, avant qu'il me proposât des légumes. L'incident était clos.

La version de l'événement qu'il avait donnée était plausible. C'était même, à bien y réfléchir, la seule vraisemblable. Mais elle me laissait insatisfait : sur la lueur d'intelligence que j'avais

vue briller une seule fois dans le troisième œil d'un cloporte, j'étais prêt à échafauder un monde d'hypothèses. Je les imaginais crochetant nuitamment cette serrure qui ne comportait guère plus qu'un ressort à repousser et qu'un pène à faire glisser, puis se répandant dans le Jardin endormi, et peut-être jusque dans l'extérieur, et regagnant enfin leur enclos, à l'aube, comme la tradition rapporte qu'ont fait certains singes avant qu'on munisse leurs cages de mécanismes trop élaborés pour leurs doigts ingénieux. Mon sommeil en fut troublé. J'en vins, à la fois par hygiène et pour calmer mon esprit, à accomplir de longues promenades nocturnes autour du Jardin des Plantes, qui prirent bientôt des allures de ronde. Le Jardin ne dort jamais. Et tandis que les rumeurs de la ville s'apaisent, les rugissements, les barrissements, les aboiements, les feulements, les hennissements, la trompette des éléphants et le hurlement du loup, le ricanement de la hyène et le hululement du grand-duc pénètrent un cercle croissant. Au plus profond de la nuit, la jungle commence à deux rues de distance. Une jungle cosmopolite, composite, utopique et singulièrement pacifique. Je marchais le long des grilles et, de temps à autre, je m'arrêtais, guettant dans ce concert les signes d'une inhabituelle panique. Tout en haut de la rue, en face de l'entrée du labyrinthe, coulait la fontaine Cuvier, mais aucun animal ne venait y boire. Les portes étaient obstinément closes. Quand elles grinçaient, je sentais mon cœur se mettre à battre plus vite, d'énervement ou de peur. Mais seul le vent tentait de les forcer. Et quoiqu'elles fussent rongées de rouille, il lui faudrait encore les secouer des décennies pour les arracher de leurs gonds. Je tentais de percer l'obscurité. En vain. J'avais le sentiment qu'on m'épiait, qu'on ne tentait rien parce que j'étais là, trop visible. Je m'exaspérais de rester au-dehors. Je saisissais les grilles comme si j'allais les arracher ou les escalader. Soudain, un redoublement des clameurs animales me glaçait le cœur ou me portait à espérer je ne savais quel désastre. Car, je l'avoue aujourd'hui — et dans le sort où je suis, je doute qu'un lecteur ait la cruauté de me condamner — j'attendais et j'espérais quelque chose. Peut-être seulement quelque démenti catégorique de la nature qui me rendît la quiétude, mais quel témoignage eût pu me satisfaire ? Plus sûrement, une révélation, un indice, une ombre qui me livrât un fragment de cette réalité dont je me sentais exclu. Et j'écarquillais les yeux, tentant de voir au travers du feuillage qui étouffait la lumière lavée des réverbères, rageant

d'être ainsi séparé de l'énigme au moment où elle se découvrait peut-être. Bien des fois, je secouai furieusement la clenche de portes qui me résistaient. Comme j'aurais donné cher pour être l'habitant d'une de ces demeures bourgeoises qui bordent directement le Jardin sur sa face sud-ouest. C'était là un de mes plus vieux rêves, mais il prenait alors une consistance nouvelle.

Je croisais souvent des agents de police en train de faire une ronde nocturne. Je craignis au départ que mon insistance à scruter l'ombre des massifs ne leur parût suspecte. Mais la régularité de mes apparitions dut leur donner à penser que j'avais quelque fonction discrète. Ils en vinrent à m'adresser des saluts, d'abord distants et brefs, qui prirent ensuite de l'ampleur et qui, en quelque sorte, s'officialisèrent. Je m'aperçus que ces braves gens s'ennuyaient et qu'ils ne désiraient rien tant que bavarder pour tuer le temps. Je pris plaisir à leur faire reconnaître les cris des différentes espèces animales. En échange, j'obtenais des bribes d'informations sur ce qui se passait durant les heures où s'interrompait ma garde. J'enrichis ainsi ma connaissance du folklore du quartier. Les clochards y sont assez nombreux. Les agents dans l'ensemble ne leur veulent pas trop de mal, quoique les conceptions métaphysiques et morales de ces deux catégories de l'humanité soient assez éloignées. Les gardiens du Jardin, par contre, leur font une chasse acharnée, car les pauvres diables s'efforcent, surtout par les belles nuits d'été et au plus fort de l'hiver où la chaleur dégagée par les serres suffit à maintenir autour d'elles une température de printemps, de passer la nuit dans l'enceinte, et, si possible, d'aller dormir dans le foin des réserves ou d'une cage vide. Et il ne se passe pas d'années, me disaient les agents, mi-sérieux, mi-sceptiques, sans que l'un de ces vagabonds ne périsse dévoré par un fauve dont il a imprudemment et involontairement requis l'hospitalité. Dans leur esprit, les gardiens n'étaient pas toujours étrangers à ces accidents. Une porte est vite fermée tandis qu'une autre s'ouvre. Naturellement, la direction du Muséum restait dans l'ignorance de tels faits. Quant aux gardiens, ils ne se donnaient aucun mal pour dissiper les rumeurs qui couraient sur leur compte, espérant peut-être dissuader par la légende les trimardeurs de prendre le Jardin pour un caravansérail. Au cours des dernières années, au moins, il n'avait jamais été possible de rien prouver. Aucune instruction n'avait été ouverte. Mais sur les tous derniers mois, la faune

humaine du quartier s'était allégée de quelques spécimens. Jo la Glu, Fernand l'Ebréché et Petit Cul, bien connus pour leur insistance à fréquenter de jour et de nuit les allées et les dépendances du Jardin, n'avaient pas montré une mèche de leurs tignasses crasseuses. Peut-être l'approche des beaux jours les avait-elle incités à descendre faire la manche sur la Côte, peut-être une voiture les avait-elle renversés dans un autre quartier et gisaient-ils sur un lit d'hôpital ou pis à la morgue en attendant que de futurs médecins voulussent bien se faire le scalpel sur ces pauvres carcasses, peut-être un soir d'ivresse ou de faiblesse avaient-ils coulé dans la Seine ? Ou peut-être avaient-ils renouvelé une tradition antique en finissant sous la dent d'un lion.

J'avais une autre théorie que je gardai pour moi. Je songeais à la disparition du vieux Schmetterlinck et, si je croyais assez peu que l'exaspération pût faire perdre toute humanité aux gardiens du Jardin des Plantes, je n'imaginais que trop bien la terreur qui avait dû s'emparer des pauvres hères quand ils s'étaient trouvés dans les allées mêmes du Jardin les proies d'une chasse imprévue. Avaient-ils crié ? En avaient-ils eu seulement le temps ?

— « Les bêtes étaient bigrement nerveuses, l'autre matin, » me dit un des agents, une de ces nuits. « Entre deux et trois heures, elles n'ont pratiquement pas cessé de hurler. »

Je hochai tristement la tête. A cette heure-là, j'étais dans mon lit, bénéficiant d'un sommeil presque paisible.

— « Faut dire qu'il y avait de quoi, » surenchérit l'autre. « Ils devaient faire des expériences ou des photos. On a vu des lumières un peu partout, et puis tout d'un coup un faisceau rouge, puis vert, gros comme mon petit doigt, qui s'est promené un peu partout et qui s'est dressé droit vers le ciel, tout d'un coup. Il passait du vert au rouge et du rouge au vert, sans arrêt. On aurait dit une barre. »

Je demandai s'ils avaient fait un rapport.

— « Pourquoi ? » s'insurgèrent-ils d'un même mouvement. « Il n'y a rien de mal là-dedans. Et puis ça se passait à l'intérieur, pas dans la rue. C'est pas notre domaine. S'il y avait eu des plaintes, on aurait vu. Mais ce qui se passe derrière les grilles, » me dirent-ils, « c'est votre affaire, » me laissant entendre de la sorte qu'ils me prêtaient quelque responsabilité dans les hautes sphères du Muséum.

Je ne sais trop pourquoi je bredouillai quelque chose à propos de secret à quoi ils répondirent en marmonnant Défense Natio-

nale, clignèrent de l'œil et me manifestèrent un respect redoublé. Mes promenades s'éclairaient pour eux d'un jour nouveau. Ils cédaient aux délices de la conspiration.

Nous descendions la rue Cuvier, vers le quai Saint-Bernard. Ils s'arrêtèrent et le plus jovial des deux tendit le doigt.

— « Tenez, c'est à peu près d'ici que ça partait, ce truc lumineux. »

Nous étions juste au-dessus du bâtiment de physiologie générale et comparée. Le point qu'il indiquait coïncidait à peu près avec la direction de l'enclos des cloportes géants.

« C'est une riche idée, » dit-il, « de faire des expériences ici. Un endroit discret. Personne n'y penserait. Moi, si vous ne me l'aviez pas dit... »

Je soupçonne l'autre agent d'avoir mis fin à cette péroraison d'un coude bien placé. J'essayai de demeurer impassible, mais je tremblais d'excitation. Cet incident était inattendu. Les lumières et l'agitation dont les agents avaient été les témoins pouvaient n'avoir aucun rapport avec les cloportes. Ou ils pouvaient avoir résulté d'expériences faites sur les cloportes. Ou enfin, ils pouvaient avoir été provoqués par les cloportes. Cette dernière hypothèse n'avait aucun sens et, si elle me traversa l'esprit, je la rejetai aussitôt. Mais il me fut impossible, le lendemain, de tirer de mes informateurs habituels du Muséum la moindre indication à propos d'une recherche quelconque menée sur les cloportes. S'il s'agissait d'un secret, il était bien gardé. Je doutais même qu'il pût l'être à ce point. Le Muséum n'avait aucune tradition militaire, comme on s'en doute.

C'est alors que je décidai de m'introduire nuitamment dans le Jardin ou encore de m'y laisser enfermer un soir et d'épier ce qui pourrait se passer autour de l'enceinte des cloportes géants. La première solution me parut dépasser mes moyens, vu la hauteur des grilles. La seconde me parut plus aisée puisque des clochards y parvenaient. Le fait que plusieurs d'entre eux aient peut-être disparu dans l'aventure n'abattit pas ma résolution. Mon ingéniosité sinon ma force physique surpassait certainement la leur. Ma connaissance du Jardin et de ses hôtes, exception faite des cloportes, m'éviterait de me mettre dans un mauvais cas. J'emmènerais, à défaut d'une autre arme, un solide bâton ferré. Dans le pire des cas, je me réfugierais dans la petite pièce consacrée à la Société des Amis du Muséum dont la porte n'est guère difficile à ouvrir.

Il existe, juste à côté de la ménagerie et dans le prolongement de l'Ecole de Botanique, un enclos apparemment abandonné, le parc écologique où on laisse pousser à leur guise diverses variétés de plantes de l'Ile-de-France. Cet espace est ceint d'une grille assez basse. Les mouvements du terrain, l'épaisseur des bosquets, la densité de la broussaille permettent assez aisément de s'y cacher. Je décidai de m'y introduire.

Je dus attendre ce soir-là, non sans irritation, qu'un couple eût achevé de se livrer, à proximité de l'endroit que j'avais retenu, à des effusions fort peu scientifiques. Une chaise disposée contre la grille, l'appui d'une branche, un petit saut, et je me retrouvai dans l'illégalité. Je contournai un petit bâtiment, non sans emmener sous mon bras une des chaises pliantes que l'administration met à la disposition des visiteurs. Elle faciliterait mon retour et me permettrait d'attendre une heure propice dans les meilleures conditions de confort. Toutes les portes de la petite resserre où j'avais espéré m'abriter étaient closes. Aussi m'enfonçai-je autant que je pus dans les taillis, non sans risques car il était déjà près de neuf heures et la nuit était tombée. J'avais conscience de commettre un crime scientifique mineur en introduisant une perturbation dans ce milieu sauvage. Du moins je m'efforçai, mais, je le crains, sans grand succès, de ne laisser derrière moi aucune trace.

Je m'assis par terre dans un minuscule ravin, n'osant pas encore m'installer sur ma chaise, de peur d'être aperçu de l'extérieur. Puis je laissai les heures s'écouler. Les pas des gardiens s'estompèrent. Le silence ne fut bientôt plus troublé que par le sourd grondement de la circulation sur les quais, qui allait lui-même decrescendo, et par le hurlement occasionnel d'un fauve. Je savais par expérience que c'est seulement au milieu de la nuit que se réveillent les atavismes et que commence le plus féroce des concerts. Je ne saurais trop dire, aujourd'hui, dans quelles directions s'orientèrent mes pensées. Je passais par des alternatives de terreur irraisonnée, qui me trempaient de sueur, et de calme olympien. La tête rejetée en arrière, accotée sur un coussin d'herbes hautes, je considérais les étoiles. Les lumières clignotantes d'un avion traversèrent une fois le ciel, bouleversant les constellations, et je songeai aux proximités mensongères et aux fausses frontières qui gouvernent notre image du monde. Deux gardiens de la paix arpentaient la rue Cuvier. Le mur du Jardin me protégeait d'eux, sur l'instant, plus sûrement que ne

l'eût fait un continent si mon crime était dévoilé. L'absence d'un nom, d'une origine, d'une famille, condamnait à l'indifférence mes cloportes. Ainsi les hommes restent-ils aveugles à ce qui les fait trébucher tant qu'on ne le leur a pas montré, et encore protestent-ils alors souvent de l'excellence de leurs sens et de l'inexistence du mystère.

Je me dis que je pourrais rester là, au cœur des broussailles, si ma veille de cette nuit ne donnait rien, et devenir un moderne Robinson au cœur d'une des plus grandes villes de la planète. Refuser l'agitation absurde du monde extérieur et attendre l'heure de la vérité.

Je m'efforçai de lire l'heure, je ne sais combien de fois, au cadran lumineux de ma montre, n'osant allumer une lampe de poche et travaillant péniblement à convertir en chiffres les pâles taches verdâtres que désignaient les aiguilles. Je dépliai à la fin ma chaise et je m'assis, oscillant sur le sol inégal, dépliant avec volupté mes membres courbatus de la fraîcheur de l'herbe. Satisfait, je me décernai tous les brevets d'un grand espion, tournant et retournant entre mes doigts le pommeau de ma canne. Vers une heure, je n'y tins plus. Je revins sur mes pas, m'aidant quelquefois de brefs éclairs de ma lampe, craignant d'attirer l'attention des expérimentateurs énigmatiques décelés par les agents, mais redoutant plus encore de me fouler une cheville. Je me retrouvai sans trop de peine dans l'allée. Il me restait une barrière à franchir, celle de la Ménagerie.

J'y parvins en construisant un échafaudage remarquable de chaises qui dut soulever la colère des gardiens, le lendemain. Mon intention était, bien entendu, de tout remettre en ordre, mais j'en fus empêché.

J'étais enfin dans la place. J'avais craint de déchaîner un vacarme infernal. L'odeur porte loin, si chargé soit l'air de la Ménagerie en lourds relents. Mais le silence demeura intact. Je progressai, à demi courbé, essayant d'éviter que le gravier craque sous mes semelles. J'arrivai à la hauteur de l'enclos des cloportes. Leur odeur abjecte me saisit à la gorge.

La grille était ouverte. Mon cœur cessa de battre. Le temps qu'il reparte, j'avais, sans réfléchir, allumé ma torche électrique. L'enclos était désert. Alors, je fis une chose dont je ne me serais sans doute pas cru capable. La canne levée, la torche dans la main gauche, je m'avançai dans l'arène. La bouche de la grotte

artificielle vomissait une nuit que le faisceau de ma torche paraissait impuissant à dissiper.

Je me souviens que j'entendis dans l'allée un bruit humide. On traînait sur le sol une masse énorme et toute dégoulinante d'eau. Une bouffée puissante de l'odeur pénétra dans mes narines, emplit mes poumons et me fit hoqueter. Je voulus me retourner, mais mes membres avaient cessé de m'obéir. Une vibration parcourut mon épine dorsale, explosa dans mon crâne. Je me demandai si c'était cela, la peur. Ma torche et mon bâton s'échappèrent de mes doigts. J'étais sûr que j'allais mourir et, chose curieuse, il me fut impossible de me souvenir de mon nom. Puis mes os se sont liquéfiés, je me suis mis à couler sur le sol, ma tête a rencontré la terre durcie tout à côté de la torche. Le faisceau lumineux m'est entré dans les yeux. Puis tout s'est éteint.

L'odeur était partout. J'avais les yeux fermés, collés. J'étais roulé en boule, les genoux repliés sous le menton, une position que je n'avais certainement pas adopté depuis ma quatrième année. J'étais absolument nu. Mais il ne faisait pas très froid. Quand je bougeais, je touchais quelque chose de doux et de tiède, de tous les côtés.

J'étais dans un cocon.

J'ai ouvert les yeux. J'ai vu autour de moi de petits points lumineux, orangés, et qui n'éclairaient pas plus que des lucioles. Je me suis dit que j'étais sous la terre, dans les profondeurs d'un terrier, et j'ai eu l'impression que des tonnes de glaise allaient s'effondrer sur moi. J'ai eu peur. J'ai refermé les yeux. Ma tête était posée sur une sorte d'oreiller. J'ai bougé mes mains qui étaient coincées entre mes mollets et mes cuisses, les pouces à l'extérieur atteignant presque les genoux. Je me suis déplié lentement. J'ai de nouveau ouvert les yeux.

La lumière était si faible que les couleurs en étaient comme effacées et que je pouvais à peine distinguer mes doigts. L'univers autour de moi était composé de filaments. Ils formaient sur le sol, où ils étaient plus nombreux et plus serrés, une sorte de matelas. Au-dessus de ma tête, à vingt centimètres, pas plus, je pouvais distinguer entre les fibres un fond gris. J'ai tendu la main, j'ai glissé les doigts entre les filaments, avec peine, et j'ai réussi à recueillir une pincée de terre.

C'était bien de la glaise, sans aucune trace d'humus. J'étais au moins à cinq ou six mètres sous terre, peut-être davantage. Je me

suis demandé à quelle profondeur commençait le plateau calcaire. Je l'avais su. J'étais incapable de m'en souvenir. J'ai essayé de rompre une des fibres. Je me suis abîmé les doigts et je n'ai pas réussi. Je me suis retourné sur le ventre. L'oreiller glissé sous ma tête était un paquet de vêtements. Les miens. Je les ai explorés à la recherche d'un canif. Rien ne me paraissait plus important que de rompre une de ces fibres. On avait très soigneusement fouillé mes vêtements et on n'y avait rien laissé. Ce n'est que bien plus tard que je découvris dans un pli de la doublure de ma veste la recharge de stylo à bille avec laquelle j'écris ces lignes. Je me suis aperçu qu'on avait découpé un peu partout dans mes effets des carrés de tissu. Ma chemise de nylon avait été tout spécialement mise à contribution. Il n'en restait plus guère que de la dentelle. Je renonçai à la mettre. Ma ceinture, mes chaussettes et mes chaussures manquaient à l'appel. Ma cravate avait été découpée en fines lanières qui suivaient scrupuleusement le motif du tissu. J'eus du mal à la reconnaître. Je suis parvenu à enfiler mon pantalon et ma veste en me contorsionnant et j'ai tordu les restes de ma chemise pour en faire une espèce de foulard que j'ai noué autour de mon cou. J'ai toujours eu la gorge fragile.

J'ai commencé à ramper à reculons, car je n'avais pas la place de me retourner, dans l'espèce de boyau qui s'ouvrait à mes pieds. J'ai fini par émerger dans un couloir assez vaste où j'ai pu me redresser. Sa section était grossièrement circulaire. Il était éclairé, lui aussi, par les lucioles orangées. Des ouvertures pareilles à celle qui m'avait livré passage béaient un peu partout dans le plus grand désordre.

J'ai attendu un moment, hésitant, puis je me suis mis en marche. J'étais inquiet plutôt que terrifié. J'avais mal à la tête et tous mes muscles étaient engourdis. Il me fallait faire quelque chose sous peine de sombrer tôt ou tard dans une abjecte terreur.

Je pouvais me tenir debout. Ma tête frôlait juste le toit du tunnel. Le couloir était sinueux. Je me fis plus tard la réflexion que leur civilisation ignorait, au moins dans toutes ses manifestations concrètes, la ligne droite.

Et puis je les ai vus. Je me suis appuyé contre le mur et j'ai vomi. Ils étaient là, debout, dressés dans une salle, leurs corps reposant sur une immonde forêt de vers grouillants, dardant sur moi leurs yeux bleus de cyclopes, le groin replié sur la poitrine.

Ils jacassaient et ils sifflaient. J'ai hoqueté, j'avais les yeux pleins de larmes, j'ai craché de longs glaires bilieux, j'ai compris soudain les gens qui haïssent les araignées, ou les serpents, au point d'en avoir les nerfs ébranlés quand ils en rencontrent. C'était une chose que je ne connaissais pas, mais je l'ai comprise instantanément quand je les ai vus. Et j'ai compris aussi que, pour eux, j'étais, moi, l'araignée ou le serpent.

Il est inutile que je raconte par le menu ma captivité, d'autant que j'ai perdu tout à fait le sens du temps et que ma mémoire est devenue très mauvaise. Je me souviens très clairement de tout ce qui a précédé mon arrivée ici. Mais tout ce qui s'est passé depuis forme un magma confus. Je ne suis même pas sûr de l'ordre des événements. Il n'a d'ailleurs pas grande importance. Je vais seulement essayer de résumer ce que j'ai appris et qui se ramène à fort peu de choses.

Je crois me trouver sous le Jardin des Plantes dans un labyrinthe dont je n'espère plus m'échapper. Je n'ai qu'une faible idée de ses dimensions. Je suis sûr qu'il descend bien plus profondément dans les entrailles de la terre que ne vont les passages qu'ils me laissent explorer. Car s'ils n'ont guère mis d'entraves à mes déplacements, je me heurte dans certaines directions à un opercule tissé de ces fibres qui recouvrent les parois et que je ne puis rompre. Ils les franchissent en les dissolvant et les recollent derrière eux.

Je suis persuadé que ce labyrinthe communique avec la grotte artificielle de l'enclos, en haut, dans le Jardin, et que c'est par cette entrée qu'ils m'ont introduit, inanimé, dans leur domaine. Peut-être existe-t-il d'autres issues ? Elles me restent inconnues. Je n'ai ici que le statut d'un animal domestique. Ils ne me maltraitent pas, mais ils me testent et m'examinent régulièrement et ils m'obligent à accomplir de menus travaux dont le sens m'échappe le plus souvent. Ils paraissent presque ignorer le métal et ils utilisent pour leurs machines et même pour conduire l'électricité, à ce qu'il m'a semblé, des sortes de matières plastiques. Leur science de la chimie organique doit dépasser de beaucoup la nôtre. Je suis incapable de comprendre leur technologie, soit parce que je ne sais pas interpréter ce que je vois, soit parce qu'ils ne me laissent accéder à rien qui pourrait me fournir une indication. Ils communiquent entre eux au moins autant par des mouvements de leurs abominables pseudopodes que par des cris et des sifflements très aigus.

Mais je n'ai pas réussi à savoir si le vieux Schmetterlinck avait obtenu confirmation de ses théories. J'ignore quel a été son sort. Je n'ai trouvé trace d'aucun être humain. Peut-être sont-ils conscients du danger que représenterait un groupe de prisonniers et gardent-ils leurs victimes dans des secteurs soigneusement isolés. Peut-être les ont-ils tués. Ils sont d'une force incroyable. Je ne me suis pas rebellé contre eux. On me taxera peut-être de lâcheté, mais je n'ose pas les approcher même si j'ai pu m'habituer un peu à leur aspect et à leur odeur. Je crois d'ailleurs que la révolte ne me servirait à rien. Je veux tenir le plus longtemps possible, moins pour prolonger ma vie que parce que j'ai conscience d'être ici un agent de l'humanité. Je ne suis pas entré volontairement dans leur terrier, mais si je n'avais pas poussé mon enquête jusque dans ses ultimes conséquences, je ne serais pas tombé en leur pouvoir. J'ai appris, ce faisant, une petite chose. C'est qu'on peut devenir un héros au moins autant par accident ou par entêtement que par bravoure. Je crois que je suis un héros même si je rampe tout nu depuis que mes vêtements sont tombés en loques, dans leurs couloirs. C'est peut-être une idée naïve mais elle m'aide à tenir le coup. Le pire, ici, c'est la nourriture. Ils font ce qu'ils peuvent. Je crois même qu'ils me gardent les meilleurs morceaux de la viande putride dont ils affectent là-haut de se repaître. Ils doivent la désinfecter, sinon je serais déjà mort. Ils me forcent à prendre, de temps en temps, des pilules qui doivent être des vitamines ou des antibiotiques. L'eau qu'ils me donnent est pure, mais elle est tout imprégnée de leur odeur.

Ils m'ont fait entendre des enregistrements, récemment, et je pense qu'ils vont essayer d'apprendre le français et de communiquer oralement avec moi. Jusqu'ici des signes ou des dessins ont formé l'essentiel de notre conversation. Leurs enregistrements sont bizarrement déformés. J'ai entendu des dialogues qu'ils ont sans doute captés dans le Jardin et des émissions radiophoniques. La première fois, je me suis mis à pleurer. J'aimerais bien savoir quel jour nous sommes. Et parler avec quelqu'un. Ils s'emploient à reproduire ces sons. Le résultat est affreux.

Il ne fait pas de doute pour moi que leur civilisation est au moins aussi avancée que la nôtre et peut-être bien davantage. Je ne parviens pas à comprendre comment ils ont pu passer inaperçus jusqu'à nos jours même dans le coin le plus reculé de la Terre. A moins, mais c'est une hypothèse que j'ose à peine formuler, qu'ils ne viennent d'un autre monde. De Mars ? De Vénus ?

J'ai lu, il y a bien longtemps, Camille Flammarion et *La guerre des mondes* de H.G. Wells. Mais, d'où qu'ils viennent, qu'ils aient été enfantés sur notre planète à partir d'un rameau aberrant et jusqu'ici inconnu de l'évolution, qu'ils soient tombés de l'espace ou qu'ils aient surgi d'une autre dimension, je suis sûr qu'ils préparent de terribles matins pour l'humanité. Je ne connais pas leur nombre exact, mais il m'est arrivé d'en voir plusieurs dizaines à la fois. Les spécimens dont s'enorgueillit le Jardin des Plantes ne sont qu'un leurre. Ils passent là-haut, j'en suis certain, par relèves successives, afin de monter la garde et d'espionner nos manières. Aussi tiennent-ils clos leur œil unique qui dévoilerait leur intelligence diabolique et feignent-ils d'observer le monde au travers de leurs prunelles postiches. Ils ont des sens que je soupçonne à peine. Ils s'affairent à des besognes que je ne comprends pas. Des profondeurs montent parfois de sourdes trépidations qui indiquent que de grandes forces sont à l'œuvre. Je crains qu'ils ne préparent une invasion et que le temps n'en soit proche.

Mais la Terre n'est pas sans ressources. Je sens qu'elle se coalisera tout entière. Mille indices me reviennent à la mémoire. Les animaux eux-mêmes ont compris le danger et feront cause commune avec l'homme. Car ils sont solidaires encore que souvent ennemis, et ceci est l'étranger absolu. La résistance a déjà commencé. Si le terrier est la tête de pont d'une invasion, je suis l'avant-poste de la défense. Dans les régions supérieures du labyrinthe où je puis encore accéder, les sapes de rats, de mulots et de taupes viennent parfois déboucher. C'est donc que je ne suis séparé de la surface que par quelques mètres au plus. Je n'espère pas pour autant m'échapper, mais je puis espérer avertir l'humanité. Quoique je ne puisse communiquer avec nos frères inférieurs, je les ai suffisamment apprivoisés pour qu'ils m'apportent leurs butins misérables. C'est à leur obligeance que je dois ces feuillets. Et je ne doute pas qu'ils parviendront à les faire parvenir à la surface. Je recopierai ce manuscrit jusqu'à ce que mon stylo s'épuise ou que mes yeux faiblissent trop. Le Ciel fasse qu'un de ces messages au moins atteigne la surface et que, au terme d'un périple que je ne puis même pas imaginer, il tombe entre les mains d'un homme de bonne volonté, assez curieux pour le déchiffrer, assez sensé pour le comprendre, assez confiant pour le croire...

***

Ainsi s'achève le curieux manuscrit que me remit un éléphant. Cet animal justifia de la sorte la confiance que plaçait son auteur dans la solidarité planétaire.

Je l'ai transcrit fidèlement, me bornant à le scinder en paragraphes pour en faciliter la lecture, à rétablir ici et là la ponctuation et à supprimer ou à remplacer, selon la vraisemblance, quelques mots qui se sont révélés indéchiffrables. Le sens principal de ce texte ne saurait s'en trouver altéré. On peut se demander toutefois si le manuscrit est complet. Les premiers feuillets selon la pagination se trouvaient en effet au centre de la boule que me tendit l'éléphant. Les derniers feuillets sont, comme je l'ai déjà dit, maculés de terre et en partie déchirés. Il n'est donc pas impossible qu'une ou plusieurs pages du manuscrit aient disparu dans cet étrange « périple » dont parle, assez improprement, son auteur. Une telle amputation expliquerait que le texte ne mentionne nulle part le nom ni les qualités du séquestré et qu'il ne se soit adressé à personne en particulier, ce dont au demeurant rend assez bien compte le dernier paragraphe.

Trois hypothèses sont admissibles : ce texte peut être l'œuvre d'un mystificateur, d'un aliéné ou bien d'un malheureux prisonnier. Selon les deux premières, il ne correspond en rien à la réalité. Selon les deux dernières, la conviction de son auteur ne peut être contestée. L'étude des circonstances peut permettre d'éprouver la véracité des faits ; celle du texte lui-même, par quoi je commencerai, la sincérité de l'auteur.

On ne peut manquer d'être frappé, dès la première lecture, par une certaine qualité bavarde du style. L'homme est en tout état de cause doté d'une certaine culture. On peut s'étonner, si on prend le manuscrit au sérieux, du déséquilibre de sa composition. La première partie qui concerne des événements antérieurs à l'enlèvement, est de loin la plus longue. Elle abonde en incidentes et en développements philosophiques qui n'ont guère à voir avec l'affaire exposée. La seconde qui se déroule « sous terre » est, par contre, brève et singulièrement pauvre en détails. Il va de soi qu'un mystificateur éprouverait singulièrement plus de peine à inventer une « civilisation » étrangère qu'à décrire le Jardin des Plantes. Mais d'un autre côté, on peut admettre qu'un homme ayant traversé des moments particulièrement difficiles, au moral ébranlé, sinon à la raison chancelante du fait des épreuves subies, choisisse inconsciemment de s'étendre sur les souvenirs de son existence paisible et passe rapidement sur les horreurs qu'il a

vécues. On notera, en ce sens, l'altération de la composition et du style qui caractérise la dernière partie du texte. On a l'impression d'un homme pressé d'en finir, soit qu'il redoute d'être surpris, soit qu'il sente ses forces décliner. Les répétitions et les impropriétés se multiplient. Un mystificateur eût, selon toute vraisemblance, mis tous ses soins à écrire son texte d'une plume également convaincante. J'ai même tendance à penser qu'il eût accumulé les détails sur la fin tant pour se faire plaisir que pour mieux égarer.

Le texte ne présente par ailleurs, à mon sens, aucun signe caractéristique de l'aliénation. Si certains passages et en particulier certaines digressions évoquent la montée d'une obsession, tous les événements étant interprétés à la lumière de la « théorie », on notera que le narrateur prend bien soin d'indiquer qu'il n'hésite pas à se croire lui-même victime d'un délire. Quoique des exemples d'une telle subtilité ne soient pas absents des annales de la psychiatrie, ils demeurent tout à fait exceptionnels et, dans les limites de mes connaissances, ne révèlent jamais une pareille dose de scepticisme scientifique. Le narrateur semble avoir eu de la peine à se convaincre de l'authenticité de son aventure, au moins dans sa première phase, et il revient volontiers sur ses hésitations qu'il pressent ou précise même devoir être celles du lecteur. Les révélations finales ne sont nullement explicitées dès le départ, au lieu qu'un délirant, en règle générale, commence par assener sa vérité avant de la justifier tant bien que mal. Le doute lui est persécution. On peut estimer, par contre, qu'un habile mystificateur eût procédé de la sorte, distillant avec soin les révélations tout au long de son exposé. On admettra sans peine qu'il lui eût fallu un joli talent littéraire et que l'espèce des écrivains mystificateurs semble à peu près éteinte. Les jours sont loin où Mérimée publiait *Le Théâtre de Clara Gazul.*

Si l'auteur du manuscrit témoigne de certaines connaissances scientifiques, au moins dans le domaine des sciences naturelles, et authentifie par-là le personnage qu'il prétend être, il semble — et on peut le regretter — que la littérature de science-fiction lui soit à peu près étrangère. L'allusion finale à *La guerre des mondes* suffirait à l'établir, si tout le texte n'y tendait. On peut s'interroger sur la probabilité d'existence d'un mystificateur qui, sans avoir aucun goût pour les fantaisies scientifiques, prendrait celui d'en forger une. Peut-être un savant facétieux tomberait-il dans ce travers. Mais ni l'attitude ni le style de notre homme ne

sont tout à fait ceux d'un scientifique. S'il sait observer le détail, c'est sans méthode. Lorsqu'il risque des explications, il se laisse emporter par ses émotions. S'il est à la fois sincère et véridique, on ne peut que regretter une fois de plus qu'il n'ait pas été un amateur d'anticipations. Il paraît probable, en effet, qu'il eût été amené à envisager l'hypothèse d'une visite, sinon d'une invasion, d'extra-terrestres beaucoup plus tôt qu'il ne l'a fait, et à se comporter en conséquence. Au lieu de quoi il est allé se fourrer tout droit dans la gueule du loup. On peut estimer, d'autre part, qu'il se fût comporté vis-à-vis des extra-terrestres — une fois prisonnier — d'une manière un peu plus conséquente. Tout lecteur de science-fiction un peu chevronné aurait probablement réussi à mettre au point une méthode lui permettant de communiquer avec ces êtres — ou l'aurait du moins tenté — et se serait plus sérieusement inquiété de leur provenance.

L'hypothèse d'une origine purement terrestre ne l'aurait sans doute pas retenu un instant alors qu'elle a constamment aveuglé, sauf à la fin, le narrateur. Il aurait apprécié, même au sein de la plus totale déchéance, la chance extraordinaire qui s'offrait à lui de lever le voile qui couvre les civilisations stellaires et d'être, en somme, l'Indien de ces nouveaux Colomb. Car il ne se serait arrêté ni à une origine martienne ni à une origine vénusienne. Il faut même que la culture astronomique de notre homme soit singulièrement restreinte pour qu'il ait pu avancer de telles théories.

La masse importante de ces êtres et leur force gigantesque à laquelle fait allusion une fois le narrateur suggèrent une hypothèse. Nous savons qu'une étoile naine relativement proche de notre soleil, l'étoile de Barnard qui ne s'en trouve éloignée que de six années-lumière environ, possède un compagnon obscur dont la masse est de l'ordre de une fois et demie celle de Jupiter. Ce compagnon est indubitablement une planète géante. Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs le berceau de nos cloportes. On comprendrait d'autant mieux, dans ces conditions, qu'ils recherchent sous la terre une protection contre le rayonnement de notre soleil, qui, comparé à celui de la naine rouge, doit leur paraître intolérable. Mais cette conjecture dont la fragilité est évidente ne doit pas conduire à la crédulité.

Reste le fait global du message. Je ne parviens pas, pour ma part, à imaginer un mystificateur qui prenne le soin incroyable de recopier sa prose sur un support aussi fragile et aussi peu

vraisemblable que celui que j'ai décrit, et qui s'assure, pour le faire parvenir entre des mains inconnues, les services d'un éléphant. Si l'on peut prêter à un maniaque assez d'obstination, il reste à expliquer comment il aurait pu bénéficier des complicités indispensables dans le personnel du Jardin des Plantes.

Les cloportes géants existent bel et bien. Je suis allé les voir au Jardin des Plantes, dans l'allée des reptiles, à côté des rhynogrades. Ils ne portent toujours pas de nom et aucune étiquette n'indique leur provenance. Je reconnais qu'ils sont passablement répugnants. Je n'ai pas eu le privilège d'apercevoir leur troisième œil, mais j'ai bien examiné leurs deux yeux plats et j'avoue qu'ils paraissent plus faux que vrais. Je n'ai jamais compté plus de sept exemplaires de cette espèce. Il est naturellement impossible de voir ce qui se passe à l'intérieur de la grotte artificielle qui leur sert d'abri.

J'ai également retrouvé les coupures de presse mentionnées dans le manuscrit. À vrai dire, elles ne constituent qu'un piètre document puisqu'elles se bornent à signaler, avec beaucoup d'inexactitudes, la présence de ces êtres au Jardin des Plantes, que tout le monde peut aller constater *de visu*. J'ai tenté à deux ou trois reprises de m'enquérir du « professeur » Schmetterlinck auprès du bibliothécaire, mais celui-ci, que je connais à peine, est demeuré très évasif. Il ne semble pas que le « professeur », qui n'aurait été rien de plus qu'un laborantin, ait reparu. J'ai recherché, vainement, son adresse dans l'annuaire. D'un autre côté, les surnoms des clochards mentionnés dans le manuscrit n'ont pas paru totalement ignorés du patron du tabac où je prends le matin le café. Des ragots glanés ici et là ont trait à des manifestations lumineuses plus ou moins mystérieuses qui se dérouleraient, de nuit, dans l'enceinte du Jardin. Une lettre aurait même été adressée à une association privée bien connue pour s'intéresser aux objets volants non identifiés. Je n'ajoute qu'un crédit très réduit au contenu probable de cette lettre, qui m'est malheureusement demeuré inconnu, car je doute fort qu'une soucoupe volante puisse se promener, même au cœur de la nuit, au-dessus du V[e] arrondissement sans être remarquée et signalée par des centaines de noctambules.

On doit bien penser que j'ai consacré tous mes efforts à percer le mystère de l'identité du narrateur. La seule démarche possible consistait à le prendre au sérieux et à rechercher s'il figurait dans les listes de disparus. J'ai dépouillé à cet effet les journaux, mais

sans rencontrer aucun signalement acceptable. Contrairement à ce que l'on croit volontiers, les quotidiens s'intéressent fort peu aux disparitions. Les extraits du fichier des recherches dans l'intérêt des familles que publient des organes spécialisés ne m'ont pas été d'un plus grand secours. Il est à remarquer que le narrateur ne fait nulle part allusion à un conjoint ou à une famille. Cela pourrait suffire à indiquer qu'il vivait seul et que personne, par conséquent, n'a peut-être eu qualité pour alerter la police. L'incertitude quant à la date des événements rapportés dans le manuscrit m'a évidemment beaucoup gêné dans mes recherches.

A certains détails, je crois pouvoir dire qu'ils remontent à trois mois au plus, c'est-à-dire, puisque nous sommes en automne, que l'enlèvement hypothétique a dû avoir lieu en juillet ou en août. Il est évident qu'à Paris, la disparition d'un homme au mois d'août peut passer totalement inaperçue. J'ai écarté tout à fait la possibilité que le message date de l'année dernière. Il ne me serait pas parvenu dans un aussi bon état de conservation s'il avait été traîné dans la boue de l'hiver. C'est déjà miracle que les pluies fréquentes de cet été ne l'aient pas rendu illisible. D'ailleurs, les cloportes géants n'ont été introduits dans le Jardin des Plantes qu'en février.

Malgré le doute qui subsiste, je ne puis m'empêcher de frémir en songeant que la captivité de cet homme dure peut-être depuis plus de trois mois. Il a dû perdre tout à fait le compte du temps. Il me vient de soudains espoirs de le sauver et d'aussi soudains désespoirs. Dans ces moments où je me persuade tout à fait de l'authenticité, de la véracité et de la sincérité du manuscrit, j'éprouve une profonde estime, une vive sympathie, pour cet homme apparemment si moyen, mais qui a su, au-delà d'un effroi compréhensible, d'un désarroi évident, au travers d'une horrible épreuve, conserver assez de lucidité et de confiance pour en appeler à la solidarité planétaire, assez de courage pour s'exposer en tâchant d'éveiller notre inconscience ou plutôt de remédier à notre ignorance. Et c'est bien volontiers qu'en mon nom propre je lui confirme le brevet d'héroïsme qu'il s'est à lui-même naïvement décerné.

On se demandera peut-être, dans ces conditions, pourquoi je n'ai pas entamé une action vigoureuse auprès des autorités du Muséum, auprès de la police, voire auprès de la grande presse. Même s'il n'était qu'une chance sur mille que le manuscrit fût vrai, la vie d'un homme, le destin de notre civilisation, la survie

de notre espèce valent que l'on brave neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois le ridicule. J'ai donné à ce sujet de longues réflexions. Si je me suis abstenu, ce n'est pas par respect humain. C'est que j'étais trop assuré de n'être pas entendu. Aucun des éléments que j'ai pu réunir ne vaut preuve, même s'ils militent fortement, à eux tous, en faveur de l'authenticité. L'affaire, dans son ensemble, est si énorme qu'on me convaincra plutôt de l'avoir inventée. Notre monde est trop paisible pour qu'il ajoute foi à une histoire d'invasion.

Et pourtant...

Une invasion ne se restreint pas à une brutale irruption de l'ennemi. Elle se prépare. Cela exige des éclaireurs, des avant-gardes, des têtes de pont. Je vous le demande, quelle meilleure tête de pont qu'un jardin zoologique pourraient trouver des extra-terrestres belliqueux, incapables en raison de leur aspect de s'infiltrer dans notre société ? Moyennant un minimum de précautions, ils y seraient à l'abri et à pied d'œuvre. Car toutes les capitales, toutes les grandes villes de la Terre possèdent un jardin zoologique. C'est pourquoi je demande instamment à tous les directeurs de jardins zoologiques de vérifier si une ou plusieurs espèces animales jusque-là inconnues ne sont pas entrées récemment dans leurs collections. S'introduire dans une ménagerie ne doit pas présenter pour un extra-terrestre intelligent et déterminé de difficultés insurmontables. Si monstrueux, si répugnant que soit son aspect, il peut être assuré de trouver sans trop de peine des êtres humains qui, par cupidité ou par stupidité, n'hésiteront pas à trahir leur planète. Un cargo venu d'un pays lointain, la ménagerie d'un cirque serviront ensuite de cheval de Troie ; deux ou trois de ces vecteurs inconscients formeront une chaîne brisée, impossible à reconstituer. Les directeurs de jardins zoologiques, de leur côté, et je ne le leur reproche pas, sont avides de nouveaux spécimens pourvu qu'ils ne leur coûtent pas trop cher, à l'entretien et à l'achat. Je ne suis pas du tout persuadé que les cloportes géants aiment vraiment la charogne, mais ce menu-là a le mérite d'être économique. C'est de bonne guerre.

Je me demande ce que sera le jour de l'invasion. Je ne doute pas que les éclaireurs aient déjà réuni leurs galeries avec le réseau des égouts, sinon avec celui du métro et des caves. Ainsi, l'ennemi, au lieu de tomber du ciel, surgira de la fange, en un flot irrépressible, car je crois volontiers, quoique le narrateur n'en souffle mot, qu'il dispose de vire-matières. Il lui fallait

ouvrir des portes au cœur des villes. Quelques voltigeurs courageux y ont suffi. Le matériel indispensable leur a sans doute été apporté, de nuit, par la voie des airs, ou peut-être par celle, plus secrète, du fleuve. Mais c'est par la brèche ouverte dans notre espace que s'engouffrent aujourd'hui les légions et leurs armes.

Peut-être ne nous reste-t-il déjà plus qu'à préparer la résistance. Encore faut-il convaincre les hommes du danger, s'il existe, et les en convaincre massivement, une fois pour toutes, au lieu de jouer les Cassandre et de perdre en discours un temps précieux. Il faut obtenir une preuve irrécusable.

C'est pourquoi je m'introduirai tout à l'heure dans le Jardin des Plantes, armé d'un pistolet automatique Beretta et muni d'un appareil de photo Exakta. A tout hasard, j'ai glissé dans mes poches quatre tubes de lait condensé. Au contraire du narrateur, je suis un homme prévenu. Je ne prendrai pas de risques inutiles. Je me contenterai d'observer. Si ma veille de cette nuit demeure vaine, je recommencerai. J'ai bénéficié, jadis, d'un entraînement spécial qui, pour être demeuré assez sommaire, ne m'en a pas moins laissé l'usage de certaines techniques. J'ai eu l'habitude du danger et je ne suis pas tout à fait rouillé. Je suis célibataire. Personne ne dépend de moi. Je n'hésiterai pas, s'il est nécessaire, à être le deuxième combattant de cette guerre.

Je laisse sur ma table cette note et les pages dérisoires et sublimes du manuscrit. Elles seront publiées si je ne reviens pas ou si je ramène une preuve décisive.

J'espère encore, je voudrais croire, que tout ça n'est qu'une blague.

ROG

PHILLIPS

Incident d'escale

Rog Phillips, qui est mort l'année dernière, était un auteur de SF spécialisé dans l'aventure. Pendant vingt ans, sa signature est apparue régulièrement dans diverses revues américaines de science-fiction. Sans jamais faire partie des brillants premiers rôles, il a été un de ces auteurs de second plan dont le métier solide est une sûre garantie. Un roman de lui a été traduit en France aux tout premiers temps du Fleuve Noir : Piège dans le temps. *On a pu lire aussi, jadis, plusieurs de ses nouvelles dans* Fiction.

P. H.

Le bruit parvint aux oreilles de Marvin après avoir parcouru les méandres de la veine d'exploitation. Il lui arrivait faiblement, mais aucun doute n'était permis sur sa nature. Derrière le hublot de son casque, un sourire éclaira le visage de l'homme.

Il jeta sa pelle et considéra un bref instant la benne, remplie presque à ras bord d'argile diamantifère. Puis il ramassa son pic et le fixa au mousqueton de sa ceinture. Saisissant alors la petite boîte de commande qui se balançait à l'extrémité d'un cordon souple fixé au câble, il appuya sur le bouton *Marche.* Halé par le câble du treuil, Marvin commença à gravir la section verticale de la veine.

Un astronef arrivait !

L'homme était tellement impatient qu'à deux reprises il trébucha durant son ascension de soixante mètres, et, entraîné par le câble, eut quelque peine à retrouver son aplomb.

Il finit par atteindre la surface et aperçut aussitôt la traînée de vapeur blanchâtre tranchant sur l'azur de l'atmosphère de méthane. Aucun doute : l'appareil allait se poser sur la planète.

Marvin contourna le petit tas d'argile qui restait à traiter et se précipita vers son camion. En temps ordinaire, il aurait encore extrait et remonté la valeur de deux charges avant de déjeuner. Il aurait ensuite pris à poignées l'argile entassée pour y rechercher les diamants. Puis il aurait jeté la terre dans la benne avant de la vider dans le camion.

Soudain, la sonnerie de l'interphone retentit dans la cabine du véhicule. Il saisit le micro.

— « Marv... »

— « Thelma ! » s'écria-t-il, coupant sa femme. « Prépare-toi : nous allons en ville. Je pars d'ici à l'instant même. »

— « Je serai prête, Marvin, » fit-elle avec animation.

Marvin raccrocha le micro et tâtonna sous le tableau de bord pour y atteindre une petite targette soigneusement dissimulée. Un pan du tableau se rabattit et révéla un écran muni d'une série de boutons.

Il enfonça l'un d'eux et la cuisine familiale apparut sur le petit écran. Il put voir Thelma sortir par la porte donnant sur le corridor. Il poussa un second bouton. L'image de leur chambre remplaça celle de la cuisine. A l'instant où le véhicule s'ébranlait, Thelma pénétra dans la pièce et se dirigea vers l'armoire.

La jeune femme ignorait qu'il pouvait la surveiller ainsi. Ils n'étaient mariés que depuis deux ans à peine, c'est-à-dire depuis le moment où Marvin avait eu les moyens d'acquérir leur logement préfabriqué, avec son plexidôme. L'idée de la laisser seule toute la journée ne lui plaisait guère. Il l'imaginait soit prise d'un malaise, soit se blessant d'une manière ou d'une autre et demeurant sans connaissance ou immobilisée par la douleur jusqu'à son retour, à l'heure du dîner. Il avait donc imaginé un système de surveillance composé de deux cellules photo-électroniques par pièce et de cet écran de réception, dissimulé dans la cabine du camion. Il n'était pas question d'espionner sa femme, mais de regarder de temps à autre si tout allait bien à la maison. Toutefois Marvin, de crainte de lui déplaire, n'avait rien dit à Thelma de cette initiative.

Du haut de la colline, il lança son camion à tombeau ouvert sur la piste qui serpentait jusqu'au fond de la vallée, tout en jetant de rapides coups d'œil vers l'écran, souriant à la vue de Thelma qui hésitait pour choisir un vêtement.

Le regard brillant de plaisir, elle avait fini par se décider pour sa jupe bleue et son corsage blanc et revêtait maintenant cet ensemble à la hâte. Elle projetait d'acheter un tas de choses en ville, d'autant plus qu'ils avaient réussi à économiser pas mal d'argent grâce à plusieurs gros diamants découverts par Marvin au cours des derniers mois. Quand son mari arriva, la jeune femme était prête à partir, soigneusement enveloppée dans sa large combinaison en plastique conçue pour ne pas froisser ses vêtements, et la tête enfermée dans le vaste casque également en plastique, conçu pour ne pas déranger l'ordonnance de sa coiffure.

Il fallait franchir Paxton Hill et couvrir une centaine de kilomètres pour se rendre en ville. Ils y allaient chaque semaine ; en général, Marvin fermait hermétiquement la cabine, branchait l'aérateur et conduisait sans se presser. Mais aujourd'hui, c'était différent. Un astronef venait d'arriver. L'aiguille du compteur avait dépassé le 140 et les énormes pneus passaient à toute vitesse sur les bosses et dans les trous sans transmettre la moindre secousse au véhicule.

Là-haut, dans un ciel pourpre, on pouvait voir les deux soleils d'un rouge tirant un peu sur le brun. Bientôt, au détour de la colline, la ville leur apparut dans le lointain. A cette distance, elle ressemblait à une maquette en carton-pâte recouverte d'un immense toit de verre, un astronef-joujou posé à côté d'elle.

Mais la cité et le vaisseau spatial ne tardèrent pas à prendre leurs véritables dimensions. Ils ne virent bientôt plus le toit transparent de la ville, mais aperçurent la paroi haute d'une trentaine de mètres entourant la grande métropole se dessiner dans la brume.

Marvin rangea le camion près du mur d'enceinte, et le couple entra dans la cité. Marvin et Thelma se dépouillèrent de leurs combinaisons isolantes, qu'ils déposèrent au vestiaire installé à cet effet.

Ils échangèrent quelques propos sur le trottoir express qui les entraînait vers le quartier des docks et de l'entrepôt général voisin de la base. Ils étaient trop excités pour parler. Quand ils arrivèrent, les quais de déchargement étaient déjà recouverts de marchandises et il en arrivait toujours davantage par les élévateurs souterrains. Les jeunes gens se grisèrent des parfums épicés, agrémentés d'une pointe d'ozone, flottant dans l'atmosphère et dévorèrent du regard tout ce qui leur tombait sous les yeux.

Ils flânaient à présent, se tenant par la main pour éviter d'être séparés et noyés dans la marée humaine, dont ils se détachaient parfois pour faire leurs emplettes. La jeune femme rayait les produits sur sa liste au fur et à mesure de leur achat. Ils s'assuraient aussi que les paquets seraient bien acheminés vers le sous-dépôt, situé près de la sortie où se trouvait leur camion.

Thelma resta longtemps avant de remarquer Claude Mathews. Marvin, quant à lui, n'y prêta jamais la moindre attention.

Il était grand, brun, avec des yeux sombres. Son visage rond lui conférait, à première vue, l'aspect d'un homme bien en chair ; ceci en dépit de la minceur réelle d'un torse court et de jambes qui n'en finissaient pas. C'était un marin de l'espace, de l'équipage de l'astronef.

— « Deux jours ! Deux malheureux jours de permission, c'est tout ce qu'on a ! » grognait-il à l'adresse de ses compagnons, occupés comme lui à décharger des caisses de thé de la courroie convoyeuse. « Six mois de croisière dans l'espace, et deux jours de liberté. Comment se faire une fille en si peu de temps ? »

— « Eh bien, Claude, tu fais comme les copains, » lui conseilla sans interrompre son travail un homme trapu et lourdaud. « Va faire un tour du côté des bordels du cru, ou alors n'y pense plus. »

— « Très peu pour moi ! » s'exclama Claude. « Ce n'est pas du gibier pour moi, cette sorte de sauterelles. Je me débrouillerai bien autrement. Mais en deux jours, il faut faire vite. »

Tout en travaillant, il parcourait du regard la masse humaine animée d'un lent mouvement, un peu en contrebas. Ses yeux brillaient parfois de convoitise.

— « Risqué, ce petit jeu ; tu peux te faire descendre, » lui fit remarquer un de ses coéquipiers aux cheveux blonds.

— « Pas si on sait s'y prendre, » rétorqua Claude.

Il était sur le point de déposer une caisse de thé quand il s'arrêta net, fasciné par une fille dont la vêture, jupe bleue et corsage blanc, faisait ressortir la finesse de la taille et la délicate harmonie des hanches et de la poitrine. Sa chevelure était d'un blond généreux, ses traits charmants, avec une carnation d'ivoire. Elle avait des lèvres rouges et bien dessinées et de grands yeux d'azur. Rien qu'à la regarder, le pouls de Claude s'accélérait.

L'homme à ses côtés — probablement son mari — était un gars absolument quelconque, un de ces citadins comme on en voit treize à la douzaine, taille moyenne, nez moyen, aucun signe particulier. Le type du travailleur prosaïque et besogneux.

Le couple se dirigeait justement vers le comptoir de l'épicerie. Claude posa la caisse de thé et s'approcha d'eux.

Ils achetaient vingt livres de thé. La jeune femme avait tiré un crayon de son sac et s'employait à rayer quelque chose sur une liste. L'homme d'équipage se sourit à lui-même. C'était une fille du genre comestible.

Il écouta avec attention tandis qu'elle donnait son nom à l'épicier : Mrs Thelma Lake, sous-dépôt n° 5. Adresse personnelle : plexidôme n° 7, à Tedrow Valley. Ces précisions se gravèrent dans l'esprit de l'homme. Appuyé contre une montagne de caisses de thé, il dévorait cette blonde des yeux. Elle sentit le poids de son regard et se retourna pour considérer cet inconnu, surprise et alarmée tout à la fois. Il lui sourit franchement. Elle rougit légèrement, les ailes de son nez palpitèrent et il vit sa poitrine se soulever sous l'effet d'une respiration plus rapide.

Elle réussit enfin à détourner son regard. Mais il ne lâcha pas prise pour autant et continua à fixer les yeux sur la nuque de Thelma. Il savait qu'elle en était consciente.

— « Eh bien, » se dit-il à mi-voix, « je crois que l'affaire est dans le sac ! »

De retour à Tedrow Valley, Marvin fit passer le camion par le plus grand des sas pneumatiques. C'était une initiative quelque peu extravagante, car elle obligeait à consommer trois livres d'oxygène. Mais il fit remarquer à sa femme qu'en tout état de cause il en aurait fallu presque deux pour transporter toutes leurs marchandises en passant par le plus petit. Et, en procédant comme il le faisait, il pouvait conduire le camion jusqu'à l'entrée de la resserre afin d'y décharger directement leurs divers achats.

Les deux soleils se couchaient quand Marvin et Thelma eurent terminé leur travail.

Côte à côte, se donnant le bras, ils se tenaient près du camion pour admirer le spectacle. C'était un de ces rares crépuscules où le ciel passe progressivement du pourpre à l'indigo nocturne, Alpha plongeant derrière l'horizon, comme en chute libre, tandis que Bêta semblait piqué à l'un des sommets effilés de la lointaine chaîne de montagnes. Cela se produisait une fois tous les trois ans et l'on disait qu'un tel spectacle portait chance à ceux qui le regardaient. C'était d'ailleurs un anniversaire pour le jeune couple : trois ans plus tôt, ils avaient déjà observé ensemble Bêta se poser sur les montagnes, alors que Marvin venait de déclarer à sa fiancée qu'il allait avoir les moyens de l'épouser et de subvenir aux besoins du ménage.

Il entoura d'un bras l'épaule de sa jeune femme et la pressa légèrement contre lui.

— « Dans trois ans, nous serons peut-être trois à admirer le même spectacle. »

— « Je l'espère bien, » fit Thelma en se blottissant contre lui.

Claude Mathews arrêta sa voiture en haut de Paxton Hill, à proximité d'une éminence d'où l'on découvrait Tedrow Valley. Il consulta la carte qu'il venait de se procurer, puis descendit du véhicule qu'il avait loué en ville et se mit à scruter la vallée au moyen de sa visionneuse télépanoramique, tournant à fond l'amplificateur de luminosité pour obtenir sur l'écran une image contrastée au maximum.

Çà et là, maculant l'ouate bleutée du brouillard matinal, apparaissaient les taches sombres et moirées des mares de pétrole dont Mathews avait déjà entendu parler.

Il repéra sans mal la bulle n° 7, qui abritait en l'isolant la villa du jeune ménage, mais localisa aussi les autres plexidômes

de la vallée pour se familiariser avec les lieux et pouvoir s'y retrouver plus facilement par la suite. Une dizaine de ces constructions s'éparpillaient au hasard des caprices de la route sinueuse. Elles étaient distantes d'un à deux kilomètres les unes des autres.

Lorsqu'il eut bien étudié les détails de la vallée, l'homme s'installa, à quelque distance de sa voiture, pour surveiller la bulle qui l'intéressait plus spécialement. La maison était éclairée. A l'intérieur du plexidôme, un petit camion était garé près d'une aile du bâtiment principal.

Il avait entendu dire que la plupart des hommes d'ici travaillaient dans les mines de diamant. En effet, on trouvait dans cette région des veines d'argile diamantifère dont la teneur pouvait atteindre 500 carats à la tonne, surtout sous forme de petites pierres à usage industriel.

Si Marvin Lake travaillait dans une mine de ce genre, il devait partir de bonne heure. Et si personne d'autre n'habitait avec le ménage, alors Mrs Thelma Lake serait seule...

Un sourire envahit le visage du marin de l'espace quand il aperçut un homme sortir de la villa et monter dans le camion. Le véhicule avança dans un caisson transparent qui dépassait un peu de la bulle. Un grand sas pneumatique.

Quelques minutes plus tard, le camion démarrait. On pouvait le voir s'éloigner dans la vallée sans trop se soucier de la route, d'ailleurs vaguement tracée, et se diriger vers les collines qui se dressaient dans le lointain.

Claude ne quittait pas des yeux l'écran portatif. A peine le poids lourd eut-il disparu derrière un repli de terrain qu'il se précipita vers sa voiture pour démarrer à toute vitesse en direction de la vallée.

Le souvenir du joli visage aux yeux bleus et aux lèvres rouges entrouvertes surgit dans sa mémoire...

... Il braqua violemment pour ramener la voiture au milieu de la route et quitter le terrain chaotique où il venait de risquer la culbute. Son cœur battait violemment, mais ce n'était pas d'avoir échappé de justesse à un accident.

Au bas de la côte, il dissimula la voiture dans un recoin où il était impossible de la repérer.

Il partit à pied, se guidant d'après les jalons cochés tout à l'heure sur sa carte. Sa combinaison hermétique louée, elle aussi, pour les besoins de la cause, lui donnait dix heures d'oxygène. Il devait prendre garde à ne pas s'égarer.

Il aurait préféré son uniforme d'astronaute, auquel son corps était habitué et qui se révélait plus fonctionnel. Mais il eût été trop facilement identifiable dans cette tenue : n'importe qui pouvait reconnaître un marin de l'espace à un kilomètre de distance.

Il marchait depuis un quart d'heure quand il s'arrêta près d'une petite mare de pétrole pour y plonger un doigt ganté de plastique, dont il barbouilla ensuite le volet facial de son casque, assez pour dissimuler ses traits tout en lui permettant d'y voir encore suffisamment pour se guider.

Quand il arriva en vue de son but, il commença à chanceler et à tituber, s'arrêtant à maintes reprises comme pour se reposer. Il savait qu'à une certaine distance de la grosse bulle transparente un signal d'alarme se déclencherait. Il lui fallait s'arranger pour pénétrer sous le plexidôme et il spéculait sur l'espoir que Thelma Lake laisserait s'y réfugier un inconnu apparemment en difficulté.

Elle pouvait, bien sûr, appeler son mari avant de prendre une initiative. Le camion était sûrement équipé d'un interphone. Toutefois, à supposer qu'elle le fasse, il y avait fort à parier que Marvin Lake serait au fond de la mine. Dans ces conditions, l'appel ne lui parviendrait pas.

Claude Mathews se trouvait à moins de trente mètres de l'immeuble quand il la vit sortir et le regarder. Il fit semblant de chanceler et tomba sur un genou, puis se redressa lentement pour progresser avec effort vers le sas pneumatique.

La jeune femme fit demi-tour pour rentrer dans la maison, selon toute apparence. Mais elle changea d'avis et prit d'un pas vif la direction du sas. Elle portait une ample robe de chambre bleue d'où dépassait la frange d'une fine chemise de nuit rose.

Claude Mathews réprima un sourire. Comme la plupart des femmes mariées, celle-là devait se recoucher après le départ matinal du maître de céans.

Il pénétra, toujours titubant, à l'intérieur du sas avant de s'y effondrer. Elle s'affaira maladroitement aux commandes des portes tout en lui souriant pour l'encourager. La fille ne l'avait pas reconnu derrière le volet facial barbouillé de son casque. Cela, il en était sûr, à présent.

Quand Marvin atteignit la mine, il rangea le camion comme d'habitude. Mais aujourd'hui le courage lui manquait. Monter trois bennes d'argile suffirait amplement à son ambition.

Avant de descendre au fond, il retourna même au camion pour brancher l'écran secret. Thelma ne se trouvait pas dans la cuisine ; la pièce vide lui fit une curieuse impression.

Il manœuvra le bouton permettant d'obtenir la chambre à coucher. Elle était là. Elle avait regagné le lit après son départ et s'était rendormie. Marvin sourit avec tendresse à cette image. Thelma avait eu en ville une journée fatigante et pleine d'émotions. En outre, ils avaient veillé jusqu'à près de minuit, hier au soir. Dormir jusqu'à midi ne pourrait lui faire que du bien.

Après avoir coupé le contact, Marvin se dirigea vers la mine et fixa le câble à sa ceinture. Au fond de la veine d'exploitation, il saisit son pic et tailla dans l'argile blanchâtre un volume suffisant pour remplir deux bennes, repérant d'un œil sûr, dans cette terre rugueuse, les masses susceptibles de contenir des diamants de plusieurs carats. L'espoir de découvrir une pierre de ce genre constituait l'aspect le plus passionnant du travail.

Voici un an, il en avait trouvé une qui devait approcher de neuf carats. Il l'avait mise de côté pour en faire la surprise à Thelma. Bien sûr, Marvin devrait faire tailler ce superbe diamant. Cette opération serait coûteuse, mais la pierre vaudrait une petite fortune.

Il remplit la benne, l'accrocha au câble et l'expédia vers la surface. Là-haut, le culbuteur automatique la renverserait avant de la renvoyer au fond.

Tout en attendant, il fouilla l'argile alentour, faisant disparaître dans la sacoche fixée à sa ceinture les deux ou trois petites pierres qu'il mit au jour.

Ce qui me tracasse aujourd'hui, pensait-il, c'est que je m'ennuie de Thelma. Mais, après tout, peut-être n'avait-il ce matin qu'une flemme carabinée !

La benne réapparut bientôt. Marvin se mit en devoir de la remplir et résista au désir qui l'envahissait de s'accrocher au câble pour remonter lui aussi.

Oui. Il eût aimé rester ce matin à la maison, mais lui et Thelma avaient fixé leurs règles de vie dès le début de leur mariage. Chaque chose en son temps. Les horaires de travail devaient rester intangibles. Sinon il est trop facile, quand on est son propre maître, de s'accorder de petites dérogations que l'on a ensuite tendance à multiplier et à prolonger. On en arrive ainsi à une oisiveté presque complète, comme Roul, par exemple, qui habitait sous le plexidôme n° 4 et qui traînait, désœuvré, toute la journée.

S'il rentrait à midi, Thelma ne lui demanderait évidemment pas de repartir après déjeuner, mais elle lui en voudrait un peu et lui ferait remarquer qu'il avait déjà perdu, la veille, presque toute sa journée.

Il acheva de remplir le récipient et le considéra. Pourquoi ne pas remonter avec cette benne ? Résistant à ce désir, il appuya d'un geste décidé sur le bouton d'embrayage et regarda s'éloigner l'engin.

Il regrettait maintenant de n'avoir pas cédé à son impulsion première.

L'impatience l'envahit soudain irrésistiblement. La benne lui sembla mettre une éternité à redescendre.

Lorsqu'elle se posa près de lui, il ne prit même pas le temps de la décrocher. Il sauta dedans et appuya sur le bouton de marche tandis que son impatience ne faisait que croître.

Comme le trajet se terminait, l'appareil sortant de l'ultime section verticale de la galerie, Marvin posa les pieds sur le rebord de la benne, tenant d'une main le câble tendu sous son poids. Puis il sauta sur le sol. La hotte métallique poursuivit son chemin et heurta en résonnant le dispositif à bascule installé à hauteur du treuil.

Le mineur, courant presque, se hâta vers le camion. Son impatience s'était muée en une véritable force de propulsion, mais il ne s'arrêta pas pour analyser ce phénomène ou s'en étonner. Son seul désir était de tourner un bouton, d'éclairer un écran et d'y voir Thelma.

L'appareil était toujours branché sur l'une des deux cellules de la chambre. C'est donc cette pièce qui apparut bientôt. Le lit était vide. L'autre cellule permettait de voir la seconde moitié de la chambre, celle où se trouvait la table de toilette. Thelma ne s'y trouvait pas.

Il brancha sur la cuisine. Personne, là non plus.

Elle était donc probablement dans la salle de bains. Il approchait déjà la main du bouton pour s'en assurer, mais il arrêta soudain son geste.

Quand Marvin avait procédé à l'installation du réseau photoélectronique, il avait hésité longtemps avant d'équiper la salle de bains. C'est seulement en songeant au nombre d'accidents qui s'y produisent qu'il avait fini par se décider. Et pourtant, il ne s'était encore jamais servi de ce contact.

Il n'était pas inquiet. Tout juste impatient. Mais impatient à

l'extrême. Il passa en revue toutes les autres pièces sans pouvoir trouver Thelma.

Finalement, son doigt se trouva de nouveau sur le contact de la salle de bains. Il hésitait. Que diable ! Un bref coup d'œil ne pouvait faire de mal.

Il enfonça le bouton et, une demi-seconde après, il poussa de nouveau celui de la cuisine. La salle de bains apparut donc sur l'écran la durée d'un éclair.

Thelma n'y était pas non plus.

Attendez donc... Mais bien sûr ! Elle devait se trouver dans la resserre, en train de ranger tous leurs achats de la veille.

— « Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? » dit-il à haute voix.

Marvin s'apprêtait à sortir et posait déjà un pied sur le sol quand il changea d'avis. Mieux valait d'abord manger un morceau et prendre une tasse de thé bouillant.

Le jeune homme ramena la jambe à l'intérieur de la cabine, qu'il ferma avec soin avant de mettre l'oxygénateur en marche. Quand la lumière verte apparut, il déverrouilla son volet facial.

En dépit de son geste vers le tableau de bord pour couper le contact du téléviseur, l'idée lui vint de laisser fonctionner l'appareil secret. La cuisine resta donc visible sur l'écran.

Son déjeuner était particulièrement savoureux, aujourd'hui. Thelma avait acheté tout un assortiment d'aromates nouveaux et une collection de friandises importées d'au moins une douzaine de planètes différentes. Il choisit un sandwich fait d'un pain de conserve fabriqué, se souvenait-il vaguement, avec une farine dont l'essentiel provenait des racines d'un arbre poussant dans une planète distante de plusieurs années-lumière.

Il mordit dans le sandwich, mâchant d'un air concentré tout en jetant un coup d'œil distrait en direction de l'écran.

Il vit la porte du fond s'ouvrir et Thelma surgir dans l'encadrement. L'expression de son visage l'immobilisa au milieu de sa bouchée. Sa femme était soucieuse et tourmentée...

C'est alors que l'homme apparut à son tour sur l'écran. Le visage était rond, mal rasé, la barbe sombre et bien plus foncée que celle des natifs de la planète.

Un homme d'équipage de l'astronef ? Mais qu'eût-il fait à Tedrow Valley ? Peut-être était-il parti en excursion et avait-il eu des ennuis mécaniques ?

— « Il faut que j'appelle mon mari, » disait Thelma.

Cela lui faisait tout drôle de voir un étranger chez lui en son absence et d'entendre sa femme lui parler.

L'inconnu saisit le bras de Thelma et lui dit :

— « Pourquoi déranger ce brave gars ? »

— « Il attend mon appel et je dois lui parler. Si je ne le fais pas, cela l'inquiétera et il reviendra ici tout de suite. »

C'était un mensonge délibéré. En l'entendant, Marvin se redressa et frémit. Il sentit l'étau de la peur lui serrer le cœur.

— « Oublie ce type, » fit l'homme.

Ignorant les coups de poing dont Thelma lui tambourinait la poitrine, il s'avança tout contre elle et lui saisit la tête à deux mains pour attirer son visage près du sien.

Marvin tremblait si violemment qu'il lui fallut s'y reprendre à plusieurs reprises pour mettre en marche le camion. Il abaissa brutalement le levier de commande des gaz et fut plaqué au dossier de son siège.

Il risqua un œil sur l'écran. Thelma luttait désespérément. Marvin s'obligea à regarder la route. Impossible d'arriver à la maison avant vingt minutes... Vingt minutes !

— « Voilà qui est mieux. » La voix de l'homme résonnait douloureusement dans la tête de Marvin. « Reste tranquille, que je puisse me débarrasser de ce vêtement. Nous allons passer un bon moment, ma jolie... Oui, un bon moment ! »

— « Sortez d'ici ! » fit la voix frémissante de Thelma. « Sortez d'ici ou mon mari vous tuera. »

Marvin lança de nouveau un coup d'œil à l'écran. Thelma était à terre, s'efforçant de progresser pouce après pouce vers l'interphone. L'homme se dépouillant de sa combinaison matérialisait le plus sombre des cauchemars ayant jamais pris naissance dans le subconscient de Marvin.

— « Me tuer, moi ? » disait l'homme. « Je ne crois pas, ma jolie. Et tu sais pourquoi il ne me tuera pas ? Parce que tu ne lui diras rien. Tu en as envie autant que moi, et tu me désires comme je te désire, mais tu te refuses à l'admettre. J'ai vu ça clair comme le jour dans tes yeux, hier, quand tu me regardais en faisant tes courses. »

Les mots terribles blessaient les oreilles de Marvin.

En faisant ses courses, hier ? Absurde ! Ce type était fou.

— « Vous mentez ! » s'écria Thelma.

Encore un coup d'œil sur l'écran. Thelma avait progressé vers

la paroi où se trouvait l'interphone. Soudain, elle bondit sur ses pieds et se précipita vers l'appareil.

L'homme se lança derrière elle, le survêtement encore accroché à l'une de ses jambes.

— « Pas de ça, Lisette ! Du calme, ma belle. »

Il lui saisit les poignets et les lui tordit derrière le dos, obligeant le corps de la jeune femme à se cambrer contre le sien.

Le conducteur fut brutalement ramené à ses propres réalités. En effet, le camion bondissait sur les rochers. Il braqua sec pour replacer le véhicule sur la route et faillit se retourner.

— « Non ! » hurlait Thelma.

Marvin ne put s'empêcher de regarder encore, mais il détourna aussitôt les yeux, horrifié par ce qu'il venait de voir, meurtri jusqu'au plus profond de son être.

Tout était brouillé à travers le pare-brise, alors qu'il s'efforçait en vain de distinguer la route, cherchant à coordonner de nouveau sa volonté et sa vision. Le camion fut secoué durement. Marvin se trouvait sur le bas-côté et venait de rouler sur une bosse. S'il avait dévié de l'autre côté, il aurait disparu dans le ravin, profond de soixante mètres à cet endroit, et se serait tué sur le coup.

Il freina pour s'arrêter un instant, incapable de voir où il stoppait. Il voulait continuer. Il *devait* continuer. En roulant pleins gaz, dix minutes étaient encore nécessaires pour arriver à la maison.

Dix minutes... autant dire une éternité.

Tel un esprit désincarné, il s'entendit pleurer... pleurer désespérément...

Combien de temps s'était-il écoulé ? Des heures ou bien des jours ? Cela ne revêtait plus la moindre importance. Thelma était peut-être morte. Pour elle, c'était peut-être préférable ; ainsi, elle ne connaîtrait pas l'horreur et la honte.

Mais qu'entendait-il ? Quels étaient ces bruits incroyables, propres à vous faire sombrer dans la folie, qui provenaient du hautparleur ? Il n'osait le réaliser et à vrai dire ne les comprenait pas bien. Et pourtant, il lui semblait avoir entendu le rire de Thelma. Un rire bref. C'était impossible, voyons ! La voix de l'homme s'éleva. Une voix d'un calme exaspérant :

— « C'est ça, ma jolie. Abandonne-toi. Sois heureuse. »

Et ce rire étrange, sauvage et démentiel, qui retentissait encore dans les oreilles de Marvin et qui s'achevait en sanglot pour

reprendre à nouveau et s'éteindre enfin en petits cris plaintifs, en gémissements, avant de laisser place au silence.

Un silence qui avait duré des siècles.

Marvin rouvrit les yeux. Il dirigea son regard vers le pare-brise. Il y voyait normalement, à présent. La route, la brume dans la vallée un peu plus bas, et les deux soleils, là-haut, dans un ciel pourpre.

Il se retourna brusquement vers l'écran. L'homme se tenait debout au milieu de la cuisine, bien d'aplomb sur ses jambes écartées. Il étirait ses bras immenses et bâillait largement.

Thelma gisait sur le sol, à plat ventre et immobile, la tête enfouie dans les bras. Seules ses épaules étaient agitées de sanglots spasmodiques et muets.

La voix profonde, à la fois calme et insupportable de l'homme, brisa le silence.

— « Tu vois, ma jolie, » disait-il, « ce n'était pas si désagréable, après tout, n'est-ce pas ? Ton bonhomme n'a jamais dû te faire passer d'aussi bons moments, hein ? Tu sais bien que non. Et ça t'a plu car, en définitive, tu as eu vite fait d'y prendre goût et tu as vibré. C'était ce que tu attendais depuis longtemps, pas vrai ? Je m'en suis douté quand je t'ai vu rougir en baissant les yeux, hier. C'était pas difficile à comprendre, je t'assure. Tu rougissais à cause de tes pensées secrètes. Tu te disais : « Voilà ce qu'on appelle un homme et j'aimerais bien pouvoir coucher avec. » Ose dire que ce n'est pas vrai ? Tu peux bien me l'avouer, à présent que je suis venu t'apporter ce que tu désirais le plus au monde. »

On pouvait lire dans le regard sagace de l'homme sa certitude de percer à jour les pensées les plus profondes de la jeune femme. Ses yeux demeuraient rivés à la nuque de Thelma.

« Qu'as-tu l'intention de faire maintenant ? » poursuivit l'homme alors que Marvin écoutait, tendu à l'extrême. Car il ne pouvait s'empêcher d'écouter.

« Vas-tu le dire à ton mari ? Ce serait ridicule, avoue-le. Ce qui est fait est fait. En outre, cela t'a plu, je te le répète. Crois-moi, ma jolie, je t'assure que ce sera un bon souvenir. Alors pourquoi gâcher ta vie ? Et que ferait ton mari s'il apprenait ? Il me tuerait ? Mais je pourrais peut-être lui raconter une belle histoire si jamais il lui prenait fantaisie d'essayer ? Et même, à supposer qu'il me tue ? Tout le monde apprendrait alors ce qui vient de se passer. Tu entends d'ici l'avocat général s'ex-

clamer, en se tournant vers toi : « Et maintenant, dites-nous pourquoi vous ne vous êtes pas défendue avec plus d'énergie ? » ... Et tous tes amis seraient là — ton mari aussi, d'ailleurs — et ils attendraient tes explications. »

L'homme souriait, sans quitter Thelma du regard. Il poursuivit :

« Mais si tu ne le dis pas, il ne saura jamais rien. Personne ne saura. Et si j'ai déjà quitté la planète au moment où tu raconteras tout ? A quoi cela t'avancera ? Chaque fois qu'il te regardera, par la suite, il se souviendra et tu pourras comprendre ce qu'il pense... »

Marvin aurait voulu ne rien voir et ne rien entendre. Il aurait voulu se boucher les oreilles, couper le contact, mais une force inconnue le retenait. Il souhaitait aussi ne plus penser mais cela aussi lui était impossible.

Aussi vite qu'il aille, il ne pouvait plus empêcher l'irréparable. Et quelque chose, à quoi il n'avait pas encore pensé, lui vint à l'esprit : s'il intervenait inopinément, il faudrait bien qu'il s'explique et Thelma apprendrait alors qu'il avait installé le système électronique dans toutes les pièces et elle saurait que son mari l'espionnait depuis les premiers jours de leur mariage.

Son intention n'était pas de l'espionner, bien entendu. Il n'avait jamais voulu rien d'autre que rester près d'elle en secret, que veiller sur elle en cas d'accident.

Mais le prendrait-elle ainsi ? Il en doutait.

« Ecoute-moi, » disait encore l'homme. « J'ai loué une voiture et elle est à quinze cents mètres d'ici. Je vais la reprendre pour rentrer en ville. Réfléchis à tout ce que je t'ai dit. Au fond, je suis un drôle de type, tu sais. Une fois, et ça me suffit. Quand j'ai eu une fille, je n'ai plus envie de recommencer avec elle. Alors le mieux, pour toi, c'est de penser à la suite et de garder le secret. Voilà... Je m'en vais. Reçois ton mari comme tu le fais d'habitude et quand vous serez couchés ensemble, alors pense à moi ! »

Une voiture ! Une voiture garée à quinze cents mètres de la bulle. Cet horrible bourreau mettrait une bonne demi-heure pour y parvenir. Ensuite, il emprunterait sans aucun doute la route franchissant Paxton Hill.

Thelma avait-elle entendu ce que l'homme lui avait dit ? Qu'allait-elle faire ? La gorge de Marvin se noua. Pauvre Thelma...

Son calme intérieur était revenu. Sur l'écran, l'homme lui tournait le dos. Il était occupé à revêtir sa combinaison étanche.

Marvin remit avec précaution le camion sur la chaussée. Quand il tourna de nouveau la tête vers l'écran, Thelma était seule. Elle se remettait lentement sur le dos. Marvin s'empressa de couper le courant. Voir le visage de sa femme lui eût été trop pénible. Il ne pouvait supporter ce spectacle. Pas tout de suite. Il referma le panneau et concentra son attention sur la conduite du camion. Tout en se dirigeant vers Paxton Hill ainsi qu'il venait de le décider, il n'osait même pas tourner la tête pour jeter un coup d'œil en direction de sa maison, comme il avait pourtant coutume de le faire quand il roulait dans la vallée.

Marvin avait établi son plan. Au sommet de Paxton Hill, on pouvait d'un certain endroit découvrir la vallée. Il attendrait que la voiture de l'homme soit en vue. Alors il se lancerait pour descendre à toute vitesse et foncer en plein dans l'autre véhicule. Pour lui, la question se trouverait ainsi réglée une fois pour toutes.

Pour lui ? Il se rendait compte soudain de ce qu'un tel raisonnement pouvait avoir d'égoïste. En réalité, il ne songeait qu'à lui-même. Mais par ailleurs, en agissant ainsi, il évitait à Thelma de paraître devant son mari avec sa peine et sa honte. Bien sûr, elle pourrait se demander par la suite pourquoi il n'était pas revenu ce jour-là par la route habituelle, mais elle ne se douterait jamais qu'il était au courant du drame.

Le moteur à turbine atomique hululait sur un ton de plus en plus aigu tandis que l'aiguille du compteur approchait du 150, mais Marvin ne s'apercevait pas de la vitesse à laquelle il roulait.

Quelle autre solution que de tuer le monstre et se tuer avec lui ? Pourquoi vivre, désormais ?

Cependant une pensée l'envahit et le submergea. Tout cet avenir que Thelma et lui-même bâtissaient ensemble avec tant de joie et tant de confiance, fallait-il l'anéantir, le balayer à jamais ?

Le mieux pour toi, c'est de penser à la suite et de garder le secret.

Oui... l'avenir...

Et Thelma ? Si jamais elle voulait se cramponner à tout ce qui était sa véritable vie ? Si elle voulait faire face et attendre que vienne l'oubli, n'en avait-elle pas le droit ?

L'éminence se trouvait un peu plus haut. Marvin leva le pied de la pédale de commande, actionna le frein puis fit demi-tour pour s'arrêter le long de la route, mais en sens inverse. Tout au fond, Tedrow Valley se laissait deviner à travers une brume bleuâtre. Il regarda ce paysage puis ferma les yeux, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Oui, il était vraiment trop égoïste. Thelma avait subi un véritable viol, son avenir et son bonheur mis en pièces par une brute sauvage. Et lui, Marvin Lake, il ne trouvait rien de mieux que d'ajouter encore un *accident* au malheur de la jeune femme et de lui enlever ainsi la seule raison de vivre qui pouvait encore lui rester.

Il existait un autre moyen. C'était de patrouiller lentement par ici avec le camion et, quand la voiture apparaîtrait, de braquer sur elle en accélérant à fond pour la culbuter dans le ravin profond d'une centaine de mètres qui bordait la route, tout au long de la colline.

Et s'il tuait cet homme, que se passerait-il ? La nouvelle en courrait sur toutes les ondes. Dans ce cas, Thelma n'aurait pas de mal à comprendre et à deviner qu'il savait.

Marvin émit un gémissement. Si seulement il n'avait pas écouté les raisonnements d'une terrifiante logique de ce fils de l'enfer ! Sans parler du doute que le monstre avait semé avec une habileté diabolique en spéculant sur l'éventuel sentiment de culpabilité que sa malheureuse victime pouvait ressentir. Il était dans la nature des choses que les femmes admirent d'autres hommes que leurs maris. Comme les maris admiraient d'autres femmes que les leurs.

Quand ils allaient en ville, il éprouvait du plaisir à regarder les jolies filles et il en était certainement de même pour Thelma à l'égard des gars bien bâtis qu'ils pouvaient croiser...

Oui. Il allait tuer cet astronaute de malheur, sinon il ne pourrait plus supporter sa propre existence.

Il commença à prendre ses dispositions et à orienter le véhicule suivant l'angle convenable pour être prêt à éjecter l'autre de la route.

Mais s'il tuait cet homme en s'y prenant de cette façon, Thelma saurait qu'il savait...

Les affres de l'indécision l'assaillirent. De toutes parts, il butait sur Thelma.

L'astronef ne partirait pas avant demain matin. Il avait donc

le temps d'aller en ville après s'être armé d'un couteau. Il finirait bien par retrouver l'homme, pour le supprimer. Agir ainsi serait sans doute préférable à toute autre initiative.

Un couteau... Il ricana amèrement. Une telle arme pouvait servir à autre chose qu'à tuer l'homme. A mieux encore...

Il leva le pied du frein et le camion prit de la vitesse en redescendant la pente qu'il avait gravie un peu plus tôt. Il était sur le point d'atteindre la vallée quand Marvin aperçut la petite voiture qui venait à sa rencontre.

Comme elle passait à sa hauteur, il vit dans un éclair le visage rond mangé d'une barbe noire. L'auto du monstre disparut bientôt, loin derrière.

Marvin roula encore une centaine de mètres et fut pris soudain d'un tremblement incoercible. Il lui fallut stopper mais il dut tirer le frein à main car la force lui manqua pour appuyer le pied sur la pédale.

Pourquoi trembler ainsi ? Etait-ce un phénomène de réaction, maintenant que l'occasion de provoquer l'accident était passée ?

Peut-être. Il y avait autre chose aussi, toutefois : il venait de revoir ce visage, ce visage qui symbolisait pour lui les tortures et les malédictions de l'enfer.

Maintenant il devait se reprendre, rentrer chez lui à l'heure habituelle, paraître souriant et de bonne humeur comme si rien ne s'était produit, et...

Oui, il fallait donner à Thelma la possibilité de retrouver une vie normale. Tout devait être subordonné à cet objectif.

Il aperçut les vestiges de son déjeuner éparpillés sur le plancher du véhicule : la petite cantine s'était renversée.

Il sortit de la cabine et dispersa dans le ravin les restes de son déjeuner désormais immangeable, puis il épousseta avec soin le tapis de sol pour en balayer les miettes.

Marvin avait encore trois heures devant lui avant de rejoindre son domicile. Rien de mieux à faire, par conséquent, que de retourner à la mine.

Il y arriva sans encombre mais le lieu habituel de son travail lui parut étrange. C'était un peu comme de retrouver un paysage familier après des années d'absence. Il se mit au travail, triant l'argile amoncelée sur le carreau afin d'en extraire la grenaille de diamant. Les secondes semblaient des heures, mais s'occuper ain-

si à faire les gestes de tous les jours contribuait à apaiser ses alarmes. L'instant de partir arriva enfin.

Maintenant que l'échéance approchait, la peur le reprenait. Il tremblait de nouveau en remettant le camion en route. Il voulut surmonter son émoi mais ne réussit qu'à l'accroître.

Il ralentit et s'obligea à penser à l'avenir, à le voir en rose et à imaginer tout ce qui valait la peine d'être vécu.

Son trouble finit par se dissiper.

Thelma devait commencer à l'attendre. Dans quel état se trouvait-elle ? Avait-elle réussi à surmonter son désarroi ou bien était-elle encore sous le coup de la frayeur ?

Mieux valait savoir à quoi s'en tenir avant de rentrer. Il hésita un moment avant d'arrêter le camion et de brancher l'écran. L'image de la cuisine apparut.

Thelma n'était pas là.

Les tourments rôdaient de nouveau à la lisière de sa conscience, prêts à fondre sur lui avec une rage redoublée. Il poussa le bouton qui permettait de recevoir l'image de la chambre.

Thelma n'y était pas non plus.

Il coupa le contact, remonta brusquement le panneau contre l'écran et ne bougea plus, ramassé sur lui-même, les poings serrés, luttant pour conserver sa lucidité. Thelma allait bien. Il fallait qu'elle aille bien. Tout l'avenir en dépendait.

Et si jamais ce... (il ne trouvait pas de nom pour le qualifier) si jamais il était revenu ? Quelle folie d'avoir délaissé ce poste d'observation durant plusieurs heures ! En parfait égoïste, il ne pensait qu'à lui. Dieux du ciel ! Marvin réalisait que de tout l'après-midi il s'était contenté, en effet, de ne penser qu'en fonction de *sa* propre personne et de *ses* propres souffrances. Il ne s'était pas vraiment soucié de Thelma et n'avait pas cherché à savoir si elle reprenait le dessus. Et il n'avait pas pensé non plus que ce démon pourrait revenir.

Mais avant tout, il fallait retrouver le calme... Tout allait bien. Thelma se trouvait dans la salle de bains ou dans la cour, près du sas pneumatique.

Bien sûr, voyons ! Il allait la trouver près du sas, comme d'habitude. Elle s'efforcerait de lui offrir un visage souriant. Allons, dépêchons-nous. Inutile de la faire attendre.

Il remit donc le camion en route et imagina sa femme prête à lui sourire et à lui faire un geste d'accueil amical de l'autre

côté du caisson transparent. La vie serait belle. La vie *est* belle. Thelma et lui allaient retrouver leur bonheur et leur optimisme.

Il accéléra, coupant à maintes reprises à travers la vallée sans se préoccuper des méandres de la route, ce qui ne lui arrivait pour ainsi dire jamais. Bientôt apparut la bulle nº 7, sa maison. Son cœur se mit à battre douloureusement. Ses yeux lui faisaient mal à force de les écarquiller pour tâcher d'apercevoir Thelma debout, de l'autre côté de la paroi transparente de la bulle.

Elle n'était pas là ; ou, si elle y était, il ne la voyait pas.

Le camion fit une violente embardée qui accapara son attention. Fort heureusement, il n'était monté que sur un rocher qui affleurait. S'il avait roulé dans l'une de ces flaques huileuses, il lui aurait fallu ensuite des heures pour décrasser le véhicule.

Il avança jusqu'à proximité du sas et sauta de la cabine. Une fois entré, il appuya sur le bouton commandant la fermeture de la vanne extérieure et la mise en route de l'épurateur-oxygénateur destiné à faire disparaître le méthane. C'était toujours ce qu'il y avait de plus long, ces soixante secondes d'attente dans ce caisson transparent. Habituellement, Thelma se trouvait là, à quelques pouces à peine, le visage radieux et souriant. Mais aujourd'hui, se dit-il, elle n'avait pas eu la force morale de rester une minute entière le sourire aux lèvres, comme si rien ne s'était produit. Voilà certainement la raison de son absence.

Les soixante secondes s'écoulèrent. La porte intérieure s'ouvrit et Marvin fonça vers la maison.

Arrivé près de la porte de la cuisine, il s'appuya contre le mur. Ses jambes tremblaient sous lui. Il se reprit et appela : « Thelma... »

Il patienta deux secondes avant de pousser la porte et de renouveler son appel. Personne n'apparaissant, il entra. La cuisine était vide.

La maison tout entière était vide.

Quelle heure était-il, à présent ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il avait couru d'une pièce à l'autre, l'appelant et la cherchant avec l'énergie du désespoir. Dans la resserre, il avait parcouru un à un les passages aménagés entre chaque rayon garni de conserves.

Deux fois l'espoir le reprit. Quand il songea d'abord au local

contenant l'hydrosynthétiseur, ensuite à l'abri de secours aménagé sous la maison. Mais Thelma ne s'y trouvait pas non plus.

Il ne restait qu'un seul endroit où elle pût être, mais il essayait de n'y pas penser.

Il se domina pourtant pour regarder à travers la paroi transparente de la bulle, en direction du camion, et au-delà... Oui. Il regardait *dehors*.

Des gens se conduisaient parfois ainsi. Quelques mois plus tôt, le téléinformateur avait annoncé qu'un homme était sorti dehors sans revêtir sa combinaison hermétique. Et voici un an, une femme avait fait de même, se livrant à l'atmosphère imprégnée de gaz mortel avant de plonger dans une mare de pétrole. La police avait cherché deux jours avant de retrouver le corps.

Marvin entra dans le sas et sortit au-dehors sans attendre. Dans ce sens, patienter soixante secondes n'était pas indispensable. Il suffisait de refermer la porte intérieure et d'ouvrir immédiatement la porte extérieure. L'air pur sortait avec vous. Quelques alarmistes mettaient bien leurs concitoyens en garde contre cette pratique. D'après eux, il finirait ainsi par y avoir assez d'oxygène libéré pour porter l'atmosphère de la planète Jeffrie à un taux de concentration explosif ; en réalité il n'y avait rien à redouter de ce côté-là et les pessimistes exagéraient. En effet, l'oxygène était consumé par l'ionisation qui rayonnait des soleils jumeaux.

Vraiment bizarre de penser à tout cela, alors que la pauvre Thelma...

Marvin commença ses recherches. Il finirait bien par apercevoir quelque part un paquet de vêtements en désordre, un bras dépassant d'un repli du terrain.

Jusqu'où avait-elle été capable d'aller avant de s'écrouler ? Une centaine de mètres ? À peine, sans aucun doute, même en supposant qu'elle ait couru. Justement, à ce sujet, il n'avait encore jamais noté que trois étangs de pétrole assez vastes se trouvaient proches de leur plexidôme et du sas pneumatique. Trois étangs que l'on pouvait atteindre en courant. Marvin s'en rendait compte pour la première fois, car il n'avait eu jusqu'alors aucune raison d'envisager les choses sous un tel jour.

En définitive, il ne la trouva pas.

Il scruta les rives des trois étangs, à la recherche d'une empreinte sur le sol rugueux et brûlé, ou d'une éraflure que le sou-

lier de la jeune femme aurait pu laisser en glissant ou en dérapant.

Il découvrit bien quelques marques légères, mais comment savoir si elles avaient été faites par Thelma, en admettant même qu'elles proviennent de la chaussure d'un être humain ?

Marvin examina avec effroi la surface brillante des trois étangs, essayant de deviner lequel d'entre eux contenait le corps inanimé de sa compagne. Il faudrait sonder ces masses de pétrole boueux pendant une semaine au moins avant de l'exhumer.

Mais entre-temps...

Il rentra chez lui et retrouva la cuisine toujours aussi dramatiquement vide. Il ouvrit le tiroir contenant les couverts. Parmi les couteaux qui se trouvaient là, il en choisit deux : un couteau à découper, long et tranchant comme un rasoir et solidement emmanché, et un autre plus modeste, du genre couteau à éplucher, qu'il se mit en devoir d'aiguiser finement. Tant et si bien qu'un chirurgien aurait pu s'en servir.

Un chirurgien... ou même quelqu'un d'autre.

Sur le seuil, il s'arrêta et se retourna. Peut-être voyait-il sa cuisine pour la dernière fois. Que lui importait, désormais ?

Il se dirigea vers son camion, y monta et prit la direction de la ville par la route de Paxton Hill.

Les soleils jumeaux avaient disparu à l'horizon quand il arriva en vue de la cité. Le vaisseau spatial était encore là, parsemé à l'extérieur de points lumineux rouges, jaunes ou verts. L'intérieur de l'astronef était éclairé et une vive lumière passait çà et là à travers les hublots, donnant naissance à des disques d'une blancheur irréelle.

Marvin se dirigea vers son parking habituel pour y ranger le camion, puis il traversa le sas pneumatique le plus proche et mit sa combinaison au vestiaire. Il enfouit la fiche de consigne dans sa poche, conscient du fait qu'il ne retirerait plus jamais son survêtement étanche de l'endroit où il venait de le déposer. Thelma avait choisi son destin et, de ce fait, elle lui dictait le sien. Si l'au-delà existait, ils ne tarderaient pas à se retrouver.

Il aperçut le bureau de location de voitures. Obéissant à son impulsion, Marvin obliqua pour s'y rendre.

— « Bonjour, Marvin, » lui lança la fille qui tenait le guichet.

— « Bonjour... Joyce, » répondit-il. Ils avaient été à l'école en-

semble mais il avait dû réfléchir un peu avant de remettre un nom sur son visage.

— « Que puis-je faire pour toi ? » demanda-t-elle en souriant.

— « Eh bien, voilà, » fit le jeune homme en s'efforçant de garder son naturel, « je voudrais savoir si tu as loué une voiture à un gars qui doit appartenir à l'équipage de l'astronef. Un type grand et brun, avec un visage plutôt rond. »

— « Je crois bien que oui. » Elle consulta une liste. « Ce doit être Claude Mathews. Il a conservé la voiture pendant cinq heures. »

— « Je te remercie. » Marvin s'éloigna à grandes enjambées. Claude Mathews. Connaître son nom simplifierait les recherches. Et tout d'abord...

Il avait été sur le point de sauter sur l'un des trottoirs roulants, mais il se ravisa et se dirigea vers une cabine télémicrophonique. Après quelques essais, il réussit à entrer en contact avec l'astronef.

— « Je voudrais savoir si Claude Mathews est remonté à bord, » demanda-t-il.

— « Veuillez attendre un instant, » lui répondit une voix d'homme. Après un silence, la même voix poursuivit : « Non, il n'est pas là. Et comme je connais le bonhomme, il doit être en train de jouer au poker dans un tripot quelconque. Le service d'ordre devra le ramener à la dernière seconde. »

— « Merci, » fit Marvin, qui raccrocha l'appareil avant de se diriger vers le trottoir mobile.

Une voix vaguement familière l'interpella : « Eh, Marvin ! Où vas-tu comme ça ? Je ne t'avais pas rencontré depuis un sacré bout de temps. »

Il ne s'arrêta pas et sauta sur le premier translator, le plus lent de tous, avant de gagner le plus rapide. C'est alors seulement que le propriétaire de la voix lui revint en mémoire. Il s'agissait de l'une de ses relations, du temps qu'il était célibataire. Un de ses partenaires aux échecs, très ordinaire d'ailleurs. Au demeurant, un gars antipathique et même plutôt répugnant.

Répugnant ? Ce qui lui avait semblé naguère mériter cette qualification ne lui apparaissait plus aujourd'hui dépasser l'aimable originalité dont un honnête homme fait preuve à l'occasion. A présent, Marvin savait ce qu'était le mal et ce que pouvait concevoir un esprit diabolique. Son échelle des valeurs avait changé de dimension...

Une fois, et ça me suffit...

L'effroyable banalité de cette formule employée par le monstre... Cette voix profonde et au timbre agréable prononçant d'aussi diaboliques formules... Jusqu'à son dernier souffle, l'écho lui en retentirait à l'oreille.

Mais pour l'instant, il s'agissait de conserver son sang-froid. Il était si facile de perdre les pédales ! Tenir bon. Tenir bon encore un petit moment, c'était indispensable.

Le trottoir-express l'entraînait vers la zone de la base et des docks. C'est dans ce quartier que l'on trouvait les maisons de jeux, les établissements « d'accueil », les cabarets de bas étage où l'alcool coulait à flots, les fumeries et toutes les boutiques des marchands d'illusions largement ouvertes, tendues comme autant de pièges fascinants ayant pour but d'attirer ce qui subsistait encore de lie humaine, de rassembler ces hommes inquiétants que l'on pouvait ainsi plus facilement surveiller. Mais l'un de ces individus avait échappé à cette fascination et à l'enchantement des sirènes. Il était parti écumer les régions où vivent les honnêtes gens.

Où était-il à présent ?

— « Tu viens, chéri ? »

Marvin regarda sans le moindre trouble le pauvre visage ravagé et il poursuivit sa route. Les doigts de la fille lâchèrent la manche de sa veste. Cette malheureuse avait-elle subi... ? Pourquoi avait-elle fini par échouer ici ? Et pourquoi ici plutôt qu'au fond d'une de ces mares épaisses et noires de la vallée où elle aurait trouvé l'éternel repos ?

Il entra dans une maison de jeux. Rien. La rue, à nouveau.

— « Voulez-vous vivre un rêve merveilleux ? »

Marvin baissa les yeux pour considérer le petit bonhomme grassouillet, au visage de saindoux ranci souligné d'un triple menton et aux lunettes de myope.

« Vous semblez triste, » laissèrent tomber les grosses lèvres molles. « Venez donc avec moi et vous verrez. Vous connaîtrez un pays heureux où tout est agréable, séduisant. »

Oui, pensa Marvin, *c'est une solution...*

Céder à l'illusion en plongeant dans le paradis artificiel de la drogue... Il pouvait comprendre qu'on éprouve un tel besoin.

— « Non, » répondit-il aimablement. « Pas tout de suite. »

Et il passa.

L'Homme avait réussi à conquérir l'espace et à atteindre les étoiles, mû par la puissance de ses propres rêves. L'Humanité ressemblait à un océan immense rongeant de ses vagues puissantes les falaises de l'éternité. Mais il y avait encore des eaux mortes, des surfaces immobiles sous lesquelles on devinait un grouillement de formes immondes et malsaines. Et c'est à cette vase malodorante qu'appartenait une chose nommée Claude Mathews...

Un peu plus loin brillait l'enseigne d'une autre maison de jeux. C'était peut-être la huitième... ou la dix-huitième. Marvin en avait perdu le compte et il commençait à désespérer. Il en serait ici comme partout ailleurs. Il n'y trouverait pas ce visage rond surmontant de larges et maigres épaules qu'il recherchait depuis si longtemps. Sa quête était sans fin.

Mais à peine eut-il poussé les deux battants de la porte que l'homme lui apparut.

Ce vaste local avait dû autrefois servir de hangar ou d'entrepôt. On y voyait encore des rayons courant le long des murs et recouverts de poussière. Le sol bitumé était jonché de déchets et une odeur aigre flottait dans l'atmosphère enfumée.

Il y avait à peu près deux douzaines de tables régulièrement disposées, garnies chacune des huit joueurs qu'elles pouvaient recevoir. Marvin reconnaissait la plupart des jeux : le nouveau whist, l'écarté... et le poker, naturellement.

Quelques-uns des joueurs étaient des jeunes gens et cela rappelait à Marvin le temps où il fréquentait lui-même ces endroits et où il ignorait la signification et jusqu'à l'existence de certaines horreurs. Mais la grande majorité de l'assemblée se composait sans le moindre doute de marins de l'espace. Il y avait là des gens de toutes les couleurs, des blancs, des cuivrés, des jaunes et des noirs. Tous ces hommes étaient originaires d'une douzaine de planètes disséminées dans la galaxie.

Marvin s'approcha de la table de Claude Mathews. Sans se faire remarquer, il progressa parmi la foule. L'homme allait-il le reconnaître ? Se souviendrait-il même l'avoir déjà vu ?

— « Deux cartes, » demandait la voix qu'il connaissait déjà trop bien.

Marvin s'approcha encore. Si près qu'il aurait pu, allongeant le bras, atteindre l'épaule du joueur. En face, celui qui donnait

les cartes était un jaune. Mathews ramassa ses deux cartes avec bonne humeur. Il avait un tas de jetons devant lui.

Il remporta la mise avec deux paires.

— « Et voilà ! » jubila le monstre. « La chance ! Toujours la chance, au jeu comme en amour. Je suis veinard sur toute la ligne. »

— « A toi de donner, » fit laconiquement l'un des joueurs au teint de cuivre rouge.

— « Mais en amour, » poursuivit Mathews qui prenait ses cartes après avoir effectué la distribution, « en amour, je ne veux pas entendre parler de ces sauterelles de maisons de passe. Et d'abord, de toutes les honnêtes femmes qui peuvent exister, il y en a neuf sur dix qui aiment ça, et qui attendent le moment où ça leur arrivera. »

Quand l'homme au teint cuivré ouvrit la mise, Mathews arrangea ses cartes et reprit : « Et c'est partout pareil. Combien de maris qui satisfassent vraiment leurs femmes dans ce domaine ? Aucun. Aucun n'en est capable. Oui, je le répète, sur dix femmes mariées, neuf attendent l'arrivée d'un gars solide qui leur fera éprouver le grand frisson. Un grand frisson dont elles ne perdront jamais le souvenir. »

Marvin referma la main sur l'épaule du joueur.

Le visage rond se tourna et les yeux sombres se dirigèrent vers le mari de Thelma, qu'ils ne reconnurent pas. L'expression du regard le montrait clairement.

« Dégage, mon pote ! » fit Claude Mathews. « Je ne fais jamais l'aumône. Va voir ailleurs. »

— « Je ne suis pas un mendiant, » répondit Marvin.

— « Non ? » Claude Mathews se souleva un peu de sa chaise et se tourna à moitié. Autour de la table, tout le monde se figea.

« Qu'est-ce que tu me veux, alors ? »

— « Ces honnêtes femmes dont vous parlez, » fit Marvin. « L'une d'elles était la mienne. »

— « Sans blague ! » rétorqua l'autre en jaugeant d'un air amusé la mince silhouette de Marvin.

— « Laisse tomber, » fit une voix traînante. « Allez, joue ! Il ne reste plus beaucoup de temps. L'astronef décolle à l'aube. »

Mais personne ne fit attention à ces sages paroles.

— « Oui, sans blague, » répondit Marvin en écho. Il était maître de lui, à présent. Il se souvenait qu'au temps de son enfance

on lui avait fait cadeau d'un coffret d'illusionniste dont les instructions indiquaient que le secret de la réussite dans ce domaine était d'intéresser les spectateurs à l'activité d'une main, de façon à les empêcher de remarquer ce que préparait l'autre.

Il sortit le plus petit des deux couteaux, le tenant de la main gauche à demi levée dans une attitude encore imprécise. Comme tout le monde, Claude Mathews regarda l'arme. Une lueur de dédain brillait dans les petits yeux noirs du marin. Que l'autre fasse un geste un peu plus menaçant et il lui saisirait le poignet sans coup férir.

« Vous avez violé ma femme, » fit Marvin d'un ton glacial.

— « Holà ! Attends un peu, mon gars, » fit Claude Mathews. « Qui t'a raconté ça ? Je ne t'ai jamais tant vu, l'ami, mais je te dirai quand même qu'à moins qu'on m'y invite gentiment... »

Marvin brandit le petit couteau de table comme un gaucher le ferait avant de frapper. Claude Mathews tendit le bras. Il n'aperçut pas l'autre lame, longue et acérée, qui lui perçait l'aine et s'enfonçait vers le bas, lui fouillant les entrailles et ne s'arrêtant qu'au moment où elle pénétra de plusieurs centimètres dans le capitonnage du siège.

Marvin voyait de tout près le visage de son adversaire. Chaque détail de l'épiderme lui apparaissait comme à travers une loupe. Il vit le regard se glacer et l'œil devenir vitreux. Il comprit que le couteau accomplissait son œuvre.

Il le lâcha et recula, tenant toujours la petite lame serrée dans son poing gauche. Puis il s'éloigna et se dirigea vers la porte de la salle. Les autres s'écartaient devant lui. Dans son dos s'élevaient les hurlements désespérés de Claude Mathews.

Marvin ne se retourna pas. Tout était fini et plus rien n'importait. A supposer que le couteau dont il venait de se servir lui entre maintenant sous l'omoplate, cela ne lui permettrait que d'oublier pour toujours d'affreux souvenirs. Et si, par ailleurs, Claude Mathews devait mourir du coup qu'il lui avait porté, être arrêté pour ce crime lui était parfaitement égal.

On le laissa passer. Il se retrouva hors de la salle de jeux sans même s'être aperçu qu'il avait laissé choir le petit couteau.

— « Tu viens, mon chou ? » lui demanda une fille plutôt agréable à regarder. Elle le dévisagea, puis se détourna aussitôt. Marvin la considéra un instant tandis qu'elle s'éloignait. Un homme passa près d'elle, d'un pas mal assuré. La fille hésita mais finit par l'aborder. Ils échangèrent quelques mots. L'homme prit la

femme par la taille et le couple se rapprocha de Marvin avant de le croiser. Juste à cet instant, la fille levait les yeux vers son compagnon un peu éméché. Elle ne prêta pas la moindre attention au mari de Thelma. Le type appartenait à l'équipage de l'astronef. Il l'avait entendu chantonner à mi-voix : « On s'envole à l'aube. »

La chanson vieille comme l'espace infini.

On s'envole à l'aube. Bientôt nous serons partis. Adieu, mes amours, adieu pour toujours.

— « Dieux de l'Espace ! » s'exclama quelqu'un à côté de lui. « Il est encore ici. »

Il se retourna. Des hommes casqués et portant l'uniforme du Service d'Ordre de la Marine Spatiale, le S.O.M.S, l'encadrèrent aussitôt.

Il fut submergé d'une vague de gratitude et de reconnaissance. Quand il était sorti de ce local enfumé, il ne savait ni quoi faire, ni où se diriger. Rien ni personne ne l'attendait plus. Maintenant, un but s'offrait à lui. Un but qu'il n'avait pas choisi lui-même, certes, mais du moins n'aurait-il plus la moindre initiative à prendre. Il ne lui restait qu'à se laisser conduire.

— « Qu'est-ce qu'on va en faire ? » disait l'un des hommes. « C'est un colis plutôt encombrant. Il ne pouvait pas se contenter de lui rentrer dans le chou, non ? »

— « L'essentiel, c'est de l'emmener d'ici avant que la police ne lui mette la main dessus, » s'empressa de déclarer un autre de ces hommes. « Gil, retourne à la maison de jeux et recommande à tous les gars de dire qu'ils n'ont rien vu. »

— « Conduisons-le au vaisseau, » fit une autre voix. « C'est le dernier endroit où les flics viendront le chercher. »

Marvin se laissa entraîner.

Il sentit à un certain moment passer sur son visage le coup d'œil fugitif du petit homme gras de tout à l'heure. Il le regardait, telle une chouette, à travers les verres épais de ses lunettes. Le petit homme aux paradis artificiels.

On le poussa dans une voiture qui s'ébranla rapidement. Dans le lointain, il entendit mugir les sirènes des cars de la police. Le bruit de l'une d'elles grandit jusqu'à son maximum insupportable quand le véhicule les croisa, puis s'estompa peu à peu.

Il se rendit compte que la voiture où il se trouvait prenait plu-

sieurs virages. Puis elle s'arrêta après une secousse et fut ensuite entraînée avec souplesse vers le bas. Il comprit qu'ils étaient dans un ascenseur. Il comprit aussi qu'ils étaient près des bassins de radoub et des chantiers de construction et qu'ils plongeaient vers les couloirs souterrains conduisant à la base elle-même.

Il n'était jamais monté à bord d'astronef mais savait qu'ils se posaient avec une telle précision que leurs cages d'ascenseur s'adaptaient exactement à celles qui partaient des couloirs souterrains.

La voiture se remit en marche avant d'être emportée dans une ascension soudaine et rapide. Plus haut. Toujours plus haut. Jamais un ascenseur ne l'avait enlevé si haut.

A partir d'un certain moment, l'atmosphère environnante parut différente, étrange.

L'ascension s'interrompit enfin. Les portes s'ouvrirent. Il fut poussé hors de la voiture d'une main ferme mais sans brutalité.

— « Conduisons-le jusqu'à la salle J, » fit l'un de ses gardiens. Marvin se laissa emmener, toujours aussi docile.

Il franchit un seuil et entra dans une grande salle où se trouvaient quatre blocs volumineux aux formes étranges. Marvin n'en fut pas tellement surpris, car il en avait déjà vu des reproductions sur des illustrés. Il s'agissait de chambres de décompression verticale qui permettaient à l'astronef de prendre contact en souplesse avec le sol. Plusieurs chaises ordinaires, mais rivées au sol, étaient réparties dans cette salle des machines.

Une voix lui ordonna de s'asseoir, ce qu'il fit.

Deux membres du S.O.M.S restèrent avec Marvin. Les autres s'en allèrent. Marvin ferma les yeux et s'appuya au dossier. La fatigue l'écrasait. Son esprit flottait dans les zones obscures où le présent et l'avenir n'ont que faire.

A travers son désarroi, la conversation des deux gardiens força toutefois son attention. Non pas pour le sens des propos mais pour l'intonation des voix. Ils avaient un accent un peu bizarre et le rythme du débit était plus rapide que celui auquel il était accoutumé.

Tandis que l'attente se prolongeait, la sonnerie d'un téléphone retentit à deux reprises. A chaque fois, l'un des gardiens répondit. Marvin ouvrait les yeux et tendait l'oreille car il comprenait qu'on parlait de lui.

Un homme en uniforme d'officier de l'espace entra enfin dans la salle. Marvin regarda sans les comprendre les galons et les in-

signes de l'uniforme. Il ignorait s'il s'agissait du capitaine du bâtiment ou de quelque officier subalterne. Quoi qu'il en fût, le nouveau venu congédia les deux membres du service d'ordre et ferma la porte.

Cet homme, déjà grisonnant, avait un visage émacié mais le menton carré. Marvin éprouva de la sympathie à son égard. Il se présenta avec une certaine brusquerie : « Docteur Cavendish ! »

— « Et moi, je m'appelle Marvin Lake. »

— « Un nom ou l'autre, peu importe. Ils se valent tous, » fit le docteur Cavendish avec un sourire en coin.

— « Mais c'est le mien ! » s'exclama Marvin.

— « Puisque vous le dites... » rétorqua le docteur sur un ton conciliant avant de demander : « Avez-vous déjà voyagé dans l'espace ? »

— « Non. C'est la première fois que je monte dans un astronef. »

Le docteur Cavendish sourit plus largement.

— « Cela doit vous paraître aussi étrange qu'à moi la planète Jeffrie. De quoi vivez-vous exactement ? »

— « J'exploite une mine de diamants. »

— « Ah, oui ? Et vous êtes nombreux à y travailler ? »

— « Je travaille seul. Les dépôts d'argile diamantifère font comme des doigts qui s'enfoncent en pente raide dans le sol et quelquefois même à la verticale. On les appelle des veines d'exploitation. Leur diamètre atteint au maximum deux mètres ou deux mètres cinquante, mais il est en général d'un peu plus d'un mètre. Il faut être seul pour y travailler dans les meilleures conditions. Au surplus, la loi défend de s'y mettre à plusieurs. Des inspecteurs effectuent des visites régulières pour s'assurer que la veine est bien nettoyée et qu'on ne laisse pas perdre la marchandise bon marché. »

— « La marchandise bon marché ? »

— « Oui, les grains qui n'atteignent pas un dixième de carat. »

Le docteur Cavendish hocha la tête.

— « Je comprends. En somme vous travaillez toujours seul. »

— « Oui. »

— « Et à quoi songez-vous pendant ce temps-là ? »

— « Oh ! je ne sais pas, » répondit Marvin. « J'ai beaucoup de choses à quoi penser. Mais on doit surtout être attentif à ce que l'on fait. »

— « Il vous arrive pourtant de penser à certaines choses, » fit le docteur.

— « Oui. Bien sûr. »

— « Par exemple à votre femme restée seule à la maison, tandis qu'un astronef vient d'arriver et que l'équipage du vaisseau a quartier libre. »

— « Ah bon ! Si vous le prenez comme ça... » fit Marvin.

Il aspira profondément l'air tiède de la salle : « Ecoutez-moi bien, » fit-il. « Tout doit être clair. J'ai commis un certain acte et je ne le regrette pas. J'en assume l'entière responsabilité et je suis prêt à en payer le prix. C'est clair, cette fois, n'est-ce pas ? »

— « Mais vous n'avez rien fait du tout, » déclara le docteur Cavendish, toujours aussi calme. « C'est cela qui est clair. *Vous n'avez rien fait.* »

Marvin écarquilla les yeux.

— « Qu'est-ce que ça signifie ? » demanda-t-il, en proie aux affres du doute. « Voulez-vous dire que j'ai manqué mon coup ? Qu'il est encore vivant ? »

Il sauta sur ses pieds. « Où est-il ? Je veux... »

— « Taisez-vous et écoutez-moi, » fit le docteur avec fermeté. « Deux membres de notre équipage se sont battus au poignard dans un tripot du quartier réservé. Vous avez été témoin de ce combat, comme une centaine d'autres spectateurs. Vous avez projeté votre *moi* dans cette lutte et *imaginé* que vous étiez l'un de ces deux hommes. »

Marvin ouvrait de grands yeux incrédules en regardant son vis-à-vis, qui poursuivait : « Il n'y a là rien d'extraordinaire et vous n'avez pas lieu d'être inquiet quant à votre équilibre mental. Lorsqu'un crime vient d'être commis, il y a toujours deux ou trois personnes pour s'en accuser. C'est de notoriété publique et c'est conforme au besoin de se réaliser et *d'être* quelqu'un. Ces confessions sont démenties par les faits. Ainsi, dans le cas présent, des douzaines de témoins sont prêts à jurer que le combat s'est bien déroulé entre deux membres de notre équipage. »

Le docteur Cavendish se pencha en avant, et reprit :

« Ne comprenez-vous pas quels ennuis cela nous procurerait si jamais votre histoire parvenait aux oreilles de la police ? Vous accuseriez l'un de nos hommes d'être parti sur les routes et d'avoir fait violence à une citoyenne de la planète Jeffrie. Notre

bâtiment serait retenu ici pendant des semaines. Et, par ailleurs, même si vos tribunaux ajoutaient foi à votre témoignage (ce dont je doute, à moins que ne s'y ajoute celui de votre femme et la confirmation d'un examen médical. Et encore... même dans ce cas !...) eh bien, Claude Mathews ne serait pas condamné à plus de deux ans de prison. Ce serait peu en comparaison de ce qu'il a déjà subi. Mais cela nous serait très préjudiciable, d'une part sur le plan financier, d'autre part sur celui de notre programme. Notre plan de croisière s'en trouverait bouleversé. D'autres planètes nous attendent, et... »

— « Est-ce que je l'ai eu ? » interrompit Marvin.

— « L'homme d'équipage qui l'a poignardé a fait un sacré travail. Il vivra, mais il vaudrait mieux pour lui qu'il soit mort. Je n'ai pas à dire s'il avait mérité ou non un pareil destin. On l'a entendu, paraît-il, tenir des propos particulièrement choquants et grossiers, mais tout le monde croyait qu'il s'agissait de paroles en l'air. D'ailleurs, là n'est pas la question. Nous avons la ferme intention de respecter notre plan de vol et décoller à l'aube. Pour le reste, nous réglerons cette histoire au cours du voyage. Je vous engage à tout oublier. De plus, à quoi cela vous mènerait-il ? Voulez-vous que votre femme vienne témoigner à la barre ? »

— « Elle est morte, » précisa Marvin d'une voix sourde.

— « Je suis désolé, » fit le docteur, qui détourna les yeux, visiblement gêné. « C'est affreux, je vous le concède, mais cela ne change rien à l'angle sous lequel se présente la réalité. » Il se leva. « Je vous comprends, soyez-en persuadé, et je voudrais pouvoir vous aider. Mais la seule chose que je puisse faire, c'est de vous dire : retournez chez vous. L'oubli viendra avec le temps ; il en va toujours ainsi. »

Le docteur se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

« Ramenez cet homme au sol, » dit-il. « Accompagnez-le jusqu'à l'endroit où se trouve sa voiture. Veillez à ce qu'il parte bien pour rentrer chez lui. Et après, faites vite ! Nous ne sommes maintenant qu'à H moins 120 minutes. »

Marvin plongea la main dans sa poche pour en ramener le ticket de vestiaire, ce ticket qu'il avait cru inutile de conserver. Les deux hommes du S.O.M.S l'aidèrent à enfiler sa combinaison. Ils lui serrèrent la main et l'observèrent tandis qu'il se dirigeait vers le sas pneumatique.

Bien sûr, il pouvait attendre dehors jusqu'à leur départ et rentrer ensuite en ville. Mais à quoi bon ? Qu'avait-il à y faire ? Rien. Il n'avait rien à faire nulle part.

Si, pourtant. Il avait quelque chose à faire ; un endroit où aller, de l'autre côté de Paxton Hill, à Tedrow Valley, à quarante mètres du plexidôme n° 7. C'est là qu'une mare sombre et épaisse l'attendait et il était prêt à répondre à son appel.

Une mare sombre comme la nuit alentour, et qui ne s'en distinguait qu'en reflétant les étoiles. En l'accueillant tout à l'heure, elle frémirait et murmurerait doucement avant de retrouver l'immobilité et le silence.

Quand il atteignit les hauts de Paxton Hill, il arrêta le camion et regarda en arrière. Au fond de la nuit, la ville scintillait et rayonnait d'une étrange beauté. Avec son toit uni et transparent et ses parois opaques, on eût dit une chaudière en fusion au cœur des ténèbres avec, la dominant, le halo qui provenait de ses propres lumières et qui s'évadait vers le haut, irisant l'obscurité.

Et puis le vaisseau. Parsemé de lumières vertes, rouges et bleues, avec les disques d'une blancheur éclatante des hublots. Derrière lequel d'entre eux se trouvait la pièce où il avait séjourné ? Au fond de lui-même, il éprouva un soupçon de regret à la pensée que son existence allait prendre fin. Il aurait aimé pouvoir faire un voyage dans l'espace interplanétaire. Mais avec Thelma.

Il remit le camion en route et, après avoir franchi le col, il entama la longue descente qui conduisait à Tedrow Valley.

Au-dessus de lui, dans le bleu de la nuit, les étoiles brillaient faiblement. Dans sa cabine, il percevait le mugissement aigu et monotone des turbines qui tournaient régulièrement.

Calme étrange. Comme tout était paisible aux approches de la mort !

Dans les pinceaux des phares, la bulle n° 7 apparaissait déjà. Oui, déjà !

Il consulta sa montre. C'était H moins quarante-cinq pour l'astronef. Allait-il le regarder prendre son envol dans le matin rayonnant ? Thelma n'était plus là pour admirer avec lui ce spectacle, qu'ils avaient déjà vu ensemble à l'occasion du départ d'autres vaisseaux semblables.

Non. Cela concernait les vivants, et il n'en faisait plus partie.

Il ouvrit la porte de la cabine et descendit. Sans même y penser, il avait arrêté le véhicule à l'endroit habituel. Le sas pneumatique ne se trouvait qu'à quelques mètres.

La maison était obscure. Marvin s'en détourna avec un sanglot douloureux. Pourquoi l'avait-il regardée ? Désormais, il s'en abstiendrait.

Il se dirigea vers la plus vaste et la plus profonde des trois mares voisines. Celle choisie par Thelma, sans aucun doute. Il essaya, d'un geste malhabile, d'atteindre et de déboucher la bride de fixation de son hublot facial.

Un grand calme l'envahissait. Il avait décidé de soulever le volet de son hublot pour aspirer profondément et à plusieurs reprises l'atmosphère naturelle de la planète Jeffrie. Cette atmosphère avait la réputation d'agir comme un anesthésiant et d'atténuer les souffrances à venir.

Malgré lui, la peur l'habitait. Il réussit à l'expulser et serra les poings avant d'entreprendre ses derniers gestes.

Et soudain, un bruit fit irruption jusqu'au fond de son être. La sonnerie aiguë, stridente, de l'interphone dans la cabine du camion.

Sa première réaction fut de colère. Qui pouvait bien appeler en ce moment précis ? Tant que retentirait cette espèce de sonnette, il ne lui serait pas possible de relever son hublot, de respirer l'atmosphère mortelle ni de plonger dans les profondeurs de cette mare opaque.

Il poussa un soupir étrange, à mi-chemin entre une plainte et un grognement. Enfin, il courut vers le camion, mais il trébucha et tomba durement. Il se releva et poursuivit sa course tandis que la sonnette vrillait toujours le silence.

Enfin, il grimpa dans la cabine et saisit le micro.

— « Allô ! » fit-il.

— « C'est vous, Marvin ? Eh bien, ce n'est pas trop tôt ! Où étiez-vous donc passé ? Cela fait des heures que je tente de vous joindre. »

C'était la voix de sa belle-mère.

— « Pourquoi ? Que me voulez-vous donc ? »

— « Ce que je vous veux ? En voilà une question ! Ainsi, vous ne vous souciez pas le moins du monde de votre femme ? Et quand vous êtes rentré à la maison et que vous avez appris qu'elle était chez nous, vous n'avez probablement rien trouvé de mieux que de vous rendre en ville pour y jouer aux cartes ou faire je ne sais quoi. Qu'elle soit souffrante et attende un bébé vous laisse indifférent, je suppose ? »

— « Quoi ? » rugit Marvin.

— « Parfaitement, » répondit la brave dame sur un ton avantageux. « Elle ne s'est pas sentie bien, dans l'après-midi, et elle m'a appelée. Nous sommes allés la chercher pour la ramener chez nous et nous avons fait venir le docteur. »

Marvin s'écroula sur la banquette. La voix poursuivait :

« Qu'avez-vous donc fait ? Vous n'avez pas vu son petit mot ? Elle l'avait collé sur le panneau intérieur du sas. Peut-être est-il tombé, après tout. »

— « Mais l'enfant... » cria Marvin.

— « Quoi, l'enfant ?... Oui. Depuis deux mois. Et tout va bien. Mais Thelma avait glissé et était tombée, chez elle, vers midi. Elle avait ressenti un malaise par la suite et s'en est inquiétée, et... »

Les paroles s'égrenaient et bourdonnaient aux oreilles de Marvin, qui n'y prêtait plus la moindre attention.

Thelma avait décidé de vivre. Elle allait avoir un enfant.

Et c'est pour son enfant, pour son mari et pour elle-même qu'elle voulait vivre, lutter pour ce qu'elle possédait de plus cher au monde et conserver le secret sur l'agression dont elle avait été victime.

« ... et elle ne peut pas dormir. Si jamais vous n'arrivez pas tout de suite, vous, mari dénaturé... ! »

Magnifique et adorable belle-maman.

— « D'accord, » fit Marvin en riant et pleurant à la fois. « D'accord, j'arrive tout de suite. Vous avez raison. Je suis un mari dénaturé. J'étais en ville... en train de jouer... Ecoutez-moi, belle-maman ! »

— « Quoi encore, espèce de gendre sans cervelle ? »

— « Ne vous ai-je jamais dit que je vous aimais ? »

— « Trêve de plaisanteries. Faites vite. On vous attend. »

L'interphone se tut. Elle avait raccroché.

Marvin se dirigea tout d'abord vers le camion. Mais il s'arrêta, hésita un peu et finit par obliquer vers le sas. Aucun papier n'était collé contre la porte intérieure, mais il l'aperçut bientôt à l'intérieur de la bulle, sur le sol, à peine visible dans la pénombre.

Il entra dans le sas, referma la porte et attendit avec impatience que l'air soit purifié. Il ouvrit alors la porte intérieure et ramassa l'enveloppe. Elle était souillée de taches grasses. Il avait dû marcher dessus à plusieurs reprises lorsqu'il se trouvait en proie à ce tourment aveugle qui datait déjà d'une éternité, lui semblait-il. Marvin décacheta l'enveloppe avec tendresse et lut :

« Chéri, maman et papa sont venus me chercher. Je ne me sens pas très bien, mais je ne voulais pas t'inquiéter inutilement. Prépare-toi à dîner. Je t'appellerai dans la soirée, à moins que ce ne soit maman. »

Quelle prudence dans le choix des termes. Il pouvait se l'imaginer écrivant ce billet. Courageuse et soucieuse de ne pas le blesser en vain, incertaine du sort réservé à l'enfant après ce qui s'était produit.

Il ne pouvait faire moins que de se hisser au niveau de son courage et de sa volonté. Elle n'apprendrait jamais qu'il connaissait son secret. Elle ignorerait toujours ce qu'il avait fait.

Il sortit du plexidôme. Le jour allait venir. Paxton Hill émergeait de l'obscurité. On commençait à en distinguer la silhouette ainsi que les détails de la vallée alentour. L'un des deux soleils apparut. Alpha, d'après la couleur.

Alors le vacarme éclata, s'amplifia, jusqu'à mugir, tel un grondement de tonnerre ininterrompu.

Marvin leva les yeux. Et bientôt, au-dessus de Paxton Hill, l'astronef apparut sur un fond de ciel pourpre.

Une forme effilée, brillant dans les rayons des soleils, gagnant de l'altitude dans une accélération foudroyante, laissait derrière elle une longue traînée de feu.

Le vaisseau s'amenuisa rapidement, jusqu'à disparaître aux yeux de Marvin. Fondu dans l'espace, filant à travers les étoiles, respectant son plan de vol. Il jouait son rôle de trait d'union entre les mondes connus de l'homme, et il formait lui-même un petit monde, peuplé d'hommes qui avaient trouvé leur idéal... ou l'avaient perdu.

Marvin se retourna. A quelques pas se trouvait son camion, la portière grande ouverte.

Sans hésiter, il se dirigea vers le véhicule et s'y installa.

Traduit par Emile Herbey.
Titre original : Ground leave incident.

CATHERINE

L. MOORE

L'ombre du dieu noir

Le baiser du dieu noir (numéro 186 de Fiction*) inaugurait la série des aventures de Jirel de Joiry. A l'occasion de la parution de la deuxième nouvelle de ce cycle, rappelons brièvement ce que nous écrivions pour présenter l'héroïne. Jirel est une guerrière d'un moyen âge hypothétique, une époque de légende qu'on pourrait qualifier de « passé parallèle ». Elle affronte des monstres et des démons, toutes les créatures d'un enfer mythique, dans des aventures parfois situées hors du temps et de l'espace. Dans l'œuvre de Catherine Moore, elle est le pendant, le double féminin de l'« aventurier de l'espace » Northwest Smith. Nous nous trouvons là dans l'âge d'or de l'*heroïc *fan-*

tasy, ce genre qui a ses lettres de noblesse et continue aujourd'hui, aux Etats-Unis, d'être prolifique.

L'ombre du dieu noir *parut originellement dans le numéro de décembre 1934 de* Weird Tales, *soit deux mois après* Le baiser du dieu noir *dont ce second récit se présentait comme la suite directe. Dans la première nouvelle, Jirel descendait souterrainement dans une sinistre contrée maléfique pour quêter auprès du dieu noir l'arme mortelle qui la vengerait de Guillaume, le conquérant exécré. Aux dernières lignes de l'histoire, elle s'apercevait, après avoir transmis la mort à Guillaume par un baiser, que ce n'était pas de la haine mais au contraire un amour farouche qu'elle vouait à celui qu'elle venait de tuer. Au moment où s'ouvre ce second volet, Guillaume mort continue de hanter Jirel et son âme rôde encore quelque part... ce qui fournit le point de départ à une seconde aventure.*

On retrouve ici ce mélange de romantisme exacerbé et d'épopée lyrique qui caractérisait la première manière de Catherine Moore. On y retrouve aussi, par rapport au récit initial, des répétitions notables dans les scènes d'introduction. Celles-ci sont dues, notons-le, aux exigences de la parution en magazine à l'époque. Puisque cette nouvelle était une suite, il fallait que les lecteurs ayant manqué le premier épisode puissent « s'y retrouver » : d'où l'obligation pour l'auteur de réutiliser les mêmes éléments de base. Ayant senti le danger, Catherine Moore devait définitivement débarrasser Jirel du dieu noir et de Guillaume pour la troisième nouvelle de la série : Jirel meets magic, *que nous publierons ultérieurement...*

A. D.

En rêve, Jirel entendait une voix faible et lointaine qui gémissait sans relâche. Elle ouvrit sur les ténèbres ses yeux jaunes et resta un moment immobile, se demandant ce qui l'avait réveillée, cherchant à percer du regard l'obscurité qui enveloppait sa chambre de la tour, prêtant l'oreille aux bruits nocturnes qu'elle connaissait bien : va-et-vient de la sentinelle arpentant non loin d'elle le chemin de ronde, cliquetis d'armures, bruit de pas traînants sur la paille dont on avait jonché le sol pour étouffer les sons, afin que la dame de Joiry pût dormir en paix.

Et, tandis qu'elle restait étendue dans le noir, l'illusion familière s'empara d'elle brusquement. De nouveau, elle sentit deux fortes mains gantées de fer étreindre ses épaules, une bouche barbue se poser sur la

sienne insolemment. Elle serra les dents pour s'empêcher de maudire à voix haute sa propre faiblesse et, sous ses paupières, sentit le picotement de larmes d'impuissance.

Immobile, elle évoqua Guillaume... ce Guillaume si odieusement magnifique dans son armure, lui souriant dans la grande salle du château de Joiry où les cadavres des soldats de Jirel gisaient sur leurs drapeaux ensanglantés... ce Guillaume dont les mains étreignaient ses épaules et dont les lèvres épaisses pressaient les siennes. Elle sentit la colère la brûler comme une flamme au souvenir de l'arrogance et du mépris contenus dans ce baiser de conquérant. Mais était-ce bien la colère qui l'envahissait ? Etait-ce bien la haine ? Comment aurait-elle pu savoir, jusqu'au moment où elle l'avait vu mort à ses pieds vengeurs, que ce n'était pas de la haine qui bouillonnait en elle au souvenir de son étreinte et de la défaite qu'il avait infligée à ses hommes pour s'emparer de l'invincible Joiry ? Jirel avait commandé la forteresse la plus puissante du royaume, elle n'avait d'ordres à recevoir de personne, et ses deux ambitions primordiales avaient été de ne jamais laisser Joiry tomber aux mains de l'ennemi ni de tolérer qu'un homme s'approche d'elle sans y avoir été invité d'un sourire.

Non, ce qu'elle avait éprouvé en réponse à l'accablante arrogance de Guillaume n'était pas de la haine, bien qu'une rage folle l'eût alors consumée. Elle qui avait connu dans sa vie tant d'amours légères, comment aurait-elle pu comprendre, avant qu'il soit trop tard, la nature de cette tempête qui l'avait submergée ?

Elle était descendue, par le chemin secret dont seules une autre personne et elle connaissaient l'existence, jusqu'à ce noir et abominable enfer où nul humain porteur d'une croix ne pouvait pénétrer — cet enfer dont les grilles marquaient la limite de l'empire de Dieu et où nul n'aurait pu dire quelles étranges et terribles divinités régnaient à Sa place. Elle se rappela l'obscurité constellée d'étoiles de ce lieu sinistre, le son des voix plaintives qui s'élevaient dans le vent et les dangers sans nom qui l'avaient assaillie. Seule la force de sa haine (si c'était bien de la haine) avait pu la déterminer à descendre ici et seule la violence du sentiment qui l'animait l'avait soutenue le long des sombres voies qu'elle avait suivies en quête d'une arme dont frapper Guillaume.

Cette arme, elle l'avait trouvée. Elle avait reçu le baiser du dieu noir et l'avait rapporté, sentant la force terrible de ce baiser peser, d'un poids oppressant, sur une partie intangible d'elle-

même qui frissonnait à ce contact. C'était son âme même que ce fardeau avait souillée, mais comment se fût-elle doutée que, tel un œuf fécondé en enfer, le baiser portait en lui le pouvoir redoutable de tuer l'homme qu'elle aimait ?

Son arme s'était révélée efficace. Elle eut un sourire sans joie en évoquant son retour à Joiry et l'air triomphant dont le conquérant avait, sans comprendre, accepté ce baiser rapporté de l'enfer. Elle se rappela de quelle effrayante manière sa vengeance s'était accomplie, au moment où le poids glacial qui l'accablait était passé, par le contact de leurs lèvres, de son âme dans celle de Guillaume. De nouveau, elle crut voir se répandre dans le corps frissonnant du conquérant cette indéfinissable émotion venue de l'au-delà et, sur son visage, ce désespoir que nul être fait de chair et de sang n'aurait pu supporter.

Oui, c'était une arme efficace ! Jirel avait mis son âme en péril pour se la procurer. Elle avait tué Guillaume dans ce baiser porteur de la malédiction divine, en comprenant trop tard que plus jamais elle ne pourrait aimer un autre homme... Guillaume, droit et splendide dans son armure ; Guillaume dont le sourire étincelant, d'une arrogance moqueuse, éclairait le visage barbu et couturé de cicatrices ; Guillaume dont le baiser continuerait de la hanter durant toutes les nuits de sa vie ; Guillaume qui était mort et resterait à jamais son unique amour... Jirel cacha son visage dans ses bras repliés pour étouffer ses sanglots sous la masse de ses cheveux roux.

Elle ne se rendit pas compte que le sommeil venait la reprendre mais, bientôt, elle se retrouva seule en un lieu obscur et sans dimensions où, à travers un voile de brume, elle entendait gémir lugubrement la voix lointaine. Cette pauvre voix perdue aux intonations plaintives rendait à ses oreilles un son familier.

— « O Jirel, » se lamentait la voix ténue, « ô Jirel, ma meurtrière... »

Dans son rêve, le cœur de Jirel cessait de battre et, bien qu'elle eût déjà tué plus d'un homme, elle croyait reconnaître cette voix, si faiblement qu'elle traversât la brume de son sommeil. Elle retint son souffle et prêta l'oreille. La voix reprit : « O Jirel, c'est Guillaume qui t'appelle ! Guillaume que tu as tué ! Ta vengeance n'aura-t-elle donc pas de fin ? Aie pitié, ô ma meurtrière ! Délivre mon âme des tourments du dieu noir. O Jirel, Jirel, j'implore ta miséricorde ! »

Jirel se réveilla, les yeux mouillés de larmes, l'oreille tendue

pour percevoir encore ce pitoyable gémissement, et elle s'étonna des paroles qu'elle avait entendues. Le dieu noir ? Certes, Guillaume était mort sans avoir reçu l'absolution, avec le poids de ses péchés sur la conscience, et, par ce fait même, Jirel avait supposé que son âme plongerait droit en enfer.

Cependant, était-ce possible ? De par la puissance de cet infernal baiser, de par l'étrangeté de tout ce qu'elle avait rencontré en ce sinistre lieu, de par la mort inhumaine qui avait frappé Guillaume, se pouvait-il que l'âme de celui-ci errât, égarée et solitaire, à travers cet enfer sans nom, éclairé d'étranges étoiles et peuplé de fantômes bizarres se déplaçant dans l'ombre ? Car voici qu'il implorait sa pitié, ce Guillaume qui, de sa vie, n'avait jamais crié grâce !

Jirel entendit au-dessus d'elle qu'on procédait à la relève de la garde. Puis elle retomba dans un sommeil agité et, une fois de plus, pénétra en rêve dans ce lieu sombre où résonnait une pauvre voix la suppliant de renoncer à sa vengeance. La voix qui avait été celle, pleine et profonde, de l'orgueilleux Guillaume au regard méprisant, de Guillaume dont l'âme errante l'implorait : « Aie pitié de moi, ô ma meurtrière... » De nouveau Jirel s'éveilla, les yeux en larmes, et regarda autour d'elle d'un air hagard en croyant encore entendre l'écho de la voix grêle qui l'appelait. Puis, comme le son s'éteignait à ses oreilles, elle comprit qu'il lui fallait redescendre...

Elle resta étendue encore un moment, s'efforçant d'imposer cette idée à son esprit. Jirel était une femme vaillante, une guerrière intrépide, et aucun de ses hommes d'armes ne l'égalait en hardiesse. Il n'était nul homme à des lieues à la ronde qui ne l'admirât pour sa beauté mordante comme la lame d'une épée et ne la respectât pour sa bravoure et son adresse aux armes. Mais, à la pensée de ce qu'elle devrait faire pour sauver l'âme de Guillaume, une terreur glaciale s'empara de Jirel et son cœur se serra sous l'empire d'un sombre pressentiment. Redescendre dans ce noir constellé d'étranges étoiles pour y affronter d'indicibles dangers, oserait-elle... oui, oserait-elle le faire ?

Elle se leva enfin, maudissant sa propre faiblesse. Par les étroites fenêtres, seules les étoiles la virent enfiler sa chemise de daim et sa courte tunique en mailles d'acier, puis agrafer sur ses jambes minces mais robustes les jambières d'un légionnaire romain mort de longue date. Puis, comme lors de cette inoubliable nuit — encore toute proche — où elle s'était habillée pour entre-

prendre le même voyage, elle saisit dans sa main son épée à double tranchant, sans fourreau.

De nouveau elle descendit dans l'obscurité du château endormi. Les cachots de Joiry étaient profonds et elle dut effectuer un long parcours à travers les souterrains suintants d'humidité, en passant devant les culs-de-basse-fosse où les ossements des ennemis de Joiry, oubliés là depuis longtemps, pourrissaient dans leurs chaînes. Elle qui ne craignait nul homme vivant, elle se sentait remplie de terreur dans cette nuit hantée. Elle serra son épée contre elle d'une main nerveuse et pressa sa petite croix contre son cou. Le poids du silence l'accablait et l'obscurité formait comme un bandeau sur ses yeux fatigués.

A la fin du dernier passage suintant d'humidité qui s'étendait très loin sous terre, elle atteignit une muraille. De sa main libre, elle délogea de leurs cavités les pierres qui n'étaient pas cimentées, pratiquant une ouverture à travers laquelle elle pourrait se glisser. Tout en travaillant, elle s'efforçait de chasser de son esprit le souvenir de ce qui s'était passé là, au cours de cette terrible nuit où Guillaume était mort, les lèvres embrasées par le baiser du dieu noir, le regard empli d'épouvante. Elle revoyait nettement le grand corps de Guillaume étendu sur le sol, à la lueur des torches. Jamais elle n'oublierait cela ! Même après sa mort, peut-être respirerait-elle encore l'âcre odeur de la fumée des torches ; peut-être sentirait-elle encore sur sa peau nue le froid de la pierre sur laquelle elle s'était agenouillée auprès du corps de l'homme qu'elle avait tué et, sur ses joues, le frôlement de ses cheveux roux rejetés en avant pour cacher ses larmes. Et peut-être alors reverrait-elle Guillaume... Guillaume...

Serrant les lèvres d'un air résolu, elle s'efforça de se concentrer sur sa tâche. Bientôt elle eut pratiqué une ouverture assez grande pour permettre à son corps mince de s'y insérer, et elle s'enfonça dans l'obscurité totale. Ses pieds foulaient un plan incliné et elle descendait prudemment, à l'aveuglette. Quand le sol s'aplanit, elle se laissa tomber à genoux et explora du doigt le sol à la recherche du cercle dont elle connaissait l'existence. Elle le découvrit, ainsi que le curieux anneau qui se trouvait au centre et qui était fait d'un métal inconnu, sur lequel jamais la lumière du jour n'avait brillé — métal si lisse, si froid et si étrange que les doigts de Jirel se mirent à trembler lorsqu'elle saisit l'anneau pour le tirer. La dalle était lourde. Comme la première fois, Jirel dut prendre son épée entre ses dents — car elle n'osait la poser

à terre — et utiliser ses deux mains pour la soulever. Enfin, la dalle céda avec un curieux bruit de succion, comme si elle eût été aspirée d'en dessous puis relâchée.

Jirel s'assit un moment au bord de l'ouverture, les jambes ballantes, rassemblant tout son courage. Puis, n'osant hésiter davantage par crainte de renoncer si elle tardait un instant de plus, elle retint son souffle, agrippa son épée et se laissa glisser dans le vide.

C'était là le puits le plus étrange qu'on eût jamais connu — puits qui n'était qu'une interminable spirale, cavité qui n'avait été creusée pour le passage d'aucune créature humaine mais dans les parois de laquelle, à une époque lointaine, un humain inconnu avait pratiqué des encoches où pouvaient se poser les mains et les pieds, de sorte que Jirel descendait plus lentement que si elle avait dû effectuer un plongeon dans le vide. Elle glissait avec aisance le long de la spirale, ne freinant sa descente que par intervalles, en s'agrippant aux encoches, lorsqu'elle se sentait aller trop vite.

Bientôt, elle fut reprise de l'étrange vertige déjà ressenti, ce curieux vertige interne, comme si la spirale conduisait non seulement dans le sous-sol mais dans l'espace polydimensionnel, comme si la structure même de son corps se modifiait en même temps que celle de la spirale. S'il s'était agi d'un puits normal, elle serait tombée plus rapidement au fond. Mais la glissade qu'elle effectuait là n'était pas naturelle : c'était à peine si elle avait la sensation de descendre. Dans la spirale il n'y avait ni haut ni bas, les boucles se succédaient interminablement, et le vertige de Jirel s'accrut au point de lui faire perdre toute notion de temps et de distance. Ce fut dans un état de stupeur intense, où seule lui restait la conscience de sa détresse, qu'elle continua à glisser dans l'obscurité.

Enfin, la spirale se redressa progressivement pour descendre en pente plus douce, et Jirel sut qu'elle approchait du but. C'était une tâche difficile que de s'aider des mains et des genoux en cet endroit du puits. Quand enfin Jirel se retrouva dans l'obscurité du dehors, elle se mit péniblement sur pieds et resta immobile, haletante, son épée à la main, cherchant à percer du regard les impénétrables ténèbres. Il y avait certes là des dangers qui la guettaient, mais c'est à peine si elle y pensa en se mettant en

route, car elle se souvenait des périls plus grands encore qui l'attendaient plus loin.

Elle poursuivit son chemin avec précaution, décrivant des moulinets avec son épée. Elle éprouvait une pénible sensation à marcher ainsi à tâtons, se sachant observée par d'invisibles yeux, sentant autour d'elle des présences inconnues qui l'épiaient. A deux reprises, elle entendit un souffle rauque et, une autre fois, le bruit d'un énorme pied mouillé heurtant le sol, mais rien ni personne ne la toucha ni ne tenta de lui barrer le passage.

Les nerfs tendus, les membres tremblants, elle atteignit l'extrémité du passage. Aucun signe visible n'indiquait que celui-ci se terminait là, mais, comme la première fois, Jirel sentit brusquement se relâcher la pression des masses de terre qui pesaient sur elle de toutes parts. Elle se tenait sur le seuil de quelque vide immense. L'obscurité elle-même avait pris un aspect différent, et la gorge de Jirel se serra.

Elle étreignit plus solidement son épée, chercha de l'autre main le petit crucifix accroché à son cou et le retira en passant la chaîne par-dessus sa tête.

Aussitôt, un éclair de lumière aveuglante vint frapper ses yeux, plus violemment qu'un coup de poing. Elle se trouvait à la sortie d'une cavité à flanc de colline, les yeux ouverts sur la clarté la plus éblouissante qu'elle eût jamais contemplée : rayons de lumière aux étranges couleurs, vagues de chaleur dansant et vacillant. C'était le jour brillant sur un effroyable paysage.

Avec un cri inarticulé, Jirel mit vivement sa main devant ses yeux blessés, en reculant pas à pas, à tâtons, pour retrouver l'obscurité du souterrain. La nuit dans cette contrée était suffisamment terrible, mais le jour... Non, elle ne pouvait se résoudre à poser son regard sur cet étrange enfer s'il n'était pas recouvert du voile de la nuit ! Elle se souvint de sa première expédition, de la course qu'elle avait faite au moment où l'aube pointait sur les collines, détournant ses yeux effrayés de son ombre déformée sur le sol. Il lui fallait attendre le retour de l'obscurité ; mais dans combien de temps se produirait-il ? Elle l'ignorait, car il faisait nuit dehors lorsqu'elle s'était mise en route, alors qu'ici il faisait grand jour, et peut-être cela signifiait-il que la durée d'une journée dans cette contrée n'était pas identique à celle de son monde.

Jirel recula davantage à l'intérieur du souterrain, jusqu'à ce

que la lumière ne formât plus qu'une tache claire dans l'ombre, et elle s'assit, le dos contre le rocher, l'épée posée sur ses genoux nus, pour attendre. Cette clarté floue sur les murs avait une curieuse teinte qu'elle n'avait vue à aucune lumière terrestre. Elle semblait miroiter, tour à tour pâlissant, devenant plus sombre, brillant de nouveau d'un éclat irrégulier. Ses fluctuations évoquaient la lumière d'un feu.

A diverses reprises quelque chose d'indistinct passa devant l'entrée du souterrain, masquant un instant la lumière ; une autre fois, Jirel vit une grande ombre penchée se dessiner sur le mur, comme si quelqu'un s'était arrêté là pour fouiller du regard l'intérieur du souterrain. A la pensée de ce qui, de jour, pouvait errer dans ces lieux, elle frissonna et chercha de la main son crucifix avant de se rappeler qu'elle ne le portait plus au cou.

Longtemps elle attendit, pressant ses genoux de ses mains froides, observant d'un regard fasciné la tache de lumière sur le mur. Au bout d'un moment elle dut s'assoupir, du sommeil léger et inquiet d'une personne que le moindre bruit doit alerter. Il lui sembla qu'une éternité s'était écoulée avant que la lumière commence à pâlir sur le mur du souterrain.

Elle la regarda perdre peu à peu de son éclat. Au lieu de se déplacer sur le mur comme l'eût fait la lumière du soleil, la tache restait immobile en perdant lentement sa teinte irréelle pour prendre la coloration bleutée du soir. Jirel se leva et marcha de long en large pour assouplir ses membres engourdis. Lorsque la tache de lumière eut complètement disparu de la pierre, elle osa enfin s'aventurer jusqu'à l'entrée du souterrain.

Debout à nouveau sur la colline, elle contempla cette contrée éclairée par d'étranges constellations qui déployaient dans le ciel des contours inconnus. En levant les yeux vers elles, elle comprit une nouvelle fois que le lieu où elle se trouvait ne pouvait être une cavité souterraine, si vaste qu'elle fût. C'était bien l'air du dehors qu'elle respirait, ses yeux se levaient vers une véritable voûte céleste et, quelle que fût la façon dont elle était parvenue là, elle ne se trouvait plus sous terre.

En contrebas s'étendait le paysage faiblement éclairé ; mais il ne ressemblait plus à celui que Jirel avait vu lors de sa précédente expédition. Nulle grandiose colonne de lumière ne se dressait, au loin, vers le ciel. Jirel voyait miroiter l'eau d'une rivière là où nul cours d'eau ne coulait précédemment et, çà et là, le

sol était parsemé de damiers de lumière pâle qui avaient l'aspect de champs lumineux alignés sur l'étendue sombre.

Elle descendit la colline d'un pas prudent, prête à affronter les petits monstres glapissants qui s'étaient jetés sur elle la dernière fois. Mais ils ne se manifestèrent pas. Surprise, n'osant espérer que cette lutte répugnante lui serait épargnée, Jirel poursuivit son chemin. La descente lui parut plus longue qu'elle ne l'aurait cru. Des pierres roulaient sous ses pas et l'herbe rude et coupante lui entaillait les genoux. Tout en progressant, elle se demandait de quel côté diriger ses recherches car, dans cette morne et changeante contrée, elle ne voyait rien qui pût la guider, et la voix de Guillaume à son oreille n'était plus que le lointain souvenir de son rêve. Elle ne retrouvait même pas le chemin menant au lac au bord duquel était accroupi le dieu noir, car le paysage entier s'était modifié au point de devenir méconnaissable.

Aussi, après avoir atteint le bas de la colline sans que rien fût venu l'importuner, se mit-elle en route au hasard, courant toujours avec cette légèreté dansante qui devait être due à la pesanteur moindre de ce lieu. Elle effleurait à peine le sol qui semblait glisser sous ses pas tandis que, rapide comme le vent, elle poursuivait sa course sans effort à travers l'obscurité.

Bientôt elle fut à proximité de l'un des damiers lumineux qui ressemblaient à des champs ; elle constata alors que ceux-ci constituaient en fait des sortes de jardin. L'éclat provenait de myriades de minuscules lumières disposées en rangées régulières ; en s'approchant davantage, Jirel vit qu'il s'agissait de petits insectes gros comme des lucioles et munis d'ailes lumineuses qu'ils agitaient vainement dans l'air, s'élançant de part et d'autre en un effort impuissant pour se libérer. Car chacun d'eux était fixé à une petite tige, comme s'il eût tiré sa vie du sol, et les rangées de petites lumières s'étendaient à perte de vue.

Sans se demander qui avait semé là de telles graines, et dans quel étrange dessein, Jirel poursuivit sa course à travers champs. Sur son passage, elle brisa plusieurs tiges, libérant ainsi les insectes luisants qui se mirent aussitôt à bourdonner autour d'elle comme des abeilles en colère. Chaque fois qu'une des ailes lumineuses l'effleurait, elle ressentait une douleur cuisante. Elle parvint enfin à chasser les insectes et poursuivit sa course avec plus de circonspection.

Elle traversa un de ces ruisseaux murmurant en un curieux langage presque humain. Elle s'arrêta un instant pour l'écouter

et crut saisir un ou deux mots dont la signification était si terrible qu'elle se remit à courir, espérant avoir mal compris. Bientôt le vent s'éleva, faisant voler ses cheveux, et il lui sembla percevoir à nouveau le faible et lointain gémissement de la voix de son rêve. Elle resta immobile, l'oreille tendue, et le vent cessa de souffler. Mais elle était presque certaine d'avoir entendu la voix ; aussi, après un instant d'hésitation, fit-elle demi-tour pour reprendre sa course dans la direction d'où venait le vent.

Ses pas la menèrent à la rivière. Le sol qu'elle foulait devenait plus inégal ; elle entendit un bruit d'eau coulant impétueusement et, de nouveau, le vent lui souffla au visage. Une fois de plus elle crut percevoir le faible écho de la voix qui avait hanté ses rêves.

Arrivée au bord de la rivière, elle interrompit sa course pour regarder l'eau tomber en cascade entre les deux rives escarpées. Cette eau était différente de celle des rivières que Jirel connaissait : malgré son cours rapide, elle semblait plus épaisse. Quand Jirel se pencha pour la voir de plus près, son visage s'y refléta de façon monstrueuse et, au moment où ce reflet tombait sur la cascade, l'eau se brisa en cet endroit et s'élança en un jet puissant, comme si un rocher caché avait soudainement surgi dans le lit de la rivière. L'eau semblait mettre dans ce jaillissement une hideuse ardeur, comme pour atteindre Jirel afin d'en faire sa proie. Elle s'élevait par bonds de plus en plus hauts, de plus en plus avides, pour retomber ensuite dans la rivière et jaillir de nouveau. Jirel recula, inquiète à la pensée de ce qui pourrait advenir si l'eau combative s'élevait assez pour l'atteindre.

Dès qu'elle s'écarta, le tumulte s'apaisa ; au bout d'un moment, elle comprit au bruit de l'eau que la rivière s'était calmée et avait repris son cours normal. Frissonnant légèrement, Jirel reprit sa route en direction de l'endroit d'où le vent avait paru souffler. Bientôt elle pénétra en trébuchant dans une zone d'obscurité totale, où elle dut chercher désespérément son chemin à tâtons, prise de panique à la pensée qu'elle risquait de ne pas voir la rivière et d'y tomber ; mais elle parvint à émerger sans encombre de l'étrange poche d'air. Une autre fois, elle sentit le sol sur lequel glissaient ses pieds agiles frémir comme de la gelée, et elle eut beaucoup de mal à conserver son équilibre pour traverser cette portion de terrain inconsistant. Mais le vent continuait à souffler par intermittence, et Jirel eut l'impression que l'écho de la voix devenait plus perceptible. Elle crut même entendre, dans le loin-

tain, cette voix murmurer son nom : « Jirel », et elle hâta le pas.

Depuis un certain temps, elle avait remarqué une pâle lueur qui croissait à l'horizon et elle se demandait avec anxiété s'il se pouvait que la nuit fût si courte et le jour déjà prêt à poindre. Mais non : elle se rappela que, la fois précédente, en cette aube terrible où elle s'était enfuie à une vitesse prodigieuse pour échapper à la lumière, la pâle lueur formait un large cercle englobant tout l'horizon, comme si le jour allait se lever de partout sur cette morne contrée. Maintenant, seul un point dans le ciel marquait la naissance de cette luminosité déplaisante. Puis la pâle lueur se teinta d'un vert qui devenait de plus en plus sombre et bientôt, au-dessus des collines, apparut le limbe d'une énorme lune verte autour de laquelle les étoiles pâlissaient. Un nuage vint flotter sur sa face et se tordit un instant comme sous l'effet de quelque douleur, avant d'éclater en une brume qui se dissipa peu à peu, laissant de nouveau apparaître la lune verte.

C'était une face marbrée sur laquelle se déplaçaient lentement des masses indistinctes. On aurait pu croire que cette lune possédait un système nuageux et une atmosphère propres ; s'il en était ainsi, elle devait s'éclairer d'elle-même car les masses, en se déplaçant, obscurcissaient sa surface et, malgré sa grosseur, elle répandait peu de lumière. Mais il faisait assez clair pour permettre à Jirel de voir se dessiner autour d'elle, sur le sol, de grandes ombres qui se tordaient et changeaient de forme, chaque fois que les nuages révélaient à nouveau la face de la lune. Cette scène nocturne était déconcertante et irréelle comme un rêve, et il y avait dans cette verte luminosité quelque chose qui assaillait le regard.

Pour poursuivre sa course, Jirel devait maintenant se frayer un passage entre les ombres monstrueuses, hideusement différentes des objets qui les projetaient, et dont aucune n'était semblable même si les corps qui leur donnaient naissance étaient identiques. Après un coup d'œil terrifié sur sa propre ombre qui l'accompagnait sur le sol, Jirel n'osa plus la regarder. Il y avait dans cette ombre quelque chose d'étranger, et cependant c'était bien la sienne : la ressemblance était à la fois indéniable et affolante. A plusieurs reprises elle vit d'autres grandes ombres se mouvoir sur le sol sans que rien d'apparent puisse les projeter,

rien sinon des taches vagues aux formes curieuses qui dérivaient silencieusement à côté d'elle pour aller se fondre plus loin dans l'obscurité. Et cela, c'était le pire de tout.

Jirel courait en direction du vent, l'oreille tendue pour percevoir le lointain appel, s'efforçant de contourner les ombres et frissonnant chaque fois qu'une grande tache sombre croisait son chemin. La lune s'élevait lentement dans le ciel, éclairant la nuit de son livide reflet vert et la peuplant d'ombres redoutables. Parfois, les taches sombres qui traversaient paresseusement sa face s'assemblaient, obscurcissant le disque tout entier. Jirel en profitait pour faire, avec soulagement, quelques pas dans une obscurité que rien ne troublait. Puis les nuages se dispersaient, découvrant la grosse face verte sur laquelle les taches sombres s'étendaient comme la putréfaction sur le visage d'un cadavre.

Au cours d'un de ces obscurcissements, Jirel sentit quelque chose lui érafler la jambe et elle entendit un crissement de dents contre l'une de ses jambières. Quand la lune reparut, elle vit que le métal portait une longue entaille et qu'un filet de venin phosphorescent coulait le long de sa jambe. Elle cueillit une poignée d'herbe pour l'essuyer avant qu'il atteigne son pied que la jambière ne protégeait pas, et l'herbe se flétrit dans sa main au contact du poison.

A mesure qu'elle avançait, en longeant la rivière, elle voyait celle-ci se rétrécir et diminuer de volume ; elle comprit qu'elle approchait de l'embouchure. Puis le vent se remit à souffler, et elle fut certaine alors de reconnaître son nom dans le faible gémissement qui avait été jadis la voix sonore et méprisante de Guillaume. Le terrain s'éleva et, bientôt, la rivière ne fut guère plus large qu'un ruisseau, murmurant au pied de la colline qu'elle escaladait.

C'était un murmure très net maintenant. Tant qu'elle avait coulé en un flot impétueux, la rivière n'émettait qu'un grondement confus et menaçant ; mais la voix du ruisseau, très pure, était faite de notes claires qui se détachaient comme des syllabes pour énoncer des ignominies. Jirel ne voulut pas écouter de crainte de comprendre.

La pente devenait plus abrupte et la voix du ruisseau se faisait plus nette encore : elle chantait doucement, égrenant ses notes argentines et venimeuses. Au-dessus d'elle, en haut de la colline, Jirel vit se dessiner contre le fond des étoiles une silhouette massive, immobile comme la colline qu'elle couronnait. Elle serra

contre elle son épée et ralentit le pas, s'apprêtant à contourner prudemment cette forme sombre. Mais, en s'approchant assez pour la distinguer à la lueur de la lune, elle s'aperçut qu'il s'agissait seulement d'une statue accroupie, noire comme la nuit, qui émettait un reflet terne sous la lueur livide de la lune et dont l'ombre se mouvait gauchement sur le sol.

Le vent qui servait de guide à Jirel était maintenant complètement tombé. Immobile devant la statue, elle retint son souffle. Au-dessus d'elle les étoiles formaient leurs curieux dessins dans le ciel, la lune déversait sur elle sa morne clarté, et rien ne bougeait nulle part, sauf ces ombres frémissantes et sans cesse en mouvement.

La statue avait l'aspect d'un être sombre et prostré, la tête enfoncée entre les épaules, les bras pendants. Comme Jirel l'examinait, quelque chose dans cette statue — quelque chose d'indéfinissable et en même temps de répugnant — lui rappela Guillaume. Quelque chose dans les contours de cette silhouette massive et disgracieuse évoquait la haute et élégante stature de Guillaume, son port de tête hautain, le mouvement dédaigneux de son menton. Elle n'aurait su dire d'où venait la ressemblance, mais celle-ci existait indubitablement. En fait — elle s'en aperçut en regardant plus attentivement la statue — cette image figurait tout ce qui, en Guillaume, était laid : sa cruauté, son arrogance, sa force brutale. Cette sombre forme aurait pu être le portrait des péchés de Guillaume, où l'on eût laissé subsister juste assez de ses qualités pour mieux faire ressortir la laideur de ses vices.

Un moment, Jirel crut voir se profiler derrière cette caricature l'apparence floue d'un Guillaume qu'elle n'avait jamais connu : un Guillaume dont le visage méprisant était tordu par le désespoir, dont le corps magnifique se contorsionnait en un vain effort pour repousser cette image obscène de lui-même. C'était l'âme de Guillaume qui était enfermée dans cette hideur que la statue représentait. Et Jirel comprit le châtiment, à la fois juste et inique, dont il était victime.

Quel subtil tourment lui avait infligé le baiser du dieu noir ! Avoir la pleine et effrayante conscience de ses péchés, être enchaîné à jamais à l'affreuse forme sous laquelle ils se manifestaient, souffrir éternellement sous cette forme qui était celle de son moi le plus vil... tout cela était juste en un sens, car Guillaume avait été de son vivant un homme dur et cruel. Mais

la terrible souffrance que lui infligeait ce châtiment prouvait qu'il existait en lui un autre être, noble et pur, qui s'écartait avec répulsion de cette chose innommable : lui-même. Ainsi, tout ce qu'il y avait de bon en lui ne servait qu'à torturer son âme : c'était une arme tournée contre lui, comme l'étaient ses péchés mêmes.

Jirel comprit tout cela pendant l'interminable moment qu'elle passa debout, immobile, le regard fixé sur la forme massive, en s'efforçant de ne pas penser à ce qu'impliquait sa laideur. Une boule se formait dans sa gorge et, sous ses paupières, elle sentait la brûlure des larmes. Elle faisait de furieux efforts pour lutter contre cette faiblesse et cherchait désespérément un remède au sort qu'elle avait, malgré elle, réservé à Guillaume.

Bientôt, elle sentit autour d'elle quelque chose d'impalpable et de sinistre, une présence inquiétante se manifestant seulement par le poids qui l'oppressait de plus en plus — quelque chose de froidement hostile à tout ce qui était humain : la présence du dieu noir ! Le dieu noir venu défendre sa victime contre cet être de chair si étranger à sa noirceur, cet être qui pleurait et tremblait, qui brûlait d'amour et se rongeait de désespoir.

Jirel sentit s'abattre sur elle l'inexorable force qui gelait ses larmes et transformait en glace sa tendresse et sa chaleur. La présence inhumaine du dieu noir l'enveloppait d'un sombre voile. Elle entrevit le lieu vers lequel il l'entraînait : un lieu mortel et silencieux, plongé dans d'éternelles ténèbres. Un désespoir intense envahissait les tréfonds de son être. Elle se sentait devenir rigide et froide, noire statue d'elle-même dans laquelle était retenue prisonnière l'étincelle de conscience qui palpitait encore en elle.

Puis, comme surgi d'un autre temps et d'un autre lieu, lui vint le souvenir des bras de Guillaume entourant ses épaules et de ses lèvres méprisantes sur les siennes. Ce n'était pas à elle que ce baiser avait été donné, c'était à quelqu'un d'autre, à quelqu'un d'humain et de vivant, dans un monde très lointain. Et en elle, dans ce corps qu'elle avait peine à reconnaître pour sien tant il était devenu froid et figé, jaillissait le souvenir de cette fiévreuse rage faite à la fois d'amour et de haine. Ce souvenir brûlant brisa pour un instant la glace qui l'immobilisait. Elle mit à profit cet instant et, tombant à genoux aux pieds de la noire statue, elle éclata en sanglots convulsifs, tandis que les larmes qui coulaient le long de ses joues dégelaient son âme.

Lentement, sa rigidité disparut, le poids atroce de son désespoir s'allégea progressivement tandis qu'elle continuait de pleurer. Mais, auprès d'elle, elle percevait toujours la présence presque tangible du dieu noir en attente. Et, connaissant la faiblesse, le caractère éphémère et fragile de sa nature humaine, elle savait bien qu'elle ne pourrait se mesurer longtemps à ce dieu impassible. Ses larmes sécheraient, et ensuite...

Elle sanglotait, consciente de son impuissance, sachant que toute lutte contre les ténèbres qui la menaçaient serait vaine et que, telle une minuscule étincelle de chaleur et de vie affrontant la mort, elle allait vers une inévitable extinction. Car le dieu noir n'était que mort et néant, son pouvoir était sans limite, et tout ce que Jirel possédait pour le combattre était cette petite flamme vacillante qui se nommait la vie.

Mais soudain, du fond de son désespoir, elle sentit quelque chose s'agiter en elle. Un brouillard passa au-dessus d'elle, puis un autre, et un autre encore. Les émotions les plus diverses — joie et rire, larmes, chagrin et désespoir, amour, envie et haine — l'envahirent puis s'apaisèrent. Le poids qui l'oppressait devint moins lourd et elle releva le visage.

Autour de la statue noire tournoyait une brume ténue, où Jirel parvint à distinguer des silhouettes de jeunes filles, plus irréelles que dans une vision, qui dansaient sur leurs pieds légers, les cheveux volant au vent. Elles tournaient toutes vers Jirel un visage qui était son propre visage, revêtu d'autant d'expressions différentes qu'il y avait de jeunes filles : Jirel pleurant, Jirel convulsée par la colère, Jirel que l'amour rendait douce comme le miel... Elles tournoyaient de plus en plus vite, l'air dansait avec elles en ondes miroitantes et la statue semblait animée d'un tremblement intérieur.

Jirel sentait ces ondes de vie et de chaleur lutter contre le froid menaçant qu'était la présence du dieu noir ; elle sentait cette vie et cette chaleur combattre le néant qu'elle avait cru invincible. Autour d'elle, les ténèbres vacillaient comme des drapeaux agités par le vent, puis s'estompaient tandis que les jeunes filles dont les visages reflétaient toutes les émotions humaines poursuivaient autour de la statue leur ronde exubérante.

Un instinct avertissait Jirel qu'en se représentant la vie comme une minuscule étincelle dans une obscurité immensurable, elle s'en faisait une image fausse, que sans lumière il ne peut y avoir de ténèbres, que la mort et la vie sont interdépendantes. Grâce

à la vie et à la chaleur qui émanaient de son être, elle était l'égale du dieu noir, elle était un adversaire avec lequel il devait compter. Le combat était équitable. Elle rassembla en elle toutes les forces de vie qu'elle déchaîna contre l'obscurité, contre le froid et le silence de l'oubli. Un flot d'énergie l'envahit et elle comprit que la puissance de sa vie la rendait invincible.

Elle ne sut jamais combien de temps dura ce combat, mais la victoire battait dans ses veines avant même que la brume glaciale se soit dissipée. Et elle se dissipa brutalement : comme en un souffle, sans avertissement, la présence du dieu noir cessa de se manifester. En un souffle aussi les jeunes filles virevoltantes disparurent, le vide se fit autour de Jirel et de tout son être s'éleva un chant de triomphe.

Quant à la statue, un extraordinaire changement était en train de s'opérer en elle. Ses sombres et hideux contours devenaient flous comme une brume. Ils vacillaient, tremblaient, se rejoignaient pour se fondre... La face verte de la lune était de nouveau obscurcie par les nuages et, quand la lumière revint, la statue n'était plus qu'une ombre inconsistante et noire étalée sur le sol : une ombre ayant les contours de Guillaume ou de ce qu'aurait pu être Guillaume.

Les nuages continuaient à défiler sur le grand disque livide et, sur le sol, l'ombre se déplaçait en même temps qu'eux. C'était une ombre affreuse, chargée de toutes les horreurs dissimulées dans l'être qui la projetait, de tout ce que Guillaume avait pu être ou faire de mauvais. Et Jirel comprit alors pourquoi les ombres déformées étaient si monstrueuses : elles laissaient entrevoir tout le mal qui avait pu — qui pouvait encore — être commis, elles suggéraient de façon effroyable ce que l'âme de tout être humain pouvait renfermer de plus affreux.

Une brise légère s'était levée et l'ombre glissait silencieusement sur les pierres. Jirel se mit en marche à sa suite, les jambes tremblantes car l'effort qu'elle avait fourni pour livrer bataille au dieu noir l'avait épuisée. Mais l'ombre s'éloignait et elle ne voulait pas perdre sa trace. Cette ombre se mouvait sans aucun bruit, à une allure plus ou moins rapide, tout en adoptant une multitude de contours chaque fois plus terribles que précédemment. Jirel trébuchait à sa suite, tenant à la main son épée telle un poids mort, ses cheveux roux épars sur les épaules.

Au bout de cinq minutes elle avait complètement perdu le sens de l'orientation. Il n'y avait plus de rivière pour la guider, la clarté continuellement changeante de la lune la déroutait et les étranges dessus que formaient les étoiles dans le ciel ne pouvaient lui permettre de se repérer. La lune était à présent très haut dans le ciel et, dans les intervalles où les nuages obscurcissaient sa face et où la nuit s'épaississait, l'ombre de Guillaume s'évanouissait avec tout ce qui l'entourait. Jirel ressentait alors une anxiété terrible jusqu'au moment où la lumière revenue lui permettait de reprendre sa poursuite.

La tache noire se mouvait maintenant sur une prairie accidentée semée d'arbres aux formes bizarres. Jirel courait sur une herbe douce comme le velours et elle aspirait de temps à autre une bouffée du parfum des fleurs dont les arbres étaient couverts. L'ombre qui flottait devant elle arriva bientôt devant un grand arbre planté un peu à l'écart des autres et dont les branches pendaient de la cime en longues banderoles. Jirel la vit s'arrêter près de cet arbre, frissonner légèrement, puis se fondre peu à peu dans l'ombre projetée par les branches. L'ombre de l'arbre, avant d'être touchée par celle de Guillaume, avait l'aspect d'un monstre pourvu de tentacules et d'une tête aplatie. Au moment où les deux ombres se rencontrèrent, elle projeta en avant ses tentacules pour accueillir la nouvelle venue, et toutes deux se mêlèrent pour donner naissance à une chose, innommable et douée d'une vie propre, qui resta posée sur le sol.

Jirel s'arrêta en jetant sur elle un regard d'impuissance. Elle répugnait à poser le pied sur cette forme, tout en comprenant intuitivement que celle-ci ne pouvait lui faire de mal. Les ombres réunies étaient chargées de menace et de méchanceté, mais seulement pour ce qui se trouvait à leur niveau. Jirel demeurait à la même place, hésitante, se demandant comment séparer l'ombre de celui qu'elle aimait de celle à laquelle elle était agrippée. Il lui semblait que l'ombre de Guillaume n'avait pas rejoint l'autre de son plein gré. On eût dit plutôt que les mauvais instincts contenus dans l'ombre de l'arbre avaient réussi à atteindre ce qu'il y avait de mauvais en Guillaume, et que l'ombre le tenait par là, même si ce qu'il y avait de bon en lui se révoltait à ce contact.

Puis quelque chose frôla l'épaule de Jirel et vint s'enrouler autour de son bras. Prise de panique, elle fit un bond en arrière, mais trop tard : les branches oscillantes de l'arbre s'étaient

avancées vers elle en se contorsionnant et l'une d'elles s'enroulait autour de son corps. L'ombre sur le sol avait déjà averti Jirel du danger représenté par le monstre à tentacules. Elle leva son épée et frappa une excroissance de l'arbre qu'elle distinguait à la clarté verte de la lune. La branche recula sous le coup et s'arracha de son bras avec une brutalité qui faillit lui faire perdre l'équilibre. Elle frappa cette branche de la lame de son épée, coupant et tailladant désespérément car elle voyait d'autres branches s'avancer d'un mouvement en spirale pour l'emprisonner. L'une de ces branches avait presque atteint la main qui tenait l'épée et se mettait déjà en position d'attaque, quand Jirel sentit enfin la lame s'y enfoncer comme dans du caoutchouc. Avec un frisson qui le secoua jusqu'aux racines, l'arbre lâcha prise et la branche coupée tomba à terre en se tordant. Une sève épaisse et noire coulait de la blessure. Les autres branches pendaient, immobiles, et tandis que, sur le sol, l'ombre de l'arbre décochait de furieux coups de tentacules, l'ombre de Guillaume s'en échappa et s'éloigna en glissant sur l'herbe. Tremblant encore à la suite de l'effort qu'elle avait fourni, Jirel la suivit.

Maintenant, elle prenait garde aux arbres devant lesquels l'ombre et elle passaient. Elle remarqua un arbuste dont les feuilles s'agitaient et bruissaient malgré l'absence de vent, et dont l'ombre évoquait un petit être sautillant, se ruant par moments contre quelque invisible obstacle puis reculant pour bondir à nouveau comme sous l'effet d'une terreur panique. Il y avait aussi un arbre élancé et sans feuilles, dont les branches se tordaient avec lenteur. Sans aucun bruit, ces branches s'enchevêtraient, frémissaient, se pliaient, comme sous l'effet de quelque souffrance muette. Et l'ombre de cet arbre, aux contours vagues sur le sol, était celle d'une femme se tordant de douleur.

Un autre arbre, en pleine floraison, balançait ses lourdes branches d'une manière séduisante ; un parfum capiteux s'exhalait de ses fleurs et le bruissement de ses feuilles évoquait un mélodieux bourdonnement d'abeilles. L'ombre qu'il dessinait était celle d'un serpent levé sur lui-même, la tête dressée pour frapper.

Jirel fut soulagée quand l'ombre et elle quittèrent la région plantée d'arbres et obliquèrent vers une longue pente sur laquelle d'autres ombres, sans forme, se mouvaient fugitivement sans rien pour les projeter. Elles semblaient vouloir lutter de vitesse et se pourchassaient en silence, tels des nuages mus par le vent. Parmi

elles, Jirel perdit, puis retrouva pour la perdre de nouveau, la trace de l'ombre qu'elle suivait. Bientôt elle fut saisie d'étourdissement à force de lutter pour conserver son équilibre sur ce sol que le déplacement incessant des ombres rendait mouvant, au point qu'elle ne savait jamais sur quoi ses pieds se posaient.

Elle avait maintenant l'impression que l'ombre de celui qu'elle aimait se dirigeait vers un but précis : il y avait de la détermination dans la manière dont elle glissait, se frayant un chemin parmi les autres ombres, et Jirel regarda attentivement devant elle pour tenter d'identifier l'endroit vers lequel elle faisait route. Au pied de la colline s'étendait à perte de vue une morne contrée faiblement éclairée par la lueur livide de la lune et obscurcie en certains endroits par des traînées de brouillard. Çà et là un ruisseau rampait à travers l'obscurité. Jirel était de plus en plus désorientée, car la rivière avait disparu depuis longtemps et elle ne distinguait autour d'elle aucune colline qui aurait pu être celle qu'elle venait de descendre.

Suivant toujours l'ombre, elle traversa une autre bande de terrain mouvant, et l'ombre prit de l'avance sur elle car elle avait de la peine à marcher sur ce sol qui frémissait comme de la gélatine. Elles arrivèrent à un petit ruisseau que l'ombre traversa en glissant. C'était un ruisseau étroit, au cours rapide, dont l'eau murmurait confusément dans la nuit. Une grosse pierre posée au milieu permettait de le franchir et Jirel, retenant son souffle, prit son élan pour sauter dessus. La pierre mollit sous son pied comme de la chair vive et elle crut entendre un gémissement ; mais elle avait atteint la rive opposée et ne s'arrêta pas pour écouter.

L'ombre et elle descendirent une pente escarpée. L'ombre glissait plus vite à présent, comme si elle avait encore plus clairement conscience de son but. La pente à pic aboutissait à un ravin, et des pierres roulèrent sous les pas mal assurés de Jirel. Elle vit l'ombre fugitive passer par-dessus un rocher, se laisser glisser le long d'un talus et plonger dans l'obscurité qui stagnait au fond du ravin. Avec un sanglot de désespoir, elle pensa qu'elle avait désormais perdu sa trace ; mais elle continua à lutter contre les ténèbres qui l'engloutissaient.

C'était comme si elle eût pataugé dans des ténèbres tangibles. Elle devait chercher son chemin à tâtons dans la nuit épaisse qui ne lui permettait pas même de voir les étoiles au-dessus de sa

tête. Elle marcha ainsi à l'aveuglette pendant un moment, puis la lune se leva, énorme face lépreuse dont la lumière verte blessait atrocement les yeux de Jirel. La clarté de cette lune n'avait rien de terrestre. Il semblait y avoir en elle quelque chose d'empoisonné qui faisait partie intégrante de son rayonnement, et cette lumière blafarde avait sur l'obscurité liquide au fond du ravin une action que n'aurait pu avoir aucun clair de lune normal. Elle pénétrait cette obscurité et la brisait en myriades d'ombres agitées, des ombres en relief qui ne se posaient pas à plat sur le sol mais restaient en position verticale et dansaient en un tourbillon vertigineux, volant autour de Jirel et à travers elle car, malgré leur apparente consistance, elles étaient dépourvues de substance.

Parmi elles dansait l'ombre de Guillaume, et sa vue fit trembler Jirel de terreur, tant elle était proche par certains traits et, en même temps, effroyablement différente du Guillaume qu'elle avait connu, tant elle évoquait sournoisement le mal qui était en lui et celui qui se trouvait en puissance en chaque être humain. Les autres ombres aussi étaient affreuses à voir, mais comme elles provenaient d'objets ou d'êtres dont Jirel ignorait la forme réelle, elle ne pouvait juger de leur signification. Par contre aucune nuance de l'abomination qu'était Guillaume ne lui échappait, et son esprit chancelait à la pensée de ce que représentait cette ombre.

— « Guillaume ! » appela-t-elle en sanglotant. « Guillaume ! » Elle se rendit compte que c'était le premier son articulé qui eût franchi ses lèvres depuis son arrivée en ce lieu. A son appel, l'ombre tournoyante ralentit son allure, en hésitant, puis, de mauvaise grâce, se mit à glisser vers elle en traversant la foule des autres ombres virevoltantes.

Alors, sans avertissement, quelque chose d'infiniment immobile et froid s'appesantit sur elle une fois de plus : la présence du dieu noir ! A nouveau, elle sentit son corps se figer de la tête aux pieds, et la glace de l'éternel néant recouvrir son âme d'une couche de plus en plus épaisse. Le lieu sombre et dépourvu de dimensions prit forme autour d'elle, le poids de cet insondable désespoir qui n'avait son pareil dans aucune émotion humaine accabla son esprit frémissant. Eût-elle été prévenue, elle aurait pu lutter, se débattre ; mais l'attaque avait été si brutale qu'avant même d'avoir pu rassembler ses forces pour y parer, elle était glacée jusqu'aux tréfonds par cette présence inhumaine. Il lui

semblait que son corps ne lui appartenait plus et qu'elle se transformait lentement en une ombre noire tournoyant parmi les autres ombres noires, dans un vide immense...

Brusquement, lui revint le souvenir qui l'avait si souvent tirée de son sommeil : celui de la bouche barbue se posant sur la sienne et de mains gantées de fer étreignant ses épaules. Elle fut traversée par cet éclair de violence qui pouvait être de l'amour ou de la haine, et sa chaleur envahit tout son être. Alors elle lutta, faisant appel à tout ce qu'il y avait en elle de chaud et d'humain, à toute la force de ses émotions, pour combattre la mortelle apathie qui s'était emparée d'elle une fois déjà.

Ce ne fut pas une victoire facile. Par moments le froid glacial faillit avoir raison d'elle, parfois elle se sentait doucement happée hors de son propre corps pour aller prendre place parmi les ombres noires, devenue elle-même, une ombre ténue ayant une forme mais pas de réalité. Elle percevait les lointains accords de la musique insensée au son de laquelle les ombres dansaient et, bien que son âme défaillît, son ombre irréelle continuait de tournoyer avec les autres. Pendant de longues minutes elle partageait leur tourment.

Mais, chaque fois, elle parvenait à se libérer, à réintégrer son corps figé, à repousser l'apathie qui la gagnait et à faire usage de toute sa vitalité pour lutter contre la glaciale présence du dieu noir.

Et tout en sachant qu'elle aurait le dessus, elle ne parvenait pas à chasser de son esprit un doute insinuant : sans doute réussirait-elle à repousser l'assaut du dieu noir, mais jamais à détruire celui-ci. Toujours il reviendrait. L'image de la minuscule étincelle de vie s'opposant à l'obscurité éternelle hanta de nouveau l'esprit de Jirel. Si, sans lumière, il ne pouvait exister de ténèbres, le contraire était vrai : si le pouvoir sur lequel s'appuyait le dieu noir était détruit — si les ténèbres se dissipaient — alors il n'y aurait plus de lumière. Ni de vie. L'interdépendance de la lumière et des ténèbres, de la vie et de la mort, signifiait que la lutte devait se poursuivre éternellement...

Tout cela, Jirel ne s'en rendait compte que vaguement, car son esprit n'avait pas été entraîné à saisir de telles abstractions. Son être conscient, lui, évoquait des souvenirs d'amour, de haine et de terreur, l'exultation du combat et l'enthousiasme de la victoire. Tout ce qui, en elle, vivait et palpitait, elle s'en faisait une arme

contre le dieu noir, et elle dressait ses pensées autour d'elle comme un voile protecteur pour écarter toute menace.

Comme la première fois, la victoire survint très brusquement. D'un seul coup la lumière jaillit autour d'elle, la sinistre présence du dieu noir se fondit dans le néant. Sous ce brusque éclair de lumière, Jirel dut fermer ses yeux éblouis. Quand elle les rouvrit, la clarté familière de la lune baignait la vallée. L'obscurité fluide s'était dissipée ; les ombres ne dansaient plus : la lumière les avait anéanties. Avant que cette lumière s'évanouisse, Jirel chercha autour d'elle celle de Guillaume. Elle avait disparu avec les autres. Les ténèbres tangibles qui emplissaient le ravin s'étaient complètement dissipées, aucune ombre ne se mouvait alentour. Mais le vent qui soufflait dans la vallée apportait l'écho d'un gémissement.

La poursuite harassante reprit, mais désormais Jirel n'avait plus pour la guider que ce faible cri dans la nuit. « Jirel, » gémissait la voix, « Jirel... Jirel ! » et elle se dirigeait d'après cet appel. En suivant le ravin elle parvint à une large pente qui plongeait dans les ténèbres. Elle entendait à proximité le bruit d'une cascade invisible et elle courait au hasard le long de la pente, l'oreille tendue pour essayer de percevoir le faible gémissement. Ses pas la conduisirent au pied d'une colline où se trouvait la cascade. Le murmure de l'eau couvrait celui de la voix qui guidait Jirel ; quand elle eut dépassé la cascade, elle n'entendit plus le gémissement. Elle s'arrêta et prêta l'oreille, sentant son cœur battre dans sa poitrine. Autour d'elle la vallée s'emplissait de faibles bruits dont elle ne pouvait s'expliquer l'origine. Enfin, dans le lointain, résonna le plaintif appel : « Jirel... Jirel... » Elle se remit en route en direction de la voix et entendit bientôt celle-ci appeler plus distinctement : « Jirel, Jirel, ma meurtrière ! »

C'était une course épuisante qu'elle faisait là, entourée des périls sans nom dissimulés dans l'obscurité, sans rien pour la guider que ce lointain gémissement. Le combat qu'elle avait livré au dieu noir l'avait exténuée, les ténèbres vacillaient devant ses yeux et le sol semblait se soulever pour atteindre ses pieds.

Au cours de sa poursuite, elle tomba et resta un moment sans bouger pour reprendre son souffle. Mais il lui parut que la terre sur laquelle son corps reposait était trop chaude et qu'un mou-

vement, régulier comme celui d'une respiration, l'agitait. Prise de frayeur, elle se releva d'un bond et se remit à glisser sur l'herbe sombre à la même vitesse de rêve.

Alors que l'ombre fugitive l'avait emmenée à sa suite dans des lieux obscurs où Jirel avait failli plus d'une fois perdre sa trace, la voix lointaine la conduisait maintenant dans des endroits si bruyants qu'elle parvenait à peine à l'entendre parmi le murmure des ruisseaux, le clapotis des cascades et le souffle du vent. Elle percevait des sons qu'elle n'avait jamais entendus auparavant : bruits de voix légères murmurant dans le vent, bruissements d'herbe pareils à un langage, crissement d'insectes qui frôlaient son visage dans leur vol. Elle n'entendait pas de chants d'oiseaux, bien qu'elle eût vaguement entrevu une longue forme noire qui battait bruyamment des ailes à distance. Mais, des marécages qu'elle longeait, lui parvenait le coassement des grenouilles et, se rappelant ce qu'elle avait vu dans un autre marécage au cours de sa première expédition, elle sentit un petit frisson lui parcourir l'échine.

Dans tous ces bruits elle percevait une note de méchanceté inextricablement mêlée à des accents d'intense désespoir — un désespoir humain, bien qu'il fût porté par le bruissement de l'herbe et le souffle du vent. Plus d'une fois, ce désespoir fit monter des larmes aux yeux de Jirel ; mais les voix lui parvenaient de façon si indistincte qu'elle n'était jamais sûre d'avoir bien entendu. Et, dans les gémissements, perçait toujours cette note méchante qui n'avait d'équivalent en aucun langage humain. Outre tous ces sons, Jirel en captait bien d'autres encore qui ne signifiaient rien pour elle et dont elle n'osait imaginer la provenance.

A travers ce tumulte elle continuait de suivre l'unique et lointain appel qui eût un sens pour elle. Guidée par lui, elle traversa une région accidentée où des ruisseaux coulaient en pérorant dans la nuit et, bientôt, elle entendit une étrange musique : une musique sans mélodie, sans unité, sans thème, qui semblait consister en un simple agglomérat de notes n'ayant aucun rapport les unes avec les autres, comme si des milliers d'êtres invisibles avaient joué chacun son air en restant sourd à celui que jouaient ses compagnons. Le son devenait plus aigu à mesure que Jirel avançait ; bientôt elle distingua un carré lumineux qui se découpait sur le sol sombre et, en l'atteignant, elle s'arrêta, remplie d'étonnement.

La musique s'élevait de terre, de façon absolument visible. Jirel voyait les notes éparses monter en vacillant dans l'air immobile. Elle n'aurait pu expliquer ce qui se passait sous ses yeux, car il n'y avait pas dans le langage humain de mots pour l'exprimer ; mais, indubitablement, les notes se détachaient du sol, chacune émettant sa sonorité. Et malgré le manque d'unité de cette musique, Jirel ne percevait pas de discordances. Elle eut soudain l'impression étrange que la musique croissait non seulement en intensité mais en dimensions que, si elle l'avait voulu, elle aurait pu passer entre les rangées de notes et en cueillir des bouquets, des gerbes qui, soigneusement choisies, auraient pu s'assembler pour donner une mélodie harmonieuse.

Mais elle n'écouta pas longtemps, car dans ce jargon musical elle identifiait le faible murmure qu'elle recherchait. Comme elle s'arrêtait pour mieux l'entendre, le son s'intensifia, se détachant en petites notes grêles qui semblaient vouloir transpercer son cerveau. Elle se surprit à rire sans raison, puis elle eut peur et tendit l'oreille pour percevoir la voix qui était tout ce qui subsistait de Guillaume. Avec terreur, elle l'entendit alors s'élever au-dessus du tintamarre. La voix s'amplifiait, devenait plus profonde, au point de couvrir tous les autres sons. Et le champ lumineux n'était plus qu'un éclat de rire immense et insensé, qui résonnait dans sa tête avec un bruit de tonnerre — un rire vibrant qui ébranlait son cerveau et retentissait à travers tout son être.

— « Guillaume ! » appela-t-elle du fond de son angoisse. « Oh ! Guillaume ! » Au son de sa voix le rire s'éteignit, un profond silence s'appesantit et, au milieu de ce silence, le faible gémissement — « Jirel ! » — s'insinua une fois de plus. Puis les autres sons ressurgirent, le vent se remit à souffler, la voix plaintive se perdit dans le lointain et la poursuite reprit.

La face morte et marbrée de la lune avait maintenant presque disparu à l'horizon, et les ombres formaient de longs dessins étranges sur le sol. Il semblait à Jirel qu'une clarté blafarde et circulaire pointait à l'horizon, mais elle s'en souciait peu à présent tant elle succombait au désespoir et à la lassitude. Pourtant, elle le savait, si elle se laissait surprendre en ce lieu par le jour, cela signifierait pour elle une mort terrible ou, pis encore, une éternité de tourments sous l'une des nombreuses formes qui abritaient les esprits des damnés. Peut-être prendrait-elle l'apparence de quelque arbre tordu, ou bien son âme serait-elle emprisonnée dans une statue ignoblement révélatrice de ce qu'il y avait

de mauvais en elle, ou bien, comme Guillaume, ne serait-elle plus qu'un gémissement porté par le vent. Mais elle était trop abattue pour s'en inquiéter. Désespérément, elle s'efforçait d'un pas chancelant de poursuivre sa route, tandis que la voix qui la hélait devenait de plus en plus lointaine et impalpable.

La course prit fin très brusquement. Jirel arriva bientôt au bord d'un cours d'eau qui coulait paisiblement sous l'arche d'un pont sombre. Elle s'y engagea, voyant le reflet de son visage au fond de l'eau, la bouche tordue comme pour émettre un cri sauvage. Au fond de ses yeux réfléchis dans l'onde, elle lut une folle angoisse et un désespoir indicible, et son visage contorsionné par la frayeur lui parut méconnaissable. C'était une vision terrifiante, mais elle ne s'attarda pas à la contempler et elle reprit son chemin, sans prêter attention à son image dans l'eau, ni à la contrée qui s'étendait alentour, ni même à l'aube qui commençait à se lever.

Non loin d'elle, résonna de nouveau la voix frêle qui la guidait, et elle sortit de sa stupeur pour regarder autour d'elle. Le pont qu'elle traversait n'aboutissait pas à l'autre rive du cours d'eau : il se redressait et ses bords allaient en s'élargissant pour former un temple noir, aux murs ornés de sculptures abominables. Ce temple entouré de murs et de colonnes était le centre du sombre enfer à travers lequel elle avait voyagé. Les sculptures représentaient toutes les choses hideuses que les ombres avaient suggérées, toute la douleur et la détresse humaines qu'elle avait perçues dans le cri du vent, toutes les méchancetés que l'eau murmurait sournoisement dans sa course. Dans ces sculptures étaient emprisonnées les âmes d'hommes ou d'autres êtres dont elle ne pouvait se faire une image réelle. Elle ne comprenait pas nettement la raison de leur châtiment, mais l'excès même de leurs tourments, même si la cause en était juste, suffisait à les rendre odieusement iniques. Jirel resta debout, chancelant un peu, sentant le mal qui se dégageait de ce temple palpiter tout autour d'elle, trop étourdie pour avoir la force de se demander ce qui allait suivre.

La voix retentit de nouveau faiblement tout près d'elle, presque comme si elle avait résonné dans sa tête, et elle crut entendre un battement d'ailes semblable à celui d'un oiseau apeuré qui eût voleté tout contre son visage. « Jirel ! Jirel ! » répétait la voix emplie d'une affreuse angoisse. Et Jirel, impuissante, sentait cet

appel vibrer dans son cerveau et en même temps la pulsation triomphale du temple se répercuter dans tout son corps.

Sans avertissement, pour la troisième fois, la présence du dieu noir l'enveloppa comme un manteau et elle s'en réjouit presque, car c'était là quelque chose qu'elle savait combattre. De très loin lui parvenait l'écho assourdi de la voix grêle qui l'appelait, tandis que les ténèbres se refermaient sur elle et que l'épaisse couche de glace recouvrait son âme. Elle fit appel à tous ses souvenirs de haine, d'amour et de colère, se disant qu'un être ayant vécu de façon moins violente qu'elle et ayant connu moins de passions n'aurait sans doute jamais été capable de combattre ce froid mortel qu'amenait la présence du dieu noir. Elle évoqua les rires, les chants, tous les débordements de joie qu'elle avait connus ; elle se rappela les carnages auxquels elle avait assisté, le sang répandu, le cliquetis des armures ; elle se souvint des baisers échangés dans la nuit et de la rude étreinte de bras d'hommes sur son corps.

Mais elle était lasse et l'aube menaçante s'élargissait dans le ciel. Devant cette puissance du dieu noir, qui avait ses racines dans un éternel néant, Jirel éprouva soudain le sentiment de son échec. Les souvenirs qu'elle suscitait n'avaient plus de pouvoir sur les ténèbres entourant la demeure du dieu noir et un désespoir paralysant s'empara de son esprit. Toute volonté de lutte s'éteignit dans son corps qui se figeait et, bientôt, elle ne fut plus une créature chaude et vivante, faite de chair et de sang, mais quelque chose de rigide et de glacé, une chose sans consistance immobilisée dans les ténèbres.

Cependant, il restait en elle une minuscule étincelle que le froid glacial n'avait pu atteindre. Elle sentit le dieu noir s'y attaquer, s'efforcer d'extraire cette étincelle du marbre glacé qu'était devenu son corps, et l'en extirper enfin sans qu'elle pût résister. Elle n'était plus qu'un petit cri, dans les ténèbres, une misérable chose entraînée par un courant irrésistible. Elle n'avait pas de substance et ce qui l'entourait avait perdu toute consistance. Très vaguement elle se rendait compte que d'autres formes floues, insaisissables comme des battements de cœur, tournoyaient elles aussi dans le noir — pauvres petites choses perdues comme elle et ballottées au gré du même courant, pauvres petits êtres dont le cri faible et plaintif résonnait lugubrement dans la nuit.

Puis l'une de ces formes indistinctes vint la heurter et, l'espace d'un instant, se fondre en elle, en murmurant le nom de

Jirel sur son passage. Et elle sut que c'était la voix qui l'avait si souvent tirée de son sommeil, celle qui l'avait guidée à travers cet enfer : la voix de Guillaume. En cette union d'un moment, un flot vivifiant l'avait envahie ; de nouveau brilla en elle la minuscule étincelle qui grandit, devint de plus en plus brûlante, et...

Jirel avait réintégré son corps : un corps qui se dégelait, que n'immobilisait plus le poids glacial du silence, mais qu'au contraire un chaud rayon embrasait, jusqu'à ce que tout son être en soit pénétré et que le voile de ténèbres se soit dissipé au contact de la flamme triomphante qui brûlait en elle.

Puis l'air trembla, et tout autour d'elle s'élevèrent en palpitant des brassées de bruits légers, comme des lambeaux de cris aigus pris dans un tourbillon sur un arrière-plan de silence. L'éclat de la flamme qui brûlait en elle pâlit et s'éteignit peu à peu, et la paix du néant envahit son âme. D'un mouvement très las, Jirel se retourna. Derrière elle, le temple se dressait, sombre et silencieux comme la mort. Le mal qui s'y abritait, et que Jirel avait senti battre en longues pulsations à travers ses murs, s'était apaisé pour un moment, vaincu par quelque chose qui n'avait pas sa place dans cet enfer constellé d'étoiles, quelque chose d'humain et de vivant tout à la fois amour et désir, désespoir, sacrifice et triomphe.

Jirel ne mesurait pas à quel point le silence qu'elle laissait derrière elle était profond et elle n'avait pas nettement conscience de ce qu'elle avait fait. Au-dessus d'elle, contre le ciel qui s'éclaircissait, elle vit se dresser le sommet d'une colline familière et s'aperçut alors qu'au cours de sa longue randonnée dans la nuit, elle n'avait fait que tourner en rond pour revenir à son point de départ. Mais elle avait l'esprit trop engourdi pour s'en soucier et ne pouvait plus désormais éprouver ni soulagement ni surprise.

Elle se mit à escalader la colline sans ardeur, sans ressentir de triomphe à la pensée qu'elle avait enfin remporté la victoire. Elle avait tiré l'âme de Guillaume de la statue dans laquelle elle était emprisonnée pour la faire passer dans l'ombre, puis de l'ombre dans la voix, et de la voix dans... la mort pure et simple, peut-être. Elle n'en était pas sûre. Mais elle savait en tout cas que Guillaume avait trouvé la paix, car sa voix plaintive et suppliante ne venait plus la harceler. Et elle en était satisfaite.

Au-dessus d'elle s'ouvrait l'entrée du souterrain. Elle gravit péniblement la pente, traînant son épée d'une main nonchalante, lasse jusqu'au fond de l'être mais calme à présent, la conscience tranquille et l'âme emplie d'une paix qui dépassait l'entendement.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Black god's shadow.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

COLLECTIONNEURS, amateurs de fantastique, de science-fiction, de bandes dessinées, demandez notre catalogue (neuf et occasion). *Commande par correspondance* des livres neufs. Délai de livraison : 15 jours. Ecrire à la librairie PELLUCIDAR, 8, rue Mayran, PARIS-9e.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

Le n° : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 47 FB ; Algérie 4 DA ; Maroc, 4,03 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 15.813.98

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

J.G. BALLARD	**S.3**	Zone de terreur
	112	Le jardin du temps
	117	Le sel de la terre
	128	Le Vinci disparu
	129	La forêt de cristal
	171	La dame aux albatros
	175	Les sculpteurs de nuages de Corail D
GERARD KLEIN	**26**	Civilisation 2190
	30	Les Villes
	40	Point final
	45	Le bord du chemin
	53	Le visiteur
	57	Drame de famille
	59	Le monstre
	65	Le condamné
	S.1	L'Observateur
	75	Retour aux origines
	S.2	La planète aux sept masques
	80	Rencontre
	81	Le jeu
	82	Cache-cache
	84	Les enfers sont les enfers
	88	Mode d'emploi
	90	Le domaine interdit
	95	Lettre à une ombre chère
	106	Le dernier moustique de l'été
	108	Le vieil homme et l'espace
	S.4	Un chant de pierre
	130	Magie noire
	138	La tunique de Nessa
	S.12	Les virus ne parlent pas
	170	Discours pour le centième anniversaire de l'Internationale Végétarienne
	180	Un gentleman
	183	Ligne de partage
RICHARD MATHESON	**25**	Journal d'un monstre
	27	Funérailles
	29	Escamotage
	36	Cycle de survie
	37	Derrière l'écran
	40	La robe de soie blanche
	48	Le test
	54	Jours disparus
	57	Le haut lieu
	63	Au bord du précipice
	88	Le pays de l'ombre
	S.3	Danse macabre
	104	Le voyageur
	108	Moutons de Panurge
	127	La fille de mes rêves
	S.10	La maison du crime
CATHERINE L. MOORE	**S.11**	La porte du temps
	186	Le baiser du dieu noir
En collaboration avec **HENRY KUTTNER**	**50**	La machine à deux mains
	54	Sous le regard de l'Aigle
ROG PHILLIPS	**58**	Plante à tout faire
	77	Le diable par la queue
	79	Les ogres
	83	L'exécuteur

L'écran à quatre dimensions

L'ARGUS DU FILM ETRANGE

Mauvais .... ●
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **

Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas vu ou abstention)

	N° de « Fiction » où le film a été critiqué	CLAUDE BEYLIE (Cinéma 68)	MICHEL CAPDENAC (Les Lettres Françaises)	MICHEL DEMUTH (Fiction)	ALAIN DOREMIEUX (Fiction)	ALAIN GARSAULT (Fiction)	JACQUES GOIMARD (Fiction)	MICHEL MARDORE (Le Nouvel Observateur)	JEAN-CLAUDE ROMER (Midi-Minuit Fantastique)	JACQUES SICLIER (Télérama)	BERTRAND TAVERNIER (Fiction)	Moyenne
Rosemary's baby .... Roman Polanski	181	***	****	****	****	****	**	****	**	***	**½	3,25
Histoires extraordinaires : 3 - Toby Dammit - Federico Fellini	178	***	****	****	****	***	****	***	***	***	*	3,20
Phantasmes .... Stanley Donen	177	***½	**		***	***	***½	****	***½	**	****	3,15
Un soir, un train .... André Delvaux	184	****	****	***	***		***	***	***½	****	*	3,15
Boom .... Joseph Losey	178	****	****		****	**	***	****	*	***	***	3,10
La tombe de Ligeia .... Roger Corman	184	***	***	**	**½	***	***	***	***½	*	***	2,70
Charly .... Ralph Nelson	185	*	**	***	***	****	**½	***	**	***	***	2,65
L'enterré vivant .... Roger Corman	180	*½	**		**	***	***	**	***	●	**½	2,10
La guerre des cerveaux .... Byron Haskin	177	**		***		**	**	*	**		**½	2,05

	N° de « Fiction » où le film a été critiqué	CLAUDE BEYLIE (Cinéma 68)	MICHEL CAPDENAC (Les Lettres Françaises)	MICHEL DEMUTH (Fiction)	ALAIN DOREMIEUX (Fiction)	ALAIN GARSAULT (Fiction)	JACQUES GOIMARD (Fiction)	MICHEL MARDORE (Le Nouvel Observateur)	JEAN-CLAUDE ROMER (Midi-Minuit Fantastique)	JACQUES SICLIER (Télérama)	BERTRAND TAVERNIER (Fiction)	Moyenne
Le corbeau .... Roger Corman	181	★★	★★		★★	★★★	★★	●	★★	★★	★★	**1,90**
La belle et le cavalier .... Francesco Rosi	178	★★½					★	★	★★		★★½	**1,80**
La malédiction des Whateley .... David Greene	185	●				★★½	★★½	★	★★	★★	★	**1,55**
Les troupes de la colère .... Barry Shear	181		★	★		★½	★	★★	★★★		★	**1,50**
Histoires extraordinaires : 2 - William Wilson - Louis Malle	178	●	★★	★★	★★½	½	●	★★	★★	★	★★	**1,40**
Sophie de 6 à 9 Henning Carlsen	178	●		★		★★	½	★	★★½	★★		**1,30**
Le vampire et le sang des vierges ...... Harald Reinl	185	●				★★	★	●	★½	★★	●	**0,95**
Objectif... Lune .... Primo Zeglio	184		●			★★½	●	●	★		★	**0,75**
Treize fantômes .... William Castle	184					★	●		★½		●	**0,65**
La vengeance de Siegfried .... Harald Reinl	184	●				●	●	●	★★	★★		**0,65**
La revanche de King Kong .... Ishiro Honda	181		★	●		●	●	●	★★	★		**0,55**
Histoires extraordinaires : 1 - Metzengerstein - Roger Vadim	178	●	●	●	★	★	●	●	★	★	●	**0,40**

Un baccalauréat ès SF

« Si le genre Science-Fiction est assez difficile à délimiter — les querelles des experts le prouvent surabondamment — il est, du moins, des plus aisés à désigner. Il suffit de dire : « Vous savez, ces récits où l'on parle de fusées interplanétaires » pour que l'interlocuteur le moins préparé comprenne immédiatement ce dont il s'agit. Ceci n'implique pas que dans tout récit de SF intervienne un tel appareil ; on peut le remplacer par d'autres accessoires qui joueront un rôle comparable. Mais c'est le plus usuel, l'exemple type, comme la baguette magique dans les contes de fées.

On peut tout de suite faire deux remarques :

Il n'existe pour l'instant aucune fusée interplanétaire. Si jamais il en existe, le lecteur ordinaire n'en sait rien. Un récit où intervient un appareil de ce genre est donc un récit fantastique.

Mais nous croyons tous très fermement que de tels appareils vont bientôt exister, que ce n'est qu'une question de quelques années de mise au point. Un tel appareil est possible. Cette notion est fondamentale et demande quelque éclaircissement.

On peut prétendre que pour les conteurs arabes qui croyaient à la puissance des magiciens, les tapis volants étaient aussi « possibles ». Mais pour la plupart d'entre nous, cette possibilité des fusées est d'un tout autre ordre. Elle est garantie par ce qu'on peut appeler en gros : la science moderne, un ensemble de doctrines dont aucun Occidental ne met sérieusement en doute la validité.

Si l'auteur d'un récit a pris soin d'introduire un tel appareil, c'est qu'il désire ne quitter la réalité que dans une certaine mesure, il veut la prolonger, l'étendre, mais non s'en séparer. Il veut nous donner une impression de réalisme, il veut faire entrer l'imaginaire dans le réel, en anticipant sur les résultats acquis. Un tel récit situe naturellement son action dans l'avenir.

On peut imaginer, en partant de la science moderne dans son acception la plus large, non seulement d'autres appareils, mais des techniques de toutes sortes, psychologiques, pédagogiques, sociales, etc. Cette garantie scientifique peut devenir de plus en plus lâche, mais c'est elle qui constitue la spécificité de la SF que l'on peut ainsi définir : une littérature qui explore le champ du possible, tel que nous permet de l'entrevoir la science.

C'est un fantastique encadré dans un réalisme. »

Michel Butor, *La Science-Fiction* (texte de 1953)

Présenter soit un résumé précis de ce texte, qui tiendra compte de la progression de l'exposé, soit une analyse qui, soulignant les points im-

portants, explique comment l'auteur est amené à écrire : « C'est un fantastique encadré dans un réalisme ». Vous essaierez ensuite de réfléchir vous-même au sens, à la portée, à l'intérêt de la Science-Fiction, en utilisant des exemples que vous pourrez emprunter à la littérature, au cinéma, ou à d'autres arts.

⁂

Tel fut l'un des sujets soumis à la sagacité des candidats au baccalauréat de l'Académie de Paris. Quoique aucun lycée n'ait jamais mis dans son programme l'étude de la SF (ou de toute autre littérature *populaire)*, on ne peut cependant pas dire qu'il s'agit là d'un fait isolé. L'année 68/69 a vu naître en effet à la Faculté de Vincennes une unité de valeur portant sur la SF, et un séminaire de la SF est en

Il s'agit là d'un événement d'une telle importance que nous avons tenu à le saluer.

Dépôt légal : 3e trimestre 1969 — Le gérant : D. Domange
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan